

Le cancer libérateur

Un congé longue maladie
à la découverte de moi

*Merci à Vous Thérapeutes,
à Vous Hommes et Femmes
compagnons sur mon Chemin !
Merci à Vous Forces Energie
Guides fidèles vers ma Liberté !*

Annie Viton

SOMMAIRE

Introduction : heureux qui comme Ulysse

1^o partie :

**Voyage au cœur de mes prisons
ou à la découverte de Tournesol
à la rencontre d'Androgyne**

P 6 - les trois âges de ma vie – Tournesol
P 7 – autobiographie picturale
P 8 - ma vie volcan
P 11 – rencontre Androgyne le 19 avril 2005

2^o partie :

**Préparation d'un voyage dans mon sein droit
ou l'évidence radiologique contre la folle espérance**

P 15 – écho grutier pour une tumeur
P 17 – confirmations tumorales et désespérante espérance
P 18 – parenthèse créative – magique rencontre
P 21 – interminables incertitudes
P 23 - dans l'antichambre de la lourde médecine !
P 24 – mon cancer s'appelle carcinome
P 25 – dernière veillée d'armes

3^o partie :

**Voyage au cœur de la chimiothérapie
ou la folie médicamenteuse contre la folie cancéreuse**

P 29 - mon entrée au pays des chimios
P 30 - le code - chimio
P 31 - le journal des effets secondaires de ma première chimio
P 35 - carcinome ablatif irrémédiable de mon sein droit
P 38 - les bleus de l'âme héréditaires
P 41 - ma croix mise en terre
P 44 - dopage d'automne
P 46 - la der

4^o partie :

**Voyage au cœur de ma poitrine
ou la folie chirurgicale contre la folie panique**

P 49 – pourquoi continuer sans Carcinome ?
P 50 – « adieu ! Va ! » - préparation du grand Départ
P 53 - du gîte de Carcinome au non-sein d'Etoile
P 55 - une ablation pour rien
P 56 – un combat lymphatique déroutant

5^o partie :
**Voyage au cœur de la cicatrice
ou la folie des X contre la folie défiance**

P 59 - une promesse non tenue
P 61 – tatouages, lundi 12 décembre
P 63 - ma vie rayons : première semaine
P 66 - créativité retrouvée : poème sur carcinome
P 68 - fin d'année, nouvelle année : changement de cap !
P 70 - rayonnements anonymes, nettoyages profonds

6^o partie :

**Voyage en hormonothérapie et en chimiothérapie douce
de la folie médicamenteuse allégée à la liberté intérieure**

P 75 – adieu aux normes !
P 78 – corps rééquilibre pour phare lumière
P 80 - découverte d'un fil ... de lymphé !
P 83 – fais-je ce qu'il me plaît ?
P 86 – libre cours, casse-cou !
P 89 - sortir d'un cancer !
P 94 – libération finale

Epilogue : le Potier

heureux qui comme Ulysse

Pour guérir les maux de mon âme, mon voyage sur l'océan de Vie, débuté au jour de ma naissance, -pirouette !- tourne pathologique le 19 avril 2005.

D'inconscience en désespérance, j'ai parcouru cinquante neuf années à chercher l'équilibre des forces féminine et masculine en moi, à quêter l'harmonie de mon couple marital, à imiter des duos bancals ou des êtres idéalisés. Egarée, étourdie par mes exemples déstabilisants, je me suis protégée, blindée féroce, quatre tours de métal diablement coincés pour former mon heaume de chevalier. Puis est venu le temps de défaire mes entraves.

2004, une commotion professionnelle, ex abrupto, sape ma base. Je pénètre au cœur de mon enfer !

La tumeur cachée quitte son gîte, se manifeste insensiblement, déforme le galbe de mon sein droit, m'emporte dans mon odyssee au pays de la maladie immune, plutonienne, effrayante, donneuse de mort, rendant la vie. Dans cette terre inexplorée, au relief accidenté, je gravis la pente d'un volcan mono génique en éruption pendant quatorze mois de lourdes thérapies. Il éjecte chocs physiques et contre coups émotionnels, me secoue allègrement pour que je Me rencontre. Maître cancer en chair et en os m'accompagne dans ce périple puis, après les affres chimiothérapeutiques, m'abandonne à ma solitude égotante. Je continue mon ascension physiquement douloureuse, mentalement libératrice. Vulcain perce à cœur mes croyances, troue la peau de mes normes énormes et l'inconcevable aboutit : je m'ouvre à la conscience de Moi, j'entends le sens des mots, je quitte des maux, je me libère de prisons. Mes capacités créatives ont rompu leurs chaînes et je m'enrichis, deviens mon principal pôle touristique attractif et ma source chaude naturelle. La montée de mon magma des profondeurs, l'éruption de mes scories, ont façonné un nouveau chemin où la Vérité est Souveraine, où mes pas s'emboîtent simplement, où je me rejoins avec tendresse dans la paix retrouvée.

Durant un chaotique congé longue maladie, pénible aux passages des eaux troubles et terrifiantes du doute, léger sur les mers de confiance j'ai découvert des contrées inconnues, surprenantes merveilles de ma libération.

Mirage ?

Ce 28 août 2006 où la rémission de Carcinome est reconnue, je n'ose encore y croire. Je dois refaire le voyage. J'entreprends l'écriture de ce livre.

Au fur et à mesure de sa rédaction les pièces du puzzle jaillies durant ma thérapie, collectées au quotidien dans mon journal intime, s'assemblent. Je prose à partir de mes notes, via l'ordinateur, et me livre, me délivre, en lien direct avec ma petite fille intérieure. Quand je panique, ou m'agace d'une difficulté d'expression de mes vécus et ressentis, elle me mande de recommencer et je la suis, docilement, m'étonne de tout ce qu'elle dévoile de nos profondeurs. Assurément elle ne veut pas que j'œuvre à l'improvisade ! Combien de fois j'ai cru un changement acquis-définitif, qu'elle m'a invité à réviser, sans hâte, me frottant à ce point de notre parcours de vie non abouti. Voici notre livre de la délivrance, enfanté page à page, lentement, profondément, pour témoigner, pour vous, pour moi, de la nouvelle dimension de ma vie post cancer.

« Après avoir longtemps erré, Ulysse est enfin revenu chez lui et tous les cœurs s'en réjouissent ! »

Première partie

Voyage au cœur
de mes prisons

ou

à la découverte de Tournesol
à la rencontre d'Androgyne



Les trois âges de ma vie - Tournesol

Enfant sauvage, envolée d'énergie.
Enfant impulsion, feu follet
Où vas-tu ?

Adolescente-femme corsetée
Au cœur sombre de la fleur,
Se trouve ton refuge.

Soudain, volent les chaînes !
Ouverture, structure,
Reconnaissance de soi.

Amour, et, Puissance !
Joie, et, Lumière !

autobiographie picturale

Jeudi 26 octobre 2000 : trop d'idées en tête m'imposent, en début de cette séance de peinture-thérapie, ce positionnement de la feuille à la verticale, cette couleur violet, le sens à mon pinceau. Obsessionnelles, tirées de lecture -appétence de ma verticalité-, elles m'encouragent à contrefaire un axe de chakras, et juste à sa droite, la forme de la croix. Ensuite ? Blocage ! Tout m'étouffe : de cette couleur violet, aux autres stagiaires à mes côtés -promiscuité irritante- jusqu'à ce dessin insignifiant tout à coup. J'efface. Adieu forme ! Bonjour fondu des couleurs. Je savoure ! Mais la thérapeute vient rompre mon contentement. Elle a vu mon agacement, mes remontées émotionnelles, ma réaction destruction et m'interroge : « je m'énerve sur le mauve » dis-je, « autorité ! » répond-elle. J'atterris.

Sur ses conseils, je change la couleur, je ne la choisis plus, je la laisse venir à moi. Apaisement ! Ce jaune complémentaire du mauve perturbateur me libère. Il devient force, ma main se laisse emportée par le pinceau. Il s'élanche à gauche, plante folle, vivace, gestes amples, débordement ! Par touches : vert, noir, marron, jaune dominant, fleurit ma petite fille : impétuosité, souplesse, nervosité, création, peur des autres, jaune émotionnel, peurs vécues, éclatées par le corps au travers de pleurs, appendicite, énurésie, cauchemars d'enfant. Elle est là !

J'entre, à présent, dans la seconde partie du tableau. A mi-hauteur, je ne peux plus monter, je me tasse, m'enfonce au centre de ma vie. Tournesol au cœur sombre je te sens vibrer sous mes doigts d'une puissance d'amour de la mort, de désespoir, de malheur d'être en vie. Structure violentée, ombres cachées à cœur de toi, et sur ta périphérie, exposée aux regards, jaune lumière, tu joues apparence : soleil, rire, forcing. J'explore cette tranche de vie de mes dix/douze ans à cinquante ans. Deux mondes opposés, mal reliés, déchaînés en moi. Travail souterrain, oeuvre de ma nuit, sans reliance avec le haut de la page. Trou noir, vide ! Pour m'élever l'unique voie rejoint ma petite fille. Mais où est le chemin ?

Colère ! contre les limites, à respecter, imposées : cette page, cette place, cet espace, les stagiaires ! Mon corps se rappelle. Les émotions passée, présente, se concertent, me secouent, me meurtrissent. Le mot fraternité, la couleur violet hérissent mon poil. Immobilisée dans ce cadre rigide posé là en début de séance, accrochée à mon pinceau, je me recroqueville, derechef je suis aspirée dans le siphon « aux besoins des autres ». L'impératif hurle : « obéis ! Silence ! Laisse-les faire, même s'ils t'emportent loin de ta vie c'est leur droit ! »

Une idée perce : quitter ce lieu « siphonné », prolonger la feuille ! Laborieusement, je balbutie quelques traces de peinture au-delà de cette frontière papier sur le mur, m'y affole : effraction ! Dépassement d'interdit ! Honte ! Péché !

Soudain, les mots de la thérapeute percent la nuée des normes qui m'enveloppe, parviennent, justes, à mon cerveau « tu as le droit de dépasser les limites de cette feuille ! ». Un temps de scepticisme puis soulagement ! J'accepte de rajouter une demi-feuille ! Je me crée.

Ma troisième partie de vie se relie aux deux autres. La dynamique, claire, ludique petite enfance, bondit joyeuse, rallie le nouvel espace, frôle le lourd tournesol qui tend, à son tour, ses pétales vers la nouvelle page. Spontanément marron et jaune se fondent dans ce futur et le matérialisent. Ombre et lumière fusionnent. La nouvelle plante, née d'une racine porteuse de larges feuilles jaunes, aligne ses boutons-chakras. Je les laisse éclore. Que vont dire les autres de cette « exhibition » ? Rien puisque je ne suis plus dans l'imitation de début de séance. Cette fois les énergies ont revendiqué leur place et guidé d'autorité mon pinceau pour naître ! L'enfance impétueuse, le tournesol au cœur sombre s'allient pour me réconcilier avec ma Vie. Je m'arche, je marche sur mon propre pont, je suis mon propre pont vers mon avenir.

La peinture s'achève, la vie quotidienne reprend ses droits. Chocs, contre-chocs, je prends des coups mais je reste paralysée et ne peux toujours pas, concrètement, passer la frontière !

ma vie-volcan

Le millésime 2, a fait une entrée fracassante sur notre planète et Saturne profite de cette ambiance tonitruante pour m'annoncer son second passage sur sa position natale dans mon thème astral. Me voici dans la période charnière ! Alors il insiste, obstiné, demande mon changement de cap. Vais-je l'entendre ? L'entendre et pouvoir agir ?

Tout au long de cette seconde traversée de mon thème qu'il achève, j'ai béatifié la femme dominée et par ricochet ai diabolisé le mâle dominant à ne savoir m'en défaire. Alors, en cette année 2000, j'entends la voix saturnienne mais je suis coincée, prise en étau entre mon éloge de la souffrance et mon obéissance. Autour de moi l'air vomit des « C'est la vie ! », « Il y a plus malheureux que moi ! » « A mon âge on ne peut rien changer ». Les images de vieux couples plus en attente de la mort physique qu'en vie, empêtrés dans un kyrielle de haines, de colères rentrées, de regrets, d'amertumes m'attristent. Je ne vois plus que cela, jusque dans mes rêves

« Je suis en ballade dans une zone des anciens marais de mon enfance. De ce chemin encaissé, ombragé où je suis arrivée je vois venir une femme, jeune, forte, en tenue aubergine tirant derrière elle une carriole. C'est une gardienne de prison et elle ballade les prisonniers. Ils sont hyper entassés dans cette cellule ambulante et présentent des visages affamés sortis du fin fond des enfers prisons ! Au-dessus sur l'impériale ils sont nombreux aussi et ont l'air libre, ils pourraient s'enfuir mais restent immobiles... Elle tire cela bras tendus vers l'arrière, dans son dos. Elle négocie le virage, croise deux américaines qui viennent dire bonjour à leur prisonnier, et je vois bien le triste salut de chacun des deux hommes, un dans sa cellule, l'autre sur l'impériale. Je suis très émue, d'une profonde tristesse à la vue de cette femme tirant sa carriole. Une vieille bonne sœur lui emboîte le pas avec un énorme paquet de nylon noir dans lequel il doit y avoir les cadavres de prisonniers. Je suis la femme et la sœur dans la maison. Elles viennent écrire sur papier l'itinéraire vers l'aéroport pour les deux américaines qui aspirent à retourner chez elles. Connaissant le trajet elles iront plus vite et ne rateront pas leur vol. Mais le stylo est trop fin, j'en trouve un plus gras et, au final, c'est moi qui écris : Aix La chapelle. J'explique que c'est là que Charlemagne a fait son premier mariage. Connaissent-elles Charlemagne ? Non ! » Je me réveille.

Rêve lourd ! J'identifie la femme à ma vieille autorité intérieure, pour l'apparence, couleur violette aubergine, peinant à tirer sa carriole, ses prisonniers -ses peurs viscérales- enchaînés condamnés qui pourraient s'en aller mais qui restent là scotchés. Derrière elle, fermant la marche avec ses morts, s'accroche à ses basques, ma méritante spirituelle. Et je suis triste de dire adieu à tout ce passé que j'ai vécu à travers elles, de quitter ces femmes gardiennes des prisons dont elles sont devenues captives. Les américaines cherchent leur itinéraire pour, après cette visite rapide à leur propre prisonnier, prendre vite un avion pour les USA, pays de la liberté, de la conquête de l'Ouest, des vastes étendues. Les deux femmes, vieilles parts de moi, n'ont plus les moyens de les renseigner. Je prend le relais, j'écris le nom de l'aéroport : Aix la Chapelle, ville historiquement liée à Charlemagne. Qui ne connaît cet homme ? Surprise ! Elles ignorent cet empereur, homme dominant, puissant, reconnu, inventeur de l'école si complice de ma vie d'imitatrice. Lien tripal avec moi, sans lien avec ces femmes libres ! Je le fréquente depuis mes deux ans et demi, il est, en moi, le conquistador, celui qui a acquis sa renommée par l'école, celui qui s'est engagé dans son premier et unique métier d'enseignante, et qui la même année, a contracté son premier et unique mariage avec l'époux.

Il est temps de renverser ma vapeur et de laisser Saturne entreprendre sa troisième traversée sans mes vieux habits de femme souffrance, femme méritante, femme spirituelle, homme empereur, homme dominateur, homme insultant, école imitation, école obéissance.

Ces structures enchevêtrées, si lourdes de cinquante huit années de notre vie commune, si bien intégrées, adhèrent à ma peau et leur délitage n'est pas chose aisée. En absorber l'humidité malsaine pour les désagréger suppose leur examen approfondi depuis ma venue en cette vie terrestre.

C'est par une chaude après-midi de l'été 1946 que la lionne-moi est tirée laborieusement du ventre de sa mère. Dure journée pour elles deux. A la dérobee, Carabosse, fée rabat-soleil, m'a dotée de pouvoirs qui déjà me paniquent : forte capacité à absorber la peur, la souffrance des autres, à obéir, à cacher sous le boisseau mes beautés. Je suis une pleurnicheuse invétérée dès que je pose pied sur notre planète, je le resterai fortement toute ma petite enfance. Heureusement les bonnes fées viennent, en pleine lumière, se pencher aussi sur mon berceau, et coups de baguette jupitérienne, animent mes qualités de feu : action, énergie, vivacité, volonté, loyauté, fidélité. Pour que ces atouts compensent mes entraves il me suffit d'en user à bon escient, de ne pas intervertir leur mode d'emploi. Dès l'adolescence, j'ai décidé de sécher mes larmes pour me battre sans autre ligne de mire que : suivre une route de femme libre. Un seul hic, la définition très évolutive du mot liberté, qui, à chaque étape de ma vie, m'oblige à trouver son nouveau sens jusqu'à ce qu'il soit LIBERTE.

Née de sexe féminin dans une famille où l'homme maître de céans, d'un tempérament fort, était loup dans sa bergerie, j'ai connu un modèle initial au féminin, sans activité professionnelle, dépendante financièrement et le vivant mal, apparemment soumise, rebelle silencieuse, colère dissimulée aux autres et à elle-même, dépassée par sa vie, espérant en un paradis post-mortem, douloureusement mérité, mais normal puisque -parole de ses évangiles- la vie ici bas était placée sous le seul signe de la souffrance !

Dans ce pays juste sorti de la seconde guerre mondiale l'atmosphère vibrait encore de l'irrespect des droits de l'homme. Les rétablir a consisté à les attribuer d'abord à l'être de sexe masculin et à laisser perdurer l'inégalité pour la femme sinon à lui en lancer quelques uns dont le droit de vote autorisé, enfin, péniblement, deux ans avant mon atterrissage. Cette société machiste des années 1950 m'a éduquée à coups d'imitation rigoureuse ou, parfois tolérée, légèrement libre, des solutions classiques des problèmes posés par mes maîtres de famille, d'école ou d'église. Le respect de l'autre et préséance oblige de l'homme, du père, du mari, des parents, des maîtres, des prêtres, des notables, des riches, des patrons dont dame Administration si protectrice, etc. ..., m'ont été inculqués.

J'ai gravé dans mon esprit des valeurs d'obéissance et de loyauté, de mérite et de réussite, de fierté et de travail bien fait, de douleur et de maladie silencieuses à oublier en serrant les dents, de black-out sur ressentis et émotions, de colère-péché.

La non obéissance est immédiatement sanctionnée. Au courroux sinon de l'homme, toujours de Dieu, il m'est impossible d'échapper. Enfant je n'ai jamais pu voir, regard tourné vers le ciel, ce « Dieu à barbe blanche installé sur son nuage », paradoxe de l'invisible visible, juge glacial dont me menaçaient hommes et Eglise, puis j'ai arrêté de me tordre le cou vers cette image anthropomorphe. C'est l'homme -la femme aussi- qui m'a prouvé ses capacités à punir physiquement. Ses corrections corporelles à degré plus ou moins brûlant, à la maison, à l'école, à l'église m'ont persuadée de ne jamais recevoir de bonne raclée. J'ai assisté, à grande distance pourtant (mais si audible !), à l'une d'elle, d'autant plus dure que refusée à grands cris par le récipiendaire ; elle m'a rendue féroce obéissante, m'a amenée à veiller à la meilleure auto-correction de mes actes de vie, à m'effacer devant l'autre.

Si j'ai su éviter ces affres physiques je me suis laissée piégée par d'autres supplices utilisés par hommes et femmes de mon environnement. La gamme des peines psychologiques, riche et variée, est bâtie sur le chantage sentimental, sur les indiscretions, témoignages comptes rendus de jaloux ou de malveillants -séquelles d'un climat de guerre ?-, sur la risée impitoyable pour les erreurs commises, sur les insultes, les humiliations en particulier et

surtout de la femme, de l'étranger, de celui qui ne colle pas aux normes, et sur les hontes publiques. Souvenir cuisant d'un simple bavardage -un peu prolongé peut-être-, à l'église, dans ma onzième année ! La bonne (!) sœur m'a imposé de rester allongée, à la vue de tous les paroissiens présents, à plat ventre, à même le froid carrelage, les bras en croix, devant la statue de Marie, la durée d'une demi-messe dominicale.

Comment moi, petite fille aurais-je pu cacher mes transgressions ? Loyauté et peur de Dieu et des hommes obligent, je les reconnaissais devant les parents, et/ou le prêtre à la confession hebdomadaire. Confession ! Quel moyen efficace pour graver des préceptes socio-religieux-culturels dans nos chères têtes blondes !

Dans ce microcosme de mon enfance et de mon adolescence, la société réduisait toute créativité et toute reconnaissance de la valeur de chacun. Les obéissants se pliaient à l'apparence normée, servaient de référence mais devaient recevoir et goûter les louanges modestement, sans orgueil. Tout succès, toute réussite est une grâce de Dieu, petit ego est négligeable, a de la chance mais doit s'oublier, se minimiser parce que par définition ambivalente : il n'y est pas pour grand chose mais il ne doit pas handicaper les autres en montrant ses aptitudes ! Comment construire sa Confiance sur de telles bases ?

Jusqu'à ma puberté j'ai vécue asexuée, assez : libre, gaie et indisciplinée mais quand l'heure est venue de voir pousser mes seins, et comme ils sont généreux je n'ai pu manquer de les voir, je n'avais qu'un choix possible : me soumettre et dépendre de l'homme, ou à contrario me battre et acquérir ma liberté financière. A contre courant de mon environnement immédiat, à force de travail, de volonté, j'ai conquis ma richesse intellectuelle et en 1968 mon indépendance financière.

Me voici professeur.

Personne agissante, efficace, énergique, sur la brèche, mal à l'écoute de mon repos, très à l'obéissance des autres et à la satisfaction de leur besoin, je respecte les programmes, le mérite et son corollaire pourcentages de réussite examen, je reste conforme à la ligne de mon éducation. Mes qualités humaines me guident pour changer l'autre volet de mon modèle éducatif, je cherche à écouter, ne pas taper, ne pas ironiser, respecter ces élèves et étudiants qui me sont confiés. Mais globalement je vis dans une forme de confusion, mélangeant abusivement activité et fuite dans mon travail, être au service de mes semblables ou me soumettre à eux. Ecartelée souvent jusqu'à la culpabilité, prise dans ces pensées peurs que j'ai alimentées, j'ai semé à mon tour des graines dont j'ignore la croissance.

De rôles mal définis en maux indéfinis un volcan s'est animé en moi jusqu'à ce que la goutte de peur de trop fasse déborder son magma.

Volcan bouclier pendant près d'un demi-siècle, il a été soupape de sécurité contre mon désarroi devant la non-reconnaissance des hommes, mon incompréhension de mes actes, de mes émotions, de mes réactions. Mes débordements : pleurs de ma petite enfance, rires mêlés de larmes, puis rires provocateurs de mon adolescence et enfin colères de mon âge adulte, fortement contrôlés, simples fumerolles s'échappant ponctuellement de mon être, ne suffisent pas à vider toutes les discordances engrangées dans mon mental et si des incohérences s'éclatent à la surface de ma conscience d'autres s'accumulent dans ma tête.

En 1992, à la découverte de moi, mon corps me bascule -traumatisme crânien, fractures du rocher et du pariétal droit, éclatement de superstructures- pour que je réagisse.

Depuis j'ai cherché d'autres modes de vivre : yoga, massages, stage de travail sur les émotions, j'ai secoué mon être et peu à peu j'ai écarté nombre de règles socioculturelles qui cachaient ma Vérité, sans jamais m'atteindre, ..., jusqu'à ce que peinture thérapie, mouvements de mon énergie détachent de nouvelles scories et me montre tournesol sans m'en libérer, ... jusqu'à ce que cinq années plus tard, car cinq années se sont écoulées depuis cette dernière découverte de moi ... je

rencontre Androgyne le 19 avril 2005

Avril ! Le soleil a pris ses quartiers de printemps. La sève s'étire, reprend la voie des hauteurs. Tout frémit : l'air, la végétation, la lumière : ondes printanières, naissance de la nature ! Loin du diapason de cette légèreté ambiante, à contre courant, ma propre vibration peine, me gêne. Ce début d'année vraiment, je suis trop souvent hors de moi, mal dans mes baskets et je ne peux demeurer en cet état. Je recours à mes aides, j'écoute mes rêves récoltés au matin, je peins, seule à la maison, séance d'auto thérapie : pendant deux heures en continu les impulsions du pinceau m'apaisent, me proposent des beautés, des surprises, posées sur la feuille par ma main docile, je médite sur elles. Pourtant, en immédiat, je ne traduis pas plus en mots le sens de l'œuvre que celui d'un rêve. Je m'abandonne simplement au ressenti. Ces modes de communication échappent à mon raisonnement, ils me proposent l'inconnu, quelque chose qui va jaillir. Sans vocable, la vibration intérieure paraît si peu fiable, alors l'incertitude peut persister et mon moral traîner sa galère face à l'indétermination, mais mes écoutes du rêve ou de la peinture, les méditations qui suivent, restent indubitablement, de véritables moments de rencontre avec moi.

Ce matin d'avril j'émerge du sommeil, murmures oniriques ... *au volant de mon auto je roule sans but quand je ressens le besoin impérieux de faire demi-tour. Juste à l'avant-dernier virage, je décide d'accomplir cette manœuvre. Je la réussis sans faute. Comme en envol, dans le paysage grandiose - à peine entraperçu à l'aller - j'entre dans un champ de blé moissonné, une terre orange, profonde, vagues d'un désert fertile. A cœur, la rivière eau chantante, claire, fraîche, désaltérante. Des enfants, des adultes courent, pêchent, batifolent dans cette eau. Je reviendrai tantôt. Je mettrai mon maillot de bain, peu importe le look pourvu que j'ai le bonheur de vie.*

Nature riche, terre d'espérances, désert productif, tout est grandiose, alors pourquoi, à l'instant, la tristesse m'envahit-elle? La réponse jaillit : fatigue de ma vie ! Ces derniers mois les événements me bousculent. Si je deviens douceur pour répondre aux sollicitations quotidiennes je continue à me désespérer de décrocher un jour tous les morceaux encore cramponnés à moi de mon vieil habit. Moi, adulte, je suis affolée, effrayée de mon imperfection et mon idéal de petite fille me paraît inaccessible à la sortie de ce rêve. Je crois ne jamais pouvoir franchir cette frontière, encore elle, qui mène à la nouvelle terre.

Les jours qui suivent d'autres messages-réveil me tranquillisent ... *dans un journal, je trouve des articles d'attention sur le squelette et sur le cœur. Ce sont des textes explicatifs illustrés par des photos. Un homme allongé sur la table d'observation, bras étirés vers le haut expose tous ses organes. Ils sont visibles au travers de la transparence des tissus : le cœur superbe, bien posé dans le thorax, et les autres organes. Et je vois tout le squelette du bassin. A cette vision je suis bien, je comprends comment je peux m'asseoir en mon bassin.*

Je discute en aparté avec un collègue sur l'expérience renouvelée. Il défend la thèse de l'expérience unique, elle suffit, après c'est fait, la leçon est acquise. J'insiste sur la leçon mal assimilée. Il comprend et propose la réponse à donner à cette répétition d'expérience « Oui votre Honneur ! »

Je prends conscience que toutes les expériences ne portent pas leur fruit immédiatement. Comme Pénélope a remis le futur linceul de Laerte sur le métier pour défaire et refaire les points, je dois accepter de me créer et me dé-créer encore et encore, et à chaque fois, bien assise dans mon bassin, le cœur ouvert, dire « oui votre Honneur ! » à la Vie.

Garder confiance et patience !

Androgyne-Touareg



**Androgyne
Être ambiguë,**

**Mi fleur mâle,
Qualités masculines usurpées
Battante, forte, dominante**

**Mi fleur femelle,
Soumise, obéissante
Qualités par éducation dévolues à la femme
Tues coupablement à cette société masculinisée
Dans laquelle tu cherches ta place ...**

19 avril : « Veux-tu faire silence incorrigible mental ? » La lancinante interrogation ressurgit : comment devenir maître de mes pensées ? Aucune réponse audible mais l'envie de peindre.

J'installe la feuille blanche. Je regarde les tubes de peinture. J'entre dans ma méditation peinture. Je trempe le pinceau dans la couleur marron. Je le laisse courir sur le papier. Il m'entraîne, forme les épaules, le cou de la femme, glisse sur sa figure, façonne ses cheveux, mi-longs, comme les miens, et demande du blanc pour éveiller tous ses sens. Elle a perdu sa ressemblance avec moi, elle s'éloigne de mes autres auto-portraits.

L'envie de tout détruire picote mes doigts. Je change de couleurs !

Bleu, jaune, blanc s'associent, se mélangent, forment une crème, agréable, une pâte peinture qui s'étale sans à-coups dans les tons bleu et turquoise. La couleur vient d'en haut, de trois sources : à gauche bleu turquoise, au centre et à droite plus jaune. Un arrondi, une enveloppe tendresse dissimule ma chevelure, ma gorge, mes épaules. Au départ le non sens de ce dessin domine. Qui naît sous mon pinceau ? Cette coiffe appartient-elle à une religieuse ? Dans quel coin perdu s'est-elle retirée ? Son teint basané parle de longue traversée du désert, est-elle ermite ?

Une partie du titre naît de cette impression forte : « Touareg ». L'homme bleu saharien cache un instant la femme-moi du commencement de la peinture, puis elle réapparaît spontanément dans le titre final du tableau « Androgyne ». Etre ambiguë, mi-fleur mâle, aux qualités masculines usurpées : battante, forte et dominante, et mi-fleur femelle, soumise, obéissante, qualités par éducation dévolues à la femme, tu es coupablement à cette société masculinisée dans laquelle je cherche ma place. Cette association sulfureuse secoue ma tête et mon cœur de tourments réguliers.

Le « Petit Prince » turban turquoise enroulé autour de la tête offrant son visage brûlé de soleil et l'éclat de ses yeux, me hèle aussi, mais je ne peux l'associer aux deux autres noms et l'écho de son appel demeure au fond de moi.

Quand je pénètre dans la peinture, en méditation, le message, au-delà des mots, créé sous mes doigts, me parle de sortie d'une longue errance. Le voile protecteur a évité les brûlures de la peau, seule la face est touchée par les dards du soleil. Le teint mat rend plus puissante la clarté reflétée par les yeux, les narines, la bouche, les oreilles : sens en éveil ! Cette blancheur est dure à soutenir et me fait mal. Je ressens avec force le blindage de ces linges turban. Ils la protègent et l'enferment dans une prison destructive. Elle est Lumière dedans mais ne la laisse pas totalement vivre. Elle se bat pour la défendre, elle lutte, et je la découvre si loin de la paix évoquée par la couleur turquoise qui l'enveloppe.

O femme Touareg ta force masculine domine l'homme. Dans ta culture –dit-on- l'homme est soumis. O femme Touareg tu es moi et mon mal-être ! Je me reconnais. Je touche ma plaie, elle est profonde. Qu'elle vienne de l'homme ou de la femme, la domination de l'autre, me déchire, et j'ai crypté ma blessure sous ce blindage. Aujourd'hui, je veux m'en libérer. Je veux trouver l'harmonie, m'accepter femme.

Où ai-je rangé mon décodeur ? Quel fil a donc utilisé Ariane ?

Soudain je retrouve ton visage « androgyne-touareg » pareil au cœur du tournesol, buriné, sombre de concentration. Ton avancée pointe sous ton écorce, elle se fendille au niveau de tes sens, et la lumière longtemps cachée sous le boisseau commence à poindre. Certes, tu as troqué le « voile » jaune pour une apparence plus douce, plus pacifiée et elle l'est, mais, ce n'est toujours pas l'ouverture.

Je me regarde. Quelques actes de ma vie ont passé la frontière rigueur mais je les vis toujours en dépassement d'interdit. Les mots de la thérapeute restent en suspens entre sa bouche et mon cerveau « tu as le droit de dépasser les limites de cette feuille ».

La zone charnière est là, visible, sensible. Mais...je n'oses encore pas passer la frontière ! Comment mon mental pourrait-il s'apaiser si j'attends encore là ?

Deuxième partie.

Préparation d'un voyage
dans mon sein droit

ou

L'évidence radiologique
contre la folle espérance

Echo grutier pour une tumeur

Le muguet fleurit ! Dame Nature sort ses premières clochettes. Ses corolles vibrent, chantent la fête du travail. Douceurs ! Au même moment, furtivement, airs mal reconnus, des vérités sur ma vie traversent l'espace et m'obligent à entrer dans une frénésie d'analyses dont le caractère festif m'échappe très vite. Durant dix années, ma rébellion aux hormones prescrites en période de ménopause m'a poussée à négliger tous les examens féminins approfondis. Qui sinon ces mélodies jouées par le vent, m'incite à renouer avec eux ce mois d'avril ? Qui en synchrone porte à ma connaissance les coordonnées de cette gynécologue reconnue sage femme en ce domaine ?

Me voici en visite chez elle ce 6 mai 2005. Elle commence cette première rencontre par une enquête médicale sur mon état de santé, sur mon hérédité dont maternelle. L'opération de l'utérus, l'ostéoporose de ma mère éveillent son attention. Vient l'instant de la palpation mammaire : sous ses doigts experts, elle décèle une masse dense. « Vieille mammite ? » Elle s'interroge à voix haute sur sa réelle nature, d'un ton neutre, avec un doux sourire du visage, sans trace apparente d'inquiétude. Après avoir procédé à tous ses examens elle me propose, simple constitution de mon dossier, un bilan complet approfondi : radios et échographies, ostéodensitométrie. Je suis ouverte à cela, pourtant une question me titille : « dans quel dessein, ce vendredi Saint, en ce lieu lactifère t'installas-tu mal de mon sein ? »

Les jours suivants, féminin gauchement aimé, j'entre dans l'écoute de mon corps comme jamais. Je tâte mes seins. L'un d'eux me dévoile son petit amas dur à droite, droite. Combien de fois par jour je palpe le mur suspect de sa grosseur ? Le doute se renforce. Mammite ? Tumeur ? La lente valse-hésitation est en branle : un pas en avant, l'espérance en des traces indélébiles d'une vieille mammite- je reste dubitative sur sa résurrection ! -, un pas en arrière, la peur du début d'une tumeur. Je laisse s'écouler une dizaine de jours, sous des prétextes divers dont celui de surcharge travail en cette période de fin d'année scolaire, avant de négocier les rendez-vous pour les examens complémentaires. Cela va de soi, la réalité de cette attente est plus émotionnelle. Les signaux défilent, se mêlent, s'emmêlent. Le rêve, la réalité, tout se fond, se confond ... *le ciel s'éclate ! le ciel est fou. Il change ses couleurs d'abord jaunâtre puis argent, métal argent froid et étincelant, lumineux. Je vois, je sens la flèche de la gigantesque grue qui tourne, tourne et découpe une calotte dans le ciel. Cela s'ouvrira ! Cela se décalottera !*

De cet arrachage de la grue surgissent mes ombres. Femmes de mon éducation vous enviez tant la reconnaissance sociale de l'homme que vous avez refusé les attributs de la femme et la femme elle-même. Par votre matraquage verbal vous avez eu raison de ma confiance en ma féminité. Jamais je n'ai été honorée d'être dotée de ma belle poitrine, de mes rondeurs. A votre école, jeune fille j'ai cherché à déplanter les besoins de satisfactions de ce corps, à escamoter ce sein trop peu viril. En me dé-crétant j'ai forgé cette vie d'intellectuelle, d'indépendante, et imaginé une vie spirituelle libérée des servitudes charnelles. Enveloppée d'autres croyances, j'ai échafaudé ma Loi en m'inspirant de la vôtre « Oublies la femme en toi, gagnes ta vie comme un homme et sois homme ! ».

Ce mois de mai est invité à abandonner ma contre nature, à sortir de ma lignée de femmes, à dépasser les maux des mots « tu as trop de poitrine » hérités de combien de générations au féminin ? Chaque jour, concentrée à défaire l'énergie stagnante en mon sein, je me heurte à ma jeunesse. Dans mon ventre résonne la douleur de jadis. Si je poursuis mon ressenti, je contacte la spirale souffrance de ces adultes d'alors, cette femme colère contenue, soumission apparente, cet homme dominant, colère au grand jour. Ma bouche ressent le goût de drame de leurs scènes, ma tête leur force de viol psychologique de moi-enfant. Comment me libérer de cet être hybride créé par moi sous leur pression ? Comment quitter mes normes éducatives ?

Je romps l'incertitude sur ma tumeur en fin de mois. Début de mes quêtes radiologiques : après le toucher révélateur je recours à la vue en rêvant quelle réponse ?

Par quelle bizarre coïncidence me confie-t-on, ce 31 mai 2005, à ce vieux médecin lent, mal écoute de mon propos, de ma douleur, de mon ressenti ? Concrétise-t-il mon vieux yang depuis si longtemps sourd à mes besoins de femme ? Je suis sous son joug en cet instant. Tout à l'heure, en sortant du cabinet, revancharde je jubilerai parce que « ah ! ah ! ah ! médecin « mes deux seins » te posent problème par leur volume qui les rend difficiles à compresser entre les plaques de ta machine inquisitrice ! » Puis le rire n'est plus de mise. Mon sein droit révèle sur le cliché l'anomalie de la grosseur. Je ne croyais pas que cela compliquerait tant notre rencontre. Le vieux médecin, interpellé par cette image, cherche à mieux voir, et compresse encore et encore, je dis « aïe », il continue sans tenir compte de ma plainte normalement audible. M'a-t-il seulement entendue ? Et l'ordinateur ... tombe en panne. Je m'interroge vraiment sur ce radiologue, sur son écoute des patients et sur ses aptitudes à téléguider des appareils aussi modernes. A ses ordres brefs j'obéis. Nous devons changer d'outil et bouger vers un autre lieu. Où allons nous ? Mystère. « Dois-je me revêtir ? » ma voix a atteint son pavillon auditif ! Il répond, après regard sur mes vêtements, que ma veste légère suffira ! Son objet d'étude, c'est-à-dire mon sein, et moi, être pensant incontournable pour le déplacer, le suivons. Peu lui importe ma nudité mal cachée même si notre parcours... traverse la salle d'attente. Mon soutien gorge en bandoulière, fort embarrassée, je franchis cet endroit heureusement quasi-désert à cette heure : il est plus de midi. Je le laisse exiger de moi cette impudeur et cela me désarme. Je lui obéis alors qu'il ne me voit même plus. Je sens monter la colère. Ma semi-nudité, honteusement étalée en public en suivant ce doux professeur foldingue, ranime ma petite fille. L'autre devant moi est si grand, il est montagne, avec sa science, avec ses engins sophistiqués, et je suis incapable de dépasser ses ordres. Je ne m'écoute plus, n'ai plus d'égards pour moi, tandis qu'il continue de marcher sans se préoccuper de moi. J'étoufferai de cette situation longtemps après avoir quitté son cabinet. Il continue ses recherches radiologiques, échographiques, puis, il énonce son diagnostic d'une voix très douce « vous avez une masse compacte, gênante, vous devez mener de nouvelles investigations : autre radio, échographie, biopsie... » Cette longue heure d'observation et d'attente, cette trop grande douceur, ces chocs psychologiques, ces flash back émotionnels, tout s'allie pour empêcher les mots de pénétrer, ils glissent sur le mur de ma colère ... J'ai horreur d'exposer mon corps, d'être manipulée par des mains aussi expertes soient elles et il ne sait rien proposer d'autre que de renouveler cette opération ? Hors de moi, je règle la consultation en attendant les radios et son rapport. Lorsque les secrétaires crient pour lui demander des précisions elles me dévoilent sa surdité. Je comprends alors son ignorance de mes douleurs sous ses manipulations.

Dès ma sortie, et longtemps après, je suis furax contre ce sourdingue. Je pense, cruelle : « il est temps qu'il cesse ses activités ! ». Je me persuade, de très mauvaise foi, qu'il fait fausse route, j'oublie mes doutes sur les restes de la vieille mammite, je ne veux surtout pas croire aux conclusions de ce vieux pessimiste.

Que mon jugement est faux ! J'apprends vite que j'ai été traitée par un excellent radiologue dont la surdité est aussi réelle que sa capacité d'empathie avec les patientes est aléatoire.

Mon corps touché par cette pseudo mammite propose des reconnaissances de moi si subtiles !

Ma prise de conscience est nette : il est temps de quitter ma non confiance, ma peur de l'autre, ma culpabilité ! Tout est possible. A moi de m'écouter. C'est mon choix de ne pas me renier.

La solution que je prends alors pour préserver ma petite fille intérieure est la fuite, je changerai de cabinet de radiologie pour la reprise des examens !

confirmations tumorales et désespérante espérance

De refus d'y croire en quête de certitude, la seconde radio, quatre jours plus tard, doublée d'une échographie de ce sein problématique, réalisée par un médecin jeune et à l'écoute, offre une interprétation de l'image ... encore plus alarmante.

La tumeur principale mesure dans sa plus grande dimension, selon les deux radios et échographies entre 37 et 40 millimètres. La compétence professionnelle, la communication attentionnée du radiologue s'ajoutent à la force de tous ces clichés.

Le monde chavire et les termes gravissimes tournoient dans l'air que je respire. Le prélèvement proposé par le vieux médecin devient exérèse obligatoire. « Exérèse » ? Dans mon langage courant si rarement utilisé, je ne visualise même pas l'acte derrière ton vocable. Dans l'immédiat, loin de chercher à savoir ce que tu me proposes, je décide que tu ne me concernes pas. La non alarme c'est moi qui la fait.

En attendant, bon gré, mal gré je suis obligée d'entrer dans mon sein déstructuré. Combien de déconstructions ai-je mises en œuvre ? A combien de refus de moi ai-je obéi ? J'ai navigué entre mes besoins de reconnaissance, mes refus de l'injustice, mes peurs de déranger l'autre, si longtemps. Je balbutie encore mais j'avance, à pas réduits, dans l'accueil de ma petite fille telle que créée pour cette vie. Je décolle les normes religieuses, sociales, les éclate, les déblaie pour trouver la pureté de moi. J'accepte mieux, d'avoir abandonné mon enfant intérieure quand je ne pouvais plus écouter les maux-dits des autres, quand je préférais leur obéir parce que leur reconnaissance était visible et immédiate.

Aujourd'hui, je suis lasse de ma lutte permanente, je me sens agressée, cette fois, profondément dans ma chair. Je dois lâcher prise mais comment ? Sur quoi ? J'en ai marre de moi. Saurais-je jamais m'entendre et m'aimer. Saurais-je jamais accepter ma venue sur terre ? Image : *je sens un pistolet sur ma tempe gauche*. Je me tuerai volontiers là !

Soudain je vois vos tartuferies, adultes de mon enfance, vos multiples dissimulations au nom de la morale chrétienne dont ces « saletés mensuelles » de la femme, cette poitrine d'adolescente qui vous dérange et que « vous ne sauriez voir ! ». Je vous en veux ! Je m'en veux ! Pourquoi me suis-je trahie ? Comment ai-je pu foncer dans vos pièges au risque de m'y enliser ?

La grosseur mammaire, indolore, se compacte dans mon sein, occupe bien l'espace pour qu'Androgyne et moi ne puissions l'oublier. La mammite des années 1980 m'a laissé le souvenir d'une douleur brûlante et globale du sein, à ne pouvoir le toucher, à ne pouvoir supporter le contact des draps. Dans mon sein, présentement, tout est indolore, sans chaleur, simplement une masse qui grandit, qui durcit.

A la sortie de mes nuits je crois parfois qu'il ne reste quasiment plus rien de la grosseur, puis je me lève. Debout, je la retrouve, plus volumineuse que jamais. Paradoxalement je suis soulagée. Ma visite à la gynécologue lundi aura un motif. Si je reviens la voir outre mon espérance d'une réponse douce, non cancérigène, je dois la déranger pour un cause visible. Ma peur de l'autre, ma culpabilité vont jusqu'à cette folie.

La question reste posée : ai-je un cancer ? Si oui, attention, il cristallise les cellules et ne laisse circuler l'énergie qu'en craquant ses blindages.

Oter les voiles d'Androgyne, entrer dans l'autre feuille, passer la frontière : toujours et encore L'UNIQUE REPONSE qui danse et chante autour de moi.

parenthèse créative – magique rencontre

Il y a des moments où mon vieil habit de peurs m'isole, casse l'accès à ma sagesse intérieure, et il y a les stages de peinture créatrice. Parenthèse de mi-juin, prévue bien avant les interrogations sur mon sein, je participe à l'un d'eux. J'ai attendu impatiemment chaque stage avant celui-ci. Cette fois-ci, les bouleversements dans mon corps et dans ma tête pèsent sur mon enthousiasme. Après les premières minutes d'angoisse je me coule dans l'ambiance créée par le groupe, je m'apaise, sens ma sagesse s'extérioriser, me sourire, me revitaliser. J'ai bien fait de venir !

Sculpture du premier jour : du morceau d'argile confié à mes mains sort l'homme de Cro-Magnon, crâne très long derrière, très vieil homme rustre, peut être chasseur, pourquoi pas tueur ? Quand j'attaque sa face, les trous d'orbite m'angoissent. Je déglutis. Qui vient ? Mes doigts quittent la vue, se portent sur les oreilles, grandes, orientées écoute, puis façonnent le nez, narines largement respiratoires.

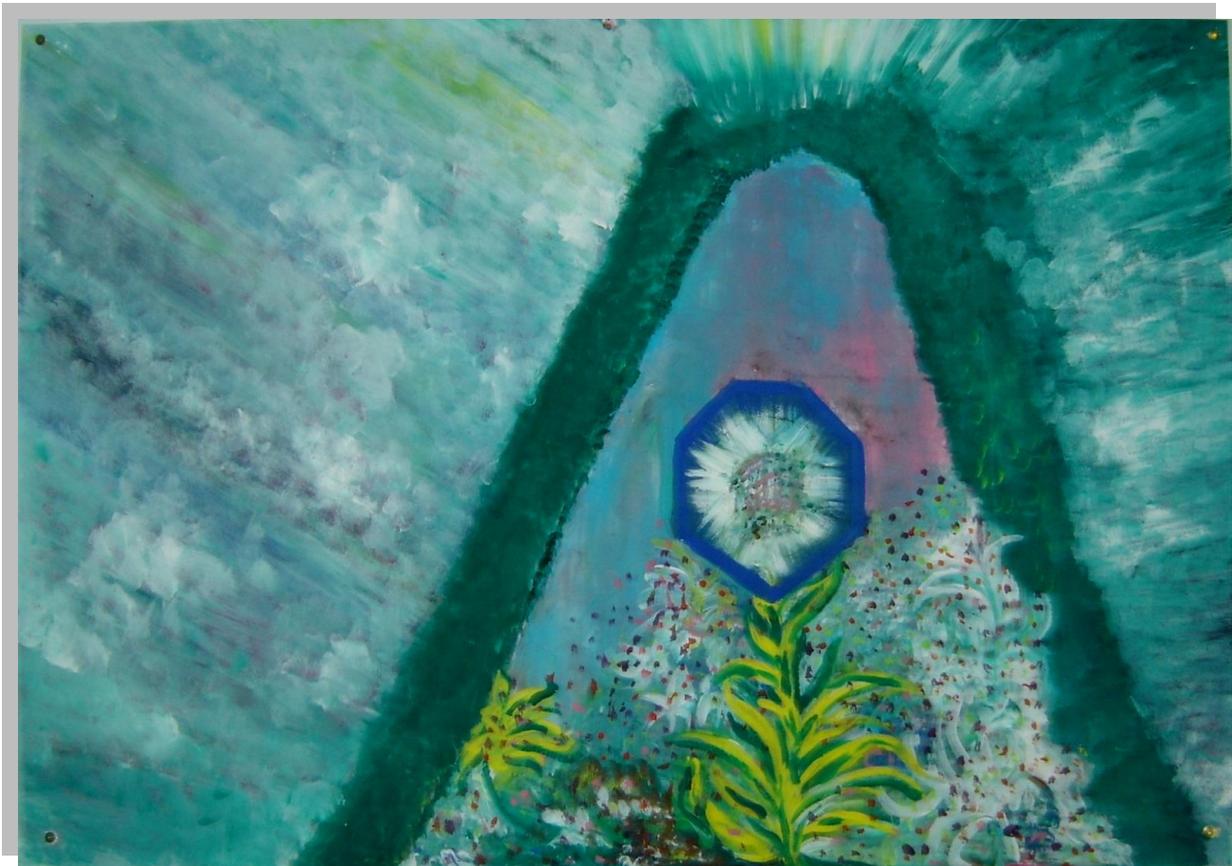
Retour aux yeux, la difficulté resurgit, s'accroît avec le modelage de la bouche, ouverte, trop lourde. Longuement je quête un sourire qui ne se dessinera pas.

Lorsque les cheveux poussent sous mes doigts, je suis dérangée par leur implantation très en arrière même si j'aime leur masse solide.

Ma bataille continue avec le menton trop avancé, avec la nuque-socle difficile à raffermir. La main, le troisième œil et la Couronne achèvent ma création.

Longtemps je retravaille, comme un massage sur corps réel, cette tête, et, dernière caresse, sur cette main grande ouverte, l'être libre dépêtré de la glaise, Septante, les sept sens ouverts, m'ouvre un nouveau chemin de vie. Je lui souris, il me fait du bien.

A sans barre





Le cœur - lyre

Le jour suivant, la première séance peinture est tranquillité.

Spontanément, mon pinceau matérialise un univers connu, une synthèse de moi de 2000 à aujourd'hui. Un A sans barre, en rupture avec sa ligne horizontale, s'anime du symbole de Septante –polygone bleu primaire à sept côtés- et d'une fleur.

En fin de séance je poétises. Ce A, je le vis, il me protège de mes orages, de mes peurs, je me vois fleur-lumière. Je suis printemps, paix, homme et femme réunis, ma petite fille et moi reliées.

Au troisième jour, l'entrée dans la deuxième peinture est pastel, couleurs tendres. Douceur des sentiments : un cœur blanc, tendrement rosé en trois couches fondues et sa ligne verte interrogative. Musicalité délicate : la lyre aux cordes verticales sort du cœur. Je m'applique tant à réaliser ses cordes bien debout que mon attention si soutenue soudain m'épuise. Lyre, plus je me rapproche de ton Harmonie moins je la trouve accessible. J'attends tant de toi pour aider mes semblables, pour quitter ma nullité en dépit des dires et des reconnaissances des autres, sortir de ma mal écoute, de mon enseignement non créatif ... O sein souffrant, j'ai peur de mourir avant d'avoir joué de la Lyre et rencontré Harmonie. Cette idée marteau, obsédante, pilonne mon mental.

Aidée de la thérapeute, je vide mes pensées, je pleure. J'achève le tableau. J'ai froid à présent. La chaleur de ce mois de juin, plus de 30°, perturbe tout le monde, moi je me revêts de pulls.

Je prends refuge dans ma chambre close, je transpire avec bien être sous ma couette, et je me rencontre, magique rencontre, petite fille de mes trois ans, derrière la maison de mon enfance.

Je m'assieds par terre, l'invite à moi. « Qu'aurais-tu aimé faire ? »

J'entends ma voix. Les mots sont sortis de ma bouche et résonnent dans la chambre. « Ce que tu as fait, cette expérience de la femme inférieure dans ta tête, à nous annihiler, c'est cela que je voulais vivre, c'est cela que nous avons à vivre. »

Ses mots m'apaisent, me libèrent et je reconnais enfin ce cancer. C'est fini je ne protège plus ni les autres, ni moi-même de cette vérité. J'ai le droit de vivre mes angoisses, j'ai le droit de ne pas être une petite fille adorable, souriante dans la maladie, remarquable et remarquée par le médecin d'enfance et reconnue pour cela par la famille.

Au dernier matin du stage, la lyre harmonie portée par son lent escargot ne m'effraie plus. Elle est cœur Lyre, douceur, tendresse, elle chante et joue avec moi un concerto en cœur majeur. Au féminin, elle est eau limpide, eau de source, que je reçois, que je donne, tous mes sens en Ecoute. Septante vivant anime déjà ce « ? » au cœur de moi, ma Femme intérieure, ma délaissée. Elle pourra diffuser, s'éclater dans toute sa créativité : plaisir et fête, quand mes deux alliés, cœur et hara auront déconstruit les blindages d'Androgyne et de A, m'auront conduit de l'autre côté de la frontière.

Car mon regard a bougé, en cette fin de stage, il voit à présent les traits horizontaux, gris, lourds, matérialisation picturale des autres, se heurtant au vert du jambage immense de A. Autant l'un que les autres : tournesol au cœur sombre, A sans barre, voiles protecteurs d'Androgyne, vous ne me protégez pas, vous me surprotégez. Votre carcan bloque toutes mes joies, m'enferme au Cœur de moi. Votre espace n'est plus assez grand pour me rendre heureuse, le temps est arrivé d'ôter le boisseau de dessus ma vraie nature, de cesser de garder mes trésors pour mon usage perso. Voyez en haut la Lumière, elle cherche une percée vers le centre de votre construction carcérale. Elle n'est pas encore aboutie mais votre blindage commence à se défaire. Et soudain ...

J'ai quitté le stage, je retrouve la vie quotidienne et ce sein problématique. Je désespère, ma tête cogne à nouveau sur les murs de ma prison. Comment vais-je en sortir ?

Interminables incertitudes

Afin de bien étayer la réponse de la gynécologue ce lundi, je mendie encore d'impossibles certitudes de non cancer et opte pour une troisième radio. J'ai décroché un rendez-vous pour un diagnostic par l'outil le plus fiable, le plus pointu du moment en radiologie : une machine numérique. Cette fois je vais à Bordeaux. Le niveau de stress est fort. Je tournoie un peu, m'égare dans la spirale bleue des peurs bleues. Sûr que ces peurs signent déjà ma connaissance intuitive de tout ce qui vient.

L'habitude des d'examen crée mon regard indifférent sur le médecin, génère ma rapidité, ma tranquillité lors de l'habillage, du déshabillage, facilite mon positionnement devant écran.

A la fin de notre rencontre le radiologue montre sa surprise de ma non conviction en l'image réitérée et aggravée de toutes ces radios et échographies récentes. Il s'étonne d'autant que la déforme de mon sein, sa peau d'orange ne laissent planer aucun doute. Avec un ton dramatique quels mots formule-t-il ? Surtout pas le mot cancer. C'est moi qui ose le sortir de ma bouche. « Vous avez raison » répond-il « de penser à cette éventualité mais seule la biopsie confirmera. ».

Encore un autre examen. Je n'en veux plus. Je suis épuisée de l'attente, plus de quarante jours depuis ma première rencontre avec la gynécologue. Je refuse un rendez-vous pour toute nouvelle recherche. J'enlève tout et basta !

Je bondis chez la gynéco.

Je suis d'accord pour l'exérèse avant qu'elle ne m'en parle, convaincue avant qu'elle ne me convainc. Elle est libérée d'un discours de persuasion, elle est compatissante et rassurante. Sait-elle ma totale ignorance de ce monde médical où elle m'invite à me rendre ? Elle rédige la lettre pour le chirurgien. Je suis confiance et surtout inconsciente de tout ce qui va arriver.

Je désire une seule chose : qu'on en finisse, je n'ai que trop attendu.

Une heure plus tard, dans les couloirs de la clinique, persuadée d'obtenir un rendez-vous direct pour l'ablation, j'avance vers le secrétariat du chirurgien. Innocente ! La secrétaire est patiente malgré la surcharge de travail, les appels téléphoniques, la file d'attente derrière moi. Elle m'aurait dit « nous ne sommes pas en boucherie ma belle, nous ne coupons pas les seins à la demande des patientes. » je n'aurais pas été plus déçue que d'entendre « au plus tôt dans quatre jours, le médecin verra votre sein puis décidera de ce qu'il y a à faire ». En termes professionnels, elle a refroidi mon délire. Mon rêve de tout expédier, d'arrêter cette bagarre avec mon corps, immédiatement, sans autre forme de procès que la suppression de l'objet du délit, s'avorte là. Je dois le digérer. Je dois me déconstruire aussi du rêve d'une guérison spontanée. Je commence, lentement mais sûrement, à chaque regard dans la glace, sur ce sein droit tâché de rose, doucement lie de vin, et déformé sur le bord externe droit, à le comprendre. Se délite aussi l'espérance dans la vieille mammite.

Je quitte ses trompeuses brumes posées là par ma peur de l'inconnu, mais ma vue est plus bouchée que jamais sur mes lendemains.

Les journées sont longues avant le rendez-vous. Je ne voudrais plus penser. Je peux trouver des occupations prenantes. Je pourrais corriger les copies de bac, faire mon devoir de prof, après tout suis-je sûre d'avoir un cancer ?

Mais la foi n'est plus là, la fatigue mentale est si présente... Que choisir ? Etre le professeur obéissant aux ordres de sa hiérarchie ou penser à mon sein ? Fuir dans l'action sans risquer de contrôle d'inspecteur du travail ou poser un congé maladie ? A ce jeu de la dualité la dépression reprend ses droits. Stop ! Poses tes bagages, abandonnes-toi à ce cancer dont tu traites encore avec scepticisme de l'existence !

Je m'écoute, je demande une mise en congé de copies. Cet acte d'abandon de l'hyperactivité me purifie. J'entre dans le froid de mon Ouverture. Je me vêts, revêts : pull, polaire...

Je communique et partage mon vœu d'extirper ce mal, cette boule de tissu concentré, cet aboutissement de mes années de lutte contre moi. D'aucuns m'invitent à la non opération, à tout garder. Sans aller au bout de leur invite ils me laissent seule après avoir semer le doute. Mon mental se déchaîne : si j'éjecte la disquette virus perturbatrice, où va-t-elle ? Refuser de garder la tumeur est-ce brutalité, fuite? Est-ce cohérent avec la vie, avec moi ? Qui m'empêche de renoncer à cette extraction ? Les autres : époux ... ? La non envie de faire des copies ? Démence !

Ce que j'ai vécu en libération en reconnaissant Androgyne, A et l'encore hypothétique cancer, peut redevenir carcan. Où est la Vérité ? Quel est le sens réel de ce cancer ? Le combat est il donc partout ? Comment ne pas douter de moi ? Je n'ai plus envie de laisser les autres mener ma barque. Je suis lasse de ma déchirure.

Utopie persistante, je crois que le chirurgien va achever mon attente.

Je le rencontre ce jour. Daniel m'accompagne, nous ne serons pas trop de deux pour entendre les dates de l'intervention.

La lettre de la gynécologue lue, l'anomalie des tissus révélée par les mammographies et les échographies vue, il commence à expliquer. Je suis sous pression. Il me demande par deux fois d'un ton sec, malgré son sourire, de l'écouter. Mais dans mon mental les pensées sont en folie, elles se battent entre la nécessité de parler de cette ablation que je veux, et le besoin de comprendre ce que l'autre dit. Daniel témoignera en sortant du cabinet, de mon incapacité à écouter. Je m'en énerve, on voit qu'il n'est pas à ma place. Toute l'injustice de cet état -c'est profondément mon ressenti de ce moment-, ma désespérance, les attentes épuisantes se donnent libre cours en moi.

Le médecin procède à présent à la palpation de mon sein, l'existence d'une enflure est indéniable mais rien ne l'informe sur sa nature. Certes les apparences penchent pour une tumeur maligne, pourtant seuls des examens complémentaires pourront, de façon fiable, apporter une réponse définitive. L'adjectif « définitive » retentit en moi, il signe la fin de mes incertitudes. Je suis si lasse !

« C'est une tumeur d'un an environ » précise le chirurgien. A vue d'expert, il fait coïncider la venue de mes cellules mortifères à mon choc professionnel de mai 2004. Là j'ai rompu avec mes normes éducatives, j'ai osé dire « Non ! » à l'Administration, j'ai laissé tomber moi-citron pressé, les exigences de la hiérarchie, les insultes stimulantes pour toujours faire plus. J'ai fêlé des blindages, j'ai reconnu de nouvelles demandes : douceur, amour, tendresse. Depuis un an je cultive donc cette tumeur !

Toujours branchée expéditive, je suis d'accord pour en finir au plus tôt. Déroute ! A ma demande d'ablation, gentil chirurgien relève qu'il ne travaille pas dans la masse mais commence d'abord par sa réduction, ensuite seulement il voit comment extraire la tumeur. Il me propose avant toute chose de prélever un échantillon de la zone de tissus suspecte, de le livrer à un examen microscopique, de le soumettre à analyses afin de déterminer si dans mon sein, c'est pathologique ou non.

Sonne encore l'heure d'un nouvel examen.

J'abandonne. Que puis-je contre sa décision ? Quêter un autre chirurgien ? Lequel ? Pour quelle attente supplémentaire ? Impuissante, je lui laisse le champ libre à condition qu'il organise tout ! Il demande à sa secrétaire de fixer un rendez-vous pour notre nouvelle rencontre dès la connaissance des résultats des analyses.

Ils règlent ma valse thérapie qui a pris son temps pour démarrer et qui tourne, un deux, trois,..., tourne je suis entre leurs mains, je n'ai déjà plus d'initiative.

Dans l'antichambre de la lourde médecine

Demande téléphonique du chirurgien devant nous au médecin chargé du prélèvement. Il sera disponible dans un court laps de temps.

Dans la foulée de cette journée épreuve pour ma patience, je traverse le couloir. Arrivée service biopsie, après mon identification, une femme me remet un dossier de cinq pages sur la ponction-biopsie du sein. Vidée, sans désir de feuilleter la moindre revue, voici pourtant mes habitudes de bonne élève qui me poussent à lire ce dossier si je veux rester en règle avec moi-même et signer loyalement ma reconnaissance d'information après cette lecture.

Effort de devoir accompli bien vain. Je n'ai rien retenu. Ce sont les mots du spécialiste, un peu plus tard, qui informent, vaguement, la candide que je suis. Il m'installe dans une salle, dévêtue en haut comme d'habitude (!), me fait allonger sur la table d'intervention, m'explique succinctement l'examen, puis me demande quelques instants.

Une attente de plus et ce n'est pas la dernière... Longtemps avant son retour, yeux fixés au plafond j'ai compté les plaques de polystyrène. Combien de lignes ? Combien par lignes ? J'ai vérifié mes décomptes. Il fait froid !

Les égards pris par ce spécialiste en extraction de carottes mammaires pour me prévenir de tout ce qui allait advenir, pour me demander régulièrement si j'allais bien, ne peuvent compenser l'incompréhension, le projeté piqué coulé dans le monde de la médecine lourde. Yeux fermés je me confie à cet homme en blouse couleur oubliée. La seringue s'est enfoncée dans mon sein. Mon ignorance de ce type d'intervention est aussi parfaite que ma notion des actes réalisés sur mon sein est imparfaite. Il a repéré le nodule sur lequel il a pratiqué les prélèvements pour analyse anatomo-pathologique. Sa dimension a encore bougé. Vingt jours sont passés depuis sa dernière mesure et il atteint 44 millimètres. Quelle seringue n'ai-je pas senti : l'anesthésique ou l'aiguille pour la ponction ? J'ai répondu « aucun ressenti » à la première demande du médecin et puis, soudain, le coup de revolver ... la balle est entrée, un énorme coup de poing au plus profond de mon sein. Il était écrit dans les feuillets que j'ai relu après : « le premier passage de l'aiguille en profondeur peut être un peu désagréable ». Comment a-t-il pu ne taper qu'à l'intérieur ? L'anesthésie locale évite la douleur mais n'empêche pas la résonance. Je suis entrée dans une sensation si étrange. Insolite de l'inconnu, mon apprentissage ne fait que commencer ...

J'ai relu Arnaud Desjardins : « . *L'ego et le mental ne peuvent pas envisager autre chose que « moi sans souffrance » et le geste intérieur libérateur s'exprime par « la souffrance sans moi » . La souffrance totalement acceptée cesse d'être douloureuse » .*

La veille du résultat de la biopsie je prends des résolutions . Je décide de recevoir ce cancer pour expérimenter la maladie.

Je prendrai de la distance avec elle et avec les autres : j'observerai ! Je chercherai à ne pas la vivre souffrance : la souffrance n'est pas moi. Cependant je ne la vivrai pas non-souffrance, je ne la refuserai pas pour sauver l'autre comme je l'ai toujours pratiqué.

Enfant j'allégeais ainsi la peine de ma mère, évitais de lui compliquer la tâche et étais de cette façon reconnue par elle. En 1992, toujours dans un courant de négation de ma souffrance, lors de mon traumatisme crânien, j'ai réduit, contre tout avis médical, mon congé maladie de six mois à un mois et demi. Ce fut une bonne initiative, si on oublie la période dramatique, épuisante de neuf mois -véritable gestation- qui a suivi, au bout de laquelle stage de travail sur mes émotions, yoga, massages, peintures ...se sont enchaînés pour changer ma vie.

Ces vingt quatre heures je suis consciente des mille fragilités dans ma tête sur le oui ou le non de demain. Je ne comprends toujours pas la venue de cette tumeur et j'ai du mal à vivre le regard des autres, leur pitié pour la souffrance qu'ils imaginent que je vis.

mon cancer s'appelle carcinome

Voilà huit semaines que j'attends de savoir, que nous attendons tous : époux, fils, famille, amis, collègues

Mon espérance dans l'inexistence de ce cancer s'est désagrégée au fur et à mesure de la déforme de mon sein et de la multiplication des soupçons du corps médical mais il reste ce soupir d'espérance qui traîne en attente de la connaissance de la réponse finale.

Le 30 juin 2005, j'entre dans le bureau du chirurgien, accompagnée, à ma demande par Daniel de qui j'ai totalement besoin en cet instant. Accueil douceur, gentillesse. « Vous avez un cancer à gentilles cellules, non agressives ! ». L'annonce aussi délicatement présentée, aussi réductrice de ce mal soit elle, reste l'annonce de mon cancer. « Pour commencer, il faut réduire cette tumeur, enrayer l'évolution, la prolifération des cellules malades, les détruire et surtout empêcher leur reproduction anarchique dans votre organisme. Il est donc urgent de procéder à de la chimiothérapie » ... mais d'ablation il n'en est dit mot !

Le chirurgien, par téléphone, en notre présence, dialogue médical incompréhensible pour nous, a positionné ma rencontre, dans quelques instants, avec la chimiothérapeute.

L'attente est là mais n'a plus la même durée car elle a changé de nature. Maintenant je sais que j'ai un cancer. Je lis, en salle d'attente, le rapport de l'institut d'histo-cyto-pathologie : « aspects histologiques évoquant l'existence d'un carcinome infiltrant indifférencié du sein droit ». Devant la chimiothérapeute j'éprouve mon ignorance : « où parle-t-on de cancer du sein ? ». Elle traduit et je découvre son nom scientifique : carcinome.

La chimiothérapeute est douce, ouverte, sourit, écoute. J'entends tout ce qu'elle me dit, mais je n'imagine rien. Je ne pourrai expliquer les soins qui m'attendent parce ce que je ne comprends pas ce qui va se passer. Il n'y a des mots qui sortent de la bouche des médecins, mots sourire, mots immatériels, ils se compilent dans ma mémoire en attente d'un éclairage futur dans mon corps ou dans mon cerveau.

Pour l'immédiat je retiens le démarrage de la chimiothérapie néo-adjuvante dans cinq jours. J'ai compris son rôle : diminuer, très vite, avant l'opération, le volume de mes tumeurs mammaires car elles ne cessent de grandir. Par contre visualiser ce que sera la chimio m'est impossible. J'ai pu entrevoir chez une amie ses effets physiques : perte cheveux, fatigue, mais je ne sais rien de cette thérapie. Le qualificatif « néo-adjuvante » lui-même est sujet à caution. J'ai longtemps cru en une spécificité médicamenteuse là où seul le temps comptait : la chimio se déroulait simplement avant mon intervention chirurgicale. Il est vraiment urgent d'attendre pour voir et vivre au jour le jour les folies de ces thérapies nouvelles !

Retour téléphonique de médecin à médecin, communication ouverte à nos oreilles, la chimiothérapeute fixe avec le chirurgien la pose de la CIP pour mardi après-midi. Il insiste sur les effets psychologiques négatifs de la pose sous anesthésie locale, nombre de ses patientes lui en ont parlé comme de leur plus difficile souvenir. Il veut travailler sous anesthésie générale, la chimiothérapeute approuve, et moi, l'inexpérimentée, aussi. Surtout que je ne sais rien de la CIP, pas plus que de sa traduction en chambre implantable, ou en cathéter. La musique de ce dernier mot m'est familière mais loin de moi l'image de ce qu'il est réellement. La seule chose bien assimilée : à priori je ne travaillerai pas beaucoup en 2005-2006. Saurais-je prendre du recul et ne pas culpabiliser de ne pas être au travail? Perdrai-je ma vieille habitude obéissance-boulot.

dernière veillée d'armes

La journée de plongée dans l'inconnu a été dure.

Nous voici à la maison et j'ai besoin de connu, d'annonce de mon futur en termes déjà apprivoisés par moi. Je relis mon chemin de l'année, en tarot, dans le dictionnaire des symboles : « Maison-Dieu : elle symbolise le coup d'arrêt du destin dont la brutalité, à la mesure des ambitions qu'il frappe, peut seule ouvrir à celles ci l'unique chemin que les Dieux leur autorise, chemin non plus matériel mais spirituel. Si le coup de semonce n'est pas accepté dans la plénitude de son sens, les ouvriers de l'édifice humain seront condamnés à tenter perpétuellement de couronner l'incouronnable pour chaque fois rouler dans l'abîme et reprendre leur effort. »

Je suis apaisée. Si je n'accepte pas mon cancer comme coup de semonce je serais condamnée, en langage de ma vie, à rester sous les voiles d'Androgyne, coincée dans le jambage de A, immobilisée pour toujours dans le cœur de tournesol. Tout ce qui se déroule est bien sous le signe des étoiles. La lutte est finie. Je me fie à la Vie. Je me fais confiance.

Pourtant les jours qui suivent sont réponse troublée. Peu très peu de sommeil. Ma vie a basculé. Tension et cancer sont réponses de mon corps à tout mon émotionnel de vie cumulé. Mon attention focalise à nouveau sur ma souffrance. Pendant ma vie tournesol, prise au piège de mon forcing, je n'ai pu résister à ma désespérance et l'explorer en même temps. Là, à desserrer la pression, c'est la première fois véritablement que je l'admets non dérisoire dans mon enfance et bien réelle dans mon âge adulte. Emportée dans cet élan, j'arrête de minimiser, de rejeter toute la douleur née de ma lutte contre ma féminité. Je dénoue la chaîne jusqu'à admettre ce forcing actuel pour enseigner l'économie –gestion, discipline rigide choisie pour suivre les mêmes cours qu'une amie de jeunesse, pour être reconnue par l'environnement familial, si éloignée de mon idéal « poésie, français, art... ». Je déroule ma pelote, plus avant, à transformer mon « empathie », à cesser de plaindre ces autres, à oublier d'absorber leur mal-vivre à en renier le mien, à ne plus comparer nos tourments toujours à mon détriment. Je me comprends, je me crois. Jour de pardon ! Tournesol, A, Androgyne n'ont jamais abandonné ma petite fille, ils l'ont, simplement, maladroitement, ou, abusivement, protégée !

Ce 1^o juillet, je remets au Lycée, le certificat maladie pour mon absence actuelle et informe de la demande par la chimiothérapeute d'un congé de 6 mois renouvelables pour longue maladie. J'organise, à cet instant, ma vie professionnelle avec le cancer. Quand le Proviseur me demande d'initialiser mon congé au 22 juin afin d'être remplacée dès la rentrée, j'agrée, je ne veux pas déranger, mais au fond de moi traîne une amertume, je suis volée de mes vacances scolaires méritées. Pour préserver mon devenir je reste silence, car, avant les chocs de la première cure-chimio, dans une déraison d'optimisme, un relent de mon vieux vice « écourtons toute pathologie », j'envisage le mieux être proche et de retravailler en septembre, deux mois sont distance confortable pour soigner un mal si indolore, si discret sauf cette déformation du galbe du sein.

J'entends les secrétaires du lycée s'affoler sur mon état de santé, moi, muette, je garde mon sang froid et ma porte ouverte au travail, vivre sans l'aiguillon contraintes du boulot n'est pas encore à mon ordre du jour. Je parle de ce cancer nerveusement mais avec une peur sublimée par le dialogue qu'il m'ouvre déjà avec mon corps et tout mon Etre. Manifestement je ne sais pas entendre ce corps hors lourde maladie, je ne sais lâcher prise que lorsqu'il crie via elle.

Je quitte le lycée, pleine d'allant, confiante dans mon devenir.

J'avance d'un pas décidé direction salon de coiffure. La coiffeuse m'accueille, me demande sourire « comment allez-vous ? ». A question banale, réponse...démoniaque « Bof ! j'ai un cancer et j'entre en chimio dans quatre jours ! » Un froid glacial ! Un silence pesant ! « je viens faire couper court ma tignasse pour ne pas voir mes cheveux tomber de trop haut ». Je jouis de l'effet produit par mon entrée, je me sens comme vengée de ce caprice du sort. Ils restent suspendus dans leurs actes un bon moment avant d'en absorber le choc et de reprendre leur activité. Quelle puissance derrière certains mots !

Clac, clac, la crinière de la lionne choit sur le carreau. Je quitte une coupe féminine reconquise patiemment après une longue période « permanentes ». Faire aussi le deuil de cette image, me concilier avec ce look plus virago ! Dur ! Merci quand même cheveux et coiffeuse ! Et au revoir, à la prochaine ! Mais quand ? Mystère !

Pour l'heure, Maître cancer, manifeste en mon sein droit, m'invite à agir plus loin, au bout de moi. J'y suis déterminée, je le ferai avant qu'il ne squatte complètement les lieux. Je mets déjà tout en œuvre pour réussir, à commencer par me défaire de ce vieux pan de moi : ma chevelure. Au bout de ce périple j'aurai rajouté ma demi page, j'aurai fait tombé mes blindages

Dernière veillée d'armes !

Avant mon départ pour le pays des chimios, je me donne à une peinture spontanée, « *Pasado* ».

Rêve bleu : mon pinceau laisse naître le Petit Prince. Les grands pans de son écharpe volent sur ses épaules. Il a enlevé le turban d'Androgyne. Il s'est libéré de cet enfermement. C'est un jeu d'enfant de répondre ce jour à l'écho de son appel d'avril, il est là accessible, je suis douceur et je le caresse avec mon pinceau.

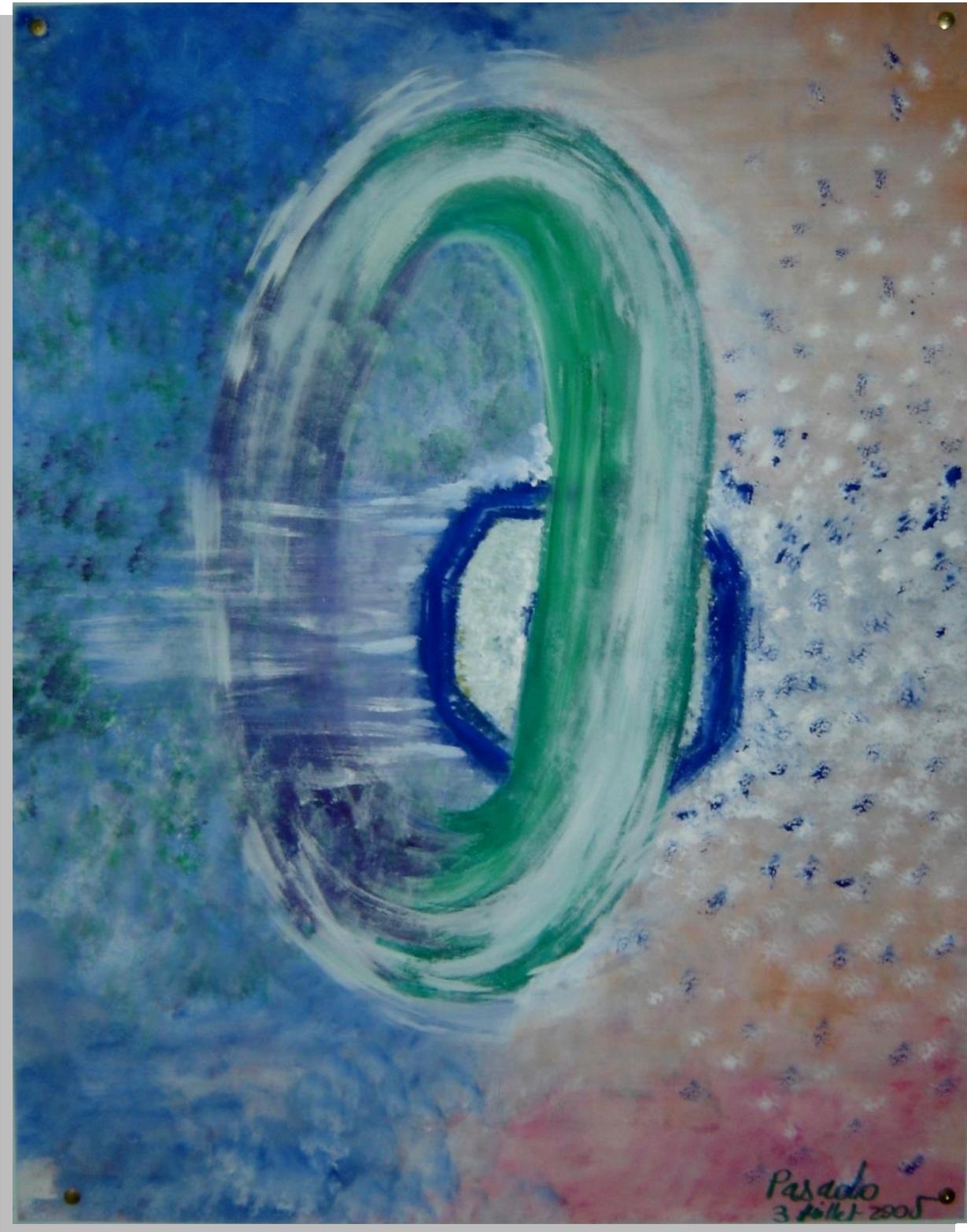
Notre rencontre prend fin sans tristesse, il cède sa place délicatement à ma réalité actuelle : Septante- mes sept sens en éveil-

Un Septante aventureux, un Septante mouvement. Il court sous mon pinceau et, ô joie, franchit l'anneau, la porte étroite, quitte la zone bleue grisée d'une vie mal vécue, mal rêvée, pour la vie orangée rose d'une réalité féminine, douceur, bien incarnée.

Dans mon corps de femme Carcinome m'annonce la chute des blindages d'Androgyne, de A, m'invite à voir mon nouveau chemin vers l'espace, le temps du Etre, de l'Amour de moi, de l'Amour de la Vie sous toutes ses formes mais ...à quand la concrétisation ? Combien de temps dois-je attendre pour vivre la réalité de cette peinture ? Autant ? Plus ? Moins que lors de la dernière annonce ?

Mais pourquoi attendre ? Qui attendre ? Dans ma vie quotidienne, ce franchissement, ce passage de ma frontière des trois âges ne dépend-il pas que de moi ?

**Dernière veillée d'armes
« Pasado »**



Troisième partie.

Voyage au cœur de la
chimiothérapie

ou

la folie médicamenteuse
contre la folie cancéreuse

Mon entrée au pays des chimios

Aujourd'hui, 5 juillet, je pars seule à Bordeaux. Sentiment d'autonomie pour traiter de ma maladie. Respiration sans mes hommes. Solitude aérée et, heureusement, temporaire : ils ont préparé leur relais pour veiller sur moi, tout à l'heure, au retour de l'anesthésie générale.

14h. : rencontre avec la chimiothérapeute. A sa demande, j'ai préparé des questions, elles sont le reflet parfait d'un premier jour en pays inconnu : « Comment se déroule une séance ? Avec la CIP peut-on se baigner ? Quelle est la régularité des séances ? Comment mesure-t-on les résultats ? A quoi sert la chimio ? » D'innocence en futilité, la forte énergie de mon corps sain, sinon cette tumeur en ballade, génère la question : « serais-je libre le dernier week-end de juillet pour fêter ma petite nièce en famille ? ».

Evidemment les réponses m'ouvrent de nouveaux vides de réalité. La doctoresse me donne confiance par l'organisation précise des traitements, les effets secondaires -sont-ils synonymes de moindre importance ?- répertoriés. Avant que je goûte aux chocs de la première cure mon appréciation : « très bien » s'emboîtera dans cette logique médicale.

15h. : j'ai changé d'étage et entre en chambre. Longue attente avant de partir au bloc où le chirurgien installera la CIP. Machine hôpital, langage médical étranger, jeu de patience réitéré, infirmier(e)s dévoué(e)s et gentil(le)s, mais débordé(e)s, tout me désarme. A l'arrivée du fiston, je craque, redeviens petite fille fragile, et me repose sur lui.

20h. : cathéter central pour perfuser en place, réveil anesthésie contrôlé, je retrouve la présence attentionnée, sûre de mon fils. Le froid m'habite. Il insiste pour que l'on me fournisse d'autres couvertures. Aurais-je osé, seule, renouveler la demande auprès de l'infirmier hyper occupé... ? Gilles installé à mon chevet, nous sommes dans le silence, ou en dialogue ralenti par mon cerveau en veilleuse, assourdi par ma gorge et ma bouche embarrassées. Lorsque les effets négatifs de l'anesthésie cèdent la place à un besoin simple de dormir il repart chez lui.

6 juillet. Dès mon réveil mise à l'épreuve de ma confiance fragile. Les infirmières me proposent d'ôter le goutte à goutte post-opératoire si je me sens bien. La non imposition relance le doute. Que sais-je de mon corps alors que carcinome y est entré sans que je le vois, ou le prévois ? Je me sens bien mais ne vais-je encore commettre une erreur d'appréciation ?

Badge discret, le signe matériel d'accès à la hard thérapie est installé sous ma clavicule gauche, mon épaule pèse mais les marques de la CIP sont légères : fine cicatrice, petite boursoufflure et peau un peu tuméfiée. Après une heure trente de patience pour vérification radiologique de la bonne installation de cette chambre implantable je passe la frontière, médicale, si je ne peux franchir celle de mes trois âges, et j'entre aux pays des chimios.

11h : la première chimio m'est donnée en chambre. La chimiothérapeute m'a laissé libre-choix. Dans l'ignorance, mon souhait profond de ne voir personne a motivé ma demande mais plus tard je l'apprendrai, la salle de perfusions est largement plus adaptée.

J'ai, dans ce début de premier match, gagné en nouvel apprentissage lenteur et patience : ma CIP - en l'espace d'une nuit je me la suis appropriée - au moindre mouvement de ma part - mais lequel ? - déclenche les sifflements de l'appareil qui gère les perfusions, arrête tout en attente de relance par l'infirmière. Ne pratiquant pas ce type d'acte au quotidien, elle appelle à l'aide les expertes du rez-de-chaussée. Vaille que vaille la perfu se déroule, très lentement, sans autre choc particulier, en somme une première rencontre paisible.

Daniel vient me chercher. Les 140 kilomètres vers notre maison sont longs. Je suis fatiguée mais en meilleure compréhension du monde hermétique de la chimio, je commence à balbutier les quatre articles thérapeutiques applicables à mon type de cancer.

Le code - chimio

Article 1- : tous les vingt et un jours, rencontre organisée en salle spécialisée.

Nous sommes six à sept patients, de front, à monter sur le ring du club perfu de la clinique. Pour donner une bonne ambiance sonore, une télé diffuse un bruit de fonds, mal audible à des personnes mal écoute, à demi endormies par cette intrusion médicamenteuse, le corps en réception des coups qui pleuvent déjà. Installée dans un fauteuil confortable je vis le combat carcinome – chimio. Solide adversaire, chimio attaque bien les cellules cancéreuses, mais, pugilat en règle, ses uppercuts ou directs, hyper toxiques, tapent indifféremment cellules saines et malades, touchent le moral sans discontinuer durant les trois semaines.

Les infirmières, mouvements, rires, respect, écoute, attention, conseils avisés, activité intense, professionnelles et organisées, traitent les malades, les aident à garder le moral le meilleur possible pendant la séance d'une durée variable, pour moi de 1 heure 30 minimum à 6 heures maxi selon les produits injectés. Je veille, comme chaque personne traitée ici, à la fois à recevoir les produits avec amour et à me protéger de leur agressivité.

Article 2- : à chaque match, mon menu de réjouissances est le protocole rigoureux – liste de médicaments et leurs temps d'injection- fixé par l'oncologue, respecté à la lettre par l'infirmière qui procède à l'exécution des soins. Ma chambre implantable me permet de recevoir toutes les injections quasiment sans douleur. Seule sa qualité, inopportune, de positionnelle m'oblige tout au long de l'exploration du pays des chimios à attention et à quasi immobilité durant la séance d'injection.

J'ai supprimé, dès la seconde perfu, l'appareil intermédiaire pour l'entrée des remèdes via ma CIP. Mon regard accroché à la poche, je vérifie qu'elle dégoutte ses liquides régulièrement et dans les temps. L'infirmière y veille aussi, ainsi nous évitons ruptures de débit et sifflements de pompes à perfu trop sensibles à mes déglutitions ou mouvements de tête.

Article 3- : chaque match est conditionné par les résultats de l'analyse de sang du vingt et unième jour : hématies et leucocytes doivent être en nombre convenable.

Le 6 juillet, pendant les premières heures, avec ma puissante réserve d'énergie, j'ai un ressenti d'observateur très apaisant : je suis, le cancer est, et la lutte est enfin commencée. Mais le soir-même je découvre la nature impitoyable des effets secondaires.

L'adversaire chimio est dévoreur d'énergie dès son entrée dans le corps. Aucune seconde de respect de moi, de répit : jour et nuit il bastonne. Je n'atteindrai jamais la faiblesse extrême qui offrirait une pause. Même lorsque mon hémoglobine chute de 13,6g, en début de traitement, à 10g, à l'entrée en 5° chimio, je n'arrête pas les combats, simplement j'entre dans la catégorie des dopés à l'EPO.

Article 4- : Au départ l'oncologue a parlé de six à huit montées sur ring. C'est l'issue des matches qui fixera leur nombre exact et quand carcinome sera éjecté de son gîte mammaire je quitterai le pays.

Août, en dépit de l'extrême folie de ces combats, mon corps anémié, exténué, soutenu par mon mental fort a gagné la sortie pour l'après 6° rencontre.

le journal des effets secondaires de ma première chimio

2°jour chimio : le 7 juillet : 4 h : impossible de dormir, debout des larmes trop salées piquent mes yeux, retour au lit. Picotements jusqu'au bout des doigts. Froid : quatre épaisseurs de couettes. Réveil en forme, petit déjeuner sage, courses avec Daniel, préparation repas. 11h10 : je me recouette. Dodo. 12h : repas. 12h45-14h sommeil profond. Dans mon sein aiguillage piquant vers la tumeur. Rougeur sur le sein, sur le visage.

3°jour chimio : le 8 juillet : 4h50 réveil surchauffe, chaleur et travail de sape rapide dans bras, jambes et tout le corps. 10h : 5 heures en synthygraphie, attente de dépôt sur mes os des produits injectés. Résultat radio : métastase zéro. Après sieste, je me sens bien seule, bouche médicamenteuse, empâtée, nez un peu bouché, gorge engorgée, dans poignet gauche sensation de déchets qui passent. Ballade dans les bois, les pensées s'évadent, le mental est cool. Tout est en œuvre cocooning de moi, l'attaque cancer est bien abordée.

4°jour chimio : le 9 juillet : bad réveil, allergie zone haut des seins, bas gorge et haut CIP liée à l'ajout des produits de la scintigraphie. Sauf accepter de vivre ici et maintenant dans la découverte et l'acceptation de chaque instant, je n'ai rien à faire. Une courte visite d'amis et la fatigue tombe sur moi. Vidée d'énergie, je me couche dès le souper achevé. L'allergie me dérange. Mes relais amour sont là. Daniel est vraiment un soutien solide.

5°jour chimio : le 10 juillet : réveil abrupt : fesses et sexe touchés par démangeaisons et chaleur. Cette nuit fièvre intérieure forme grosse grippe. Chevilles, reins, gorge douloureux, grattements allergiques : la panoplie totale. Soif, envie de me masser, me cocooner. Qui suis-je ? Je me regarde dans la glace : cheveux courts, visage fermé, plaques d'allergie. Je passe de la crème. Je dis « j'ai un cancer » et je ne sais pas qui est « je ». Lourdeur, agressions physiques, mental semi détaché : j'ai des idées d'impossible résistance supplémentaire de mon corps, à ce jeu de fous il va mourir. Jusqu'à 3h30 l'orage a tenu et puis je me suis endormie. 7h réveil avec reste de démangeaison des points de la CIP. Une journée hyper démente : fatigue nauséuse et « os-verre ». Le poids de mon corps peut-il casser tibias et péronés ? Je n'ose marcher. 11h, puis 16h, je dors. Epuisement douloureux, je prie Daniel de me masser léger pour ne rien briser. Après souper les jambes se sont apaisées. La contagion vient sur les mains, les bras. J'allège la gêne dans la bouche : bain de bouche, gargarismes, nettoyage de nez. Je suis encore espérance mais cette fois ... effrayée de 8 séances de la sorte.

6°jour chimio : le 11 juillet : 1h30 : réveil brutal : où vont-ils attaquer ? j'ai peur. 2h28 : muqueuse anale pique. L'homéopathie n'allège rien ! 7h34 : impression de lavage intérieur et d'un grand froid. 15h22 : Ballade au bois. Tout serait bien sans l'allergie. L'homéopathe, son écoute, ses choix de remèdes doux, de compléments alimentaires pour soulager mon appareil digestif malmené par chimio et chocs psychologiques de réception de ce cancer, est absente une semaine. J'abandonne mon auto-promesse, je tais mon guide intérieur, j'obéis à Daniel, nous allons voir le généraliste. Je suis soulagée par son diagnostic : un muguet s'est installé, hors saison, dans mon tube digestif de la bouche à l'anus. Mais gros hic, il ordonne des remèdes d'allopathe, hard, qui sapent ma confiance. J'ai obéis à ma fragilité, à ma fatigue si lourde, mais je suis affolée, déprimée et ai besoin d'une nuit pour digérer ce choix d'une dure médecine pour battre les effets de l'implacable chimio. Je vis mal être cette obéissance à la norme médicale. Soir : l'irritation prime de la bouche à l'anus et sur ma poitrine

7°jour le chimio : 12 juillet : les plaques rouges d'allergie subsistent mais ne me grattent plus. Le muguet reste pénible surtout en bouche et un peu à l'anus. Muscles des bras et jambes voire cuisses coincés, douleurs profondes dans la cheville droite, mal à la mâchoire supérieure gauche. Température faible dans mon corps malgré 31° dehors : je cumule vestes en laine pour mon haut de corps, bandana et foulard pour ma tête.

8°jour chimio : le 13 juillet : le matin débute abrupt : bouche picote, dent de sagesse titille, bras gauche s'alourdit, muscles des mollets durcissent : les nerfs commencent à craquer : nombreux spasmes, besoins de balancements avant, arrière que j'appelle ma danse du fœtus. Court répit : je crée un poème pour ma petite nièce, et range la maison.

Cette faiblesse physique sape ma croyance en une guérison rapide, et se conjugue avec une alerte, par voie postale, du Lycée. Je croyais réglée ma demande de congé auprès de l'Inspection Académique mais Dragon Administration n'a pas traité mon dossier. J'accrois ma fatigue à devoir faire ces démarches seule. Mes normes éducatives s'agitent, déséquilibrent ma confiance « Ai-je vraiment droit à cette année de repos ? Le cancer est-il mon alibi non travail ? Est-ce que je vole ma paye ? ». J'oscille entre ces tourmentes.

Dés la fin d'après midi, la chimio dégomme à fond. Certitude réitérée : la moindre contrariété psychologique aggrave mes maux. Mon corps se craquèle de tous bords : barre sous les seins, maux de dents, thorax, poumons. Ma bouche est souffrance, brûlure. Le muguet m'envahit moi qui ...n'arrive pas à en faire pousser au jardin depuis trois ans ! 34°dehors et j'ai froid : trois épaisseurs de vêtements. 22h : fièvre à 38°2.

9°jour chimio : le 14 juillet : 0h48 : ma bouche est devenue feu. Trop parlé hier. Discussion allopathie-homéopathie vue la non amélioration de mon muguet malgré le traitement suivi. 6h24 réveillée pour la troisième fois cette nuit, fièvre oscille de 37°8 à 38°5, diarrhée. Pourquoi cette folie : est-ce une allergie aux remèdes ? Après leur prise, matin et soir, la dégénération arrive. Je patienterai jusqu'à demain. J'ai la peau de l'index droit toute granuleuse. Levée à 8h46, je déjeune sur la terrasse, coupe des roses et œillets fanés et suis bien. Et à 10h le positif est achevé. Début d'un mal être, mal accepté. Mains couvertes de très petits boutons, gratouillant, sous peau. Chaleur intérieure forte, accroche des bras, dans le dos, déchirante : je ne supporte pas mon soutien gorge. Je m'en veux d'avoir visité l'allopathe.

Ce soir en apogée je pense ne jamais parvenir à la guérison. Je n'ai plus envie d'en parler à mes hommes. Fièvre : 38°, je suis lasse. Stop ! Arrêtez ! Je ne joues plus !

10°jour chimio : le 15 juillet : bonne nuit de sommeil profond. 37°5. Mais toute la matinée: grattage des mains, peur d'une infection, bouche gênante, dent de sagesse douloureuse, fatigue, aucune envie d'agir. Après la sieste, sur écho d'un rêve comportant plein de peurs, je décide d'appeler la clinique. Paradoxe, c'est aidée par l'oncologue que je reviens à l'homéopathie. L'orage est passé, je me recrée. Elle me conseille d'arrêter les remèdes au profit de bicarbonate de soude en bains de bouche et de faire tomber la fièvre. Je retrouve mes réflexes homéopathes avec Belladone. Je me repose de l'allopathie. Ce soir conviction, cette journée marque un virage. Après dix jours de chocs chimios surprenants, d'abandon au vouloir des autres, je me reprends en mains, gère mes remèdes, ma fatigue. La parole m'épuise alors je m'apprends à refuser, même bref, tout dialogue de trop, à oublier les autres.

11°jour chimio : le 16 juillet : je m'apaise. J'ai mis du propolis sur ma dent. La fièvre a baissé : 37°4. Ma main droite reste encore lourde, mes épaules sont très présentes et la gauche tire : peut-être à cause de la CIP, sinon à cause d'un lâcher prise incomplet. Les douleurs dentaires me créent des difficultés : j'ai du mal à manger. En positif, je marche pendant une demi heure.

12°jour chimio : le 17 juillet : 2h59 : réveillée par ma dent. Elle lance dans tout le fonds de la mâchoire, l'épaule en est douleur et la zone de la CIP bat son plein en accord avec ces maux. Même si la fièvre, que je surveille, n'est qu'à 36°9, je suis fort noire et fort lasse : niveau de confiance largement en dessous du niveau de la mer. J'ai moins dormi ce jour, mais n'ai envie de rien. Demi-ballade et très peu de cuisine seront mes seules maigres activités. Ma dent de sagesse ne cesse de me déranger et surtout les chairs que je sens ballantes autour d'elle. 23h37 : une impression positive : je pressens la fin du trou noir.

14° jour de chimio
« Bas les masques – Fin carnaval – Mi-carême »



13°jour chimio : le 18 juillet : moral toujours bas. Je ne m'endors qu'au matin. 14h : le dentiste brûle au laser les chairs pendantes –œuvre du muguet- de la joue et de la gencive autour de la dent de sagesse. Il décèle une carie sur la molaire précédente et relève l'état lamentable de ma bouche sous les effets chimio. Je plonge dans le sommeil de 23h jusqu'à 8h

14°jour chimio : le 19 juillet : niveau physique : RAS. Peu de fatigue. Juste les chairs encore gênantes en bouche. La force est un peu revenue. Je me ressource-peinture : « *Bas les masques- Fin carnaval-Mi-carême* ». Surprise du choix des couleurs, vives, jeunes, du choix des formes : fœtus, épingle à nourrice à l'origine de la création du masque. Le violet foncé au niveau du nez, sur la bouche et la moustache, m'évoque les bras d'un chef d'orchestre qui met en route tout le mouvement. Il m'apparaît aussi ludique que Mickey dans Merlin l'enchanteur de Walt Disney. Mon regard sur l'autorité évoluerait-il ? Balai et vaisselle mis en branle ici sont fœtus et épingle à déconstruire pour que cesse la mascarade vécue jusqu'à présent. Je suis bien dans cette peinture. J'entre dans l'inconnu et m'y crée.

Soirée : Film à la télé sur l'hitlérisme. Ma révolte émotionnelle, mon impuissance d'avant ont cédé la place à un autre regard. Je vois la violence d'Hitler en couronnement de sa folie. Je me sens Hitler pour mon corps ? Par ma folle résistance à mes lâcher-prises j'ai généré ce cancer et pour le combattre je nous enjoins, lui et moi à lutter contre les lourds effets de la chimio.

15°jour chimio : le 20 juillet : RAS. Daniel et moi faisons une heure de marche à un bon rythme, puis les courses. Ce n'est qu'au soir que je ressentirai la fatigue. A part le froid malgré la chaleur estivale je vais mieux au plan physique depuis deux jours.

16°jour chimio : le 21 juillet : j'ai eu froid sans ma vieille crinière mais ce matin je reconnais la sagesse de mon obéissance. Voici une poignée, une autre et soudain une pluie de cheveux ! Vous êtes plus courts mais toujours aussi épais. C'est fou ! Avec vous voici la dent 36 qui me lance. Rendez-vous dentiste : 15h15. Je ressens mes deux seins en action depuis deux jours. 12h57 : perte des cheveux, spectaculaire transformation, la peur de ce cancer devient manifeste dans le regard des autres, dans le mien. J'ai du mal à savoir qui je suis.

17°jour chimio : le 22 juillet : nuit hyper nerveuse : problème émotionnel. Regard de l'autre sur moi. Les cheveux s'en vont encore laissant des plaques de chauve : c'est stress ! J'abandonne ma toison dans la pelouse, je n'aurais pas à balayer ! 9h27 ballade, je porte mon regard sur les arbres et pénètre dans l'ombre chaleureuse de la forêt. Après midi IRM, la plus grande tumeur a encore grossi : 67 mm. Les plaques d'alopécie se multiplient. Envie de solitude. Ne plus voir personne sinon mes hommes.

18°jour chimio : le 23 juillet : 6h43 : encore des cheveux morts, il ne reste plus grand monde sur ma tête sinon RAS

19°jour chimio : le 24 juillet : à part les cheveux qui tombent et le toucher direct de mon crâne très perturbateurs, seules les dents jouent un peu la valse. Ce crâne nu, rasé avec tendresse par Gilles est douloureux. Je suis femme tondue d'après guerre, ou femme sortie du camp des soins cancer ! Vive le bandana ! Avec lui, à la fête de Camille je suis reconnue niveau vestimentaire, et aussi niveaux cancer et poésie. Mais la fatigue vient vite, je sieste en mi-fête, et retourne tôt à la maison, dès 18h, pour dormir.

20°jour chimio : le 25 juillet : nuit courte et bonne. Réveil le crâne me pèse. Froid, nudité inconnue. Je ne me retrouve plus.

21°jour chimio : le 26 juillet : 5h38 : avoir confiance c'est avoir confiance en tout même dans ma capacité à lâcher prise. 7h30 prise de sang. 16h30 : résultats favorables pour le second combat. 17h rencontre avec l'homéopathe. J'apprécie son aide, je re-dynamise ma confiance, je me sens capable à nouveau de dépasser ma souffrance.

Carcinome ablatif irrémédiable de mon sein droit

Le sommeil fut bien léger cette nuit, et le stress fort. Mon inconscient et mon corps réflexe se sont préparés au 2^o round !

Ce 27 juillet 2005, nous prenons un virage à 180 degrés. Les résultats de l'IRM et des analyses complémentaires de la biopsie caractérisent Carcinome. Il est infiltrant donc croît rapidement –taille 67 millimètres, vitesse de croisière effarante pour Daniel et moi - et lobulaire, dispersion dans mon sein en plusieurs tumeurs -quatre répertoriées-. L'oncologue change de stratégie :

- côté protocole : carcinome est réceptif à l'anticorps herceptine plus efficace pour le tuer. Si le cœur et les poumons ne sont pas perturbés, il ne provoquera aucun effet secondaire gênant. Une perfu par semaine, associée toutes les trois semaines à paraplatine-taxotère que j'ai « fréquenté » en première chimio, seront mon nouveau menu.

- côté chirurgie : l'ablation de mon sein devient obligatoire après les huit chimios que carcinome soit ou non éjecté totalement.

La séance de perfu a duré 6 heures- double de temps afin de connaître la réaction immédiate de mon corps à herceptine -.

Le surréalisme de la mammectomie me tue. Je fulmine contre la souffrance à venir. Je refuse autant que j'accepte ce foutu cancer. Sous le choc de l'annonce je me reproche de m'être amenée à lui, de n'avoir su gérer ma vie pour éviter ce carnage. Mon époux a beau dire « nous on n'en a rien à foutre de cette ablation » je trouve facile d'en parler ainsi. Certes, il est largement concerné, sa réponse est belle pour moi, pourtant « merci, mais c'est mon sein ! ». J'ai peur de ne savoir me regarder mutilée moi qui ai du mal à me vivre chauve.

Sans délai, dès notre retour à la maison, je cherche à apprivoiser ma nouvelle image, me regarde tête nue dans la glace. Peu à peu, je vais trouver belle la forme de mon crâne, me distancer d'Androgyne-Touareg alias Androgyne-Amazone. Car elle a bien coupé mon côté féminin, l'a rejeté pour conquérir à la martienne les qualités qu'elle prêtait à l'homme : solidité, sécurité, force battante, conquête, indépendance, liberté. Elle s'est abîmée dans ce schéma dual à ne pouvoir s'en extirper. Elle a, femme guerrière virile, écrasé ce sein sous le poids de son arc pour mieux ajuster ses tirs dans cette société masculine où elle s'est battue. Par l'ablation je quitterai, concrètement, Androgyne-Amazone auto-mutilée volontaire d'un sein dès sa puberté. Aujourd'hui, ménopausée, à l'opposé de ma combative pubère, je rends à mon esprit sa nature féminine, je suis Femme, pleinement femme. Je commence à entendre mes chuchotements. La frontière de « mon troisième âge de vie » est toute proche ! Je suis sur le chemin, je continue même si pour l'heure les voyages me fatiguent beaucoup.

La simple passagère des déplacements à Bordeaux que je suis, s'épuise sur ces parcours hebdomadaires vers la clinique. Cette faiblesse dénonce mon incapacité physique à enseigner. Illico, je donne toutes mes préparations de cours, mes livres, à d'anciens étudiants et au Lycée. Je clos de la sorte mes interrogations sur mon retour boulot, sur mon complexe congé maladie. Mais rien n'est achevé car rampe encore ma mauvaise conscience : « ai-je généré ce cancer pour quitter un travail que je n'assure plus que forçant depuis 2004 ? ».

Et l'ancien n'en finit pas de saluer en vieux cabot qui ne sait quitter la scène ! Début août, sur erreur du secrétariat de la clinique, les certificats médicaux de l'oncologue me sont renvoyés par la MGEN Bordeaux. Je cours les poster en recommandé à l'Inspection Académique. Y a-t-il, par ce retard, risque de refus de congé ? Ma nouvelle décision est révolutionnaire : « si oui, je démissionnerai ! ». Diablotin me souffle « Où auras-tu l'argent pour vivre ? ». En vérité la bête bouge encore, la peur de ma dépendance financière est chiendent ! Sera-ce le dernier adieu du vieil artiste !

Moins inquiétante, puisqu'en terrain connu, cette chimio aux effets secondaires identiques diffère par l'irruption d'herceptine et le soutien homéopathique retrouvé. Schéma normal, durant quelques jours mon corps reste alerte puis le tonus baisse, et, tardivement, le retour de la forme s'amorce à l'avant veille de la 3^e chimio. Epaulée par Daniel je déttoxine dès que j'en ai la force par de longues promenades, mais quand la fatigue arrive intense, nauséuse, me coupant l'envie de manger, de recevoir quiconque, la marche est trop épuisante, je « fœtus » dans mon lit. Le muguet, atténué car je gère mieux ses attaques, refléurit de la bouche à l'anus. Herceptine ajoute sa folie lancés-piqués dans la tumeur, le mamelon rougit, rouge et non marron, le sein chauffe. Vers le quinzième jour tension nerveuse intense, globules blancs au plus bas, j'ai perdu toute immunité naturelle, le fer aussi s'amenuise, je suis exténuée. Alors après les jours de confiance où tenir le rôle de la personne atteinte d'un cancer et par cette lourde maladie interpellent chacun sur sa propre vie, en rapport avec moi peut-être, mais principalement avec lui-même, arrivent les jours de peur, de refus de la maladie et de ses thérapies pendant lesquels je reste en coulisse. Si Daniel n'était là me soignerais-je ? Je culpabilise pour les fatigues que je lui crée. Je n'ai plus envie que lui, les autres, souffrent de ma maladie.

Voir que pour guérir mon cancer c'est toute la panoplie du parfait tueur de carcinome qu'il faut appliquer : chimio, ablation, hormone, rayons X, c'est voir que pour simplement m'aider à être, seul le gros calibre est radical. Je n'ai pas pu défaire avant tout le chantier créé par mes ressentis, mon émotionnel, mon mental si actifs.

Soudain libération ! Sans crier gare, je quitte l'idée du mérite pourtant principe éducatif fort. Et prodige, douleur et souffrance sont là, mais mon regard change. L'expérience devient juste, je suis en retrouvailles de moi, en écoute de mon corps, de mon Etre profond. Je me reconnais, je m'accepte, je me comprends. Je pleure et je suis confiante. Je dépasse le leurre, entre dans ma vérité. Même si c'est inconcevable je reçois lumière, joie, douceur comme en témoignent ces peintures qui sont venues s'offrir à moi cette chimio.

En les créant j'ai pris conscience de l'énergie nécessaire pour suivre le pinceau. Les jours de création se glissent, perles rares, entre les jours d'épuisement. Si je ne peux peindre, je regarde l'œuvre, doux sourire, et les jours noirs où rien n'est possible, jour d'immense fatigue où soulever les paupières est si pesant, si brûlant, je laisse aller le temps.

Première rencontre peinture de mon être « chimiotérisé », « *L'observateur-la beauté* ». Gaieté, poésie des jardins, de la demeure, tons rouge, orange dominants. Amour impressionniste de la Création ! J'entre dans l'harmonie intérieure reflétée par la coupe, les trois fleurs, et poursuit cette douceur avec l'extérieur : la végétation, la nature, les oiseaux. Entre ces deux mondes, plus de séparation, colonnes et arcades dessinent chaque espace, l'air léger glisse de l'un à l'autre, inspir, expir, respiration du cœur, respiration de l'âme !

Avec « *Destinée : le chaudron* » je me suis rencontrée dans mes profondeurs. Mes mouvements aspiraient à aller très loin, ils demandaient une grande feuille, j'ai craint ma fatigue puis j'ai oublié ma peur pour répondre à cet appel. Avec le gros pinceau les arrondis turquoises ont formé la pomme, étonnante, plein centre du tableau. L'orange chaleureuse l'a accueillie dans sa coupe. Des jets couleurs à gauche : rouges, oranges, blancs, à droite turquoise, autour du pied la fusion des verts. Je me pacifie. De loin, je regarde mon œuvre et des visages sont là. J'accentue leurs contours en bleu nuit. Le mien, bienveillant, penché vers les leurs, homme colère, femme pleurs. Je suis au-delà du déchirement de ce couple : mon Adam homme dominant, ma Eve femme soumise.

Force magique, dans la rondeur de la coupe orange la pomme, sujet de discorde offerte par le serpent d'un certain paradis, est devenue Harmonie. Je m'ouvre à Ma Vie.



L'observateur
La beauté



Destinée

Le chaudron

Les bleus de l'âme héréditaires

Je ne m'habitue pas à vos chocs dévastateurs médicaments salvateurs et le retour des douleurs physiques pour ce 3^o match, m'harasse. Le sein, légèrement douloureux, a perdu sa masse tumorale, a retrouvé la forme de son galbe. Je me fous, contrefous de lui. Gingivite et asthénie prennent le pas sur la seule partie a priori malade de ce corps. Les hyper pleuvent sur moi : hyper excitation, hyper stress dans la poitrine, hyper salivation, hyper fatigue avec besoin de repos sans trouver de sommeil réparateur, hyper difficulté à lire, à tenir une conversation plus de trente minutes. Je me demande où mon corps puise encore sa force, s'il en restera au bout des 8 chimios.

La 5^o journée est torride : estomac tuméfié, bouche à muguet nauséux, hyper salivation qui s'ajoute à la panoplie. Trop secouée par ces maux, la seule position adaptée est horizontale. J'abandonne, je suis vidée de mon énergie, jamais je n'avais vécu cela !!! O mémoire erronée ! Mémoire aléatoire ! Tu as déjà occulté nos douleurs, nos luttes récentes et si je n'avais pris note au quotidien des effets vécus des deux autres chimios, si je ne les relisais pour les remémorer, si mes témoins oculaires : Daniel, Gilles ne veillaient sur moi, ne me rappelaient mes ressentis d'alors, si mes témoins non visibles n'étaient à mon écoute, si les pensées de soutien n'existaient de la famille, des amis, où m'entraînerais-tu ? Mémoire fantôme de mes jours noirs où la paralysie touche mon corps et mon esprit au plus fort de l'effroi rappelles-toi Petit ego panique, mouche dans son bocal qui ne voit pas en haut l'absence de bouchon, la sortie libre, la reliance possible. Quand la folie arrive, il replonge dans la souffrance, crée le délire refus, s'enlise et touche le fonds : help ! help ! help ! Au plus authentique de ces help, comme s'il parvenait à nouveau, dans le même état physique pourtant, à « marcher sur les eaux » de la souffrance, la force renaît, il redevient observateur. C'est le retour à sa conscience : je suis en chimio, je prends l'instant qui vient, j'accepte douleur, fatigue, non action, attente, je suis Septante, mes 7 sens en œuvre.

Remember ! Always remember ! Please !

La 10^o journée est compréhension. Mon corps non écouté, trop d'obéissance aux autres, trop de quête de leur reconnaissance, s'est rebiffé dans le cancer et là, dans ces chimios, les parties de moi réduites au silence avant l'heure de leur mort naturelle geignent de n'avoir point vécu. Ce matin au lever, devant la glace, main cachant mon sein droit, je regarde ma dé-création de ce corps de femme et dis adieu aux cellules malades, à moi incapable de me battre sans m'auto mutiler. L'heure de reconstruire en une matière éthérique, non cristallisée dans ce corps physique, un autre équilibre où être et paraître seront en cohérence, est arrivée. Je ne fais plus seule ce chemin, j'accepte l'aide de l'autre puisque je sais la recevoir depuis que j'ai quitté l'idée de mérite.

La 15^o journée devient perte maximale d'énergie, grande déprime, je meurs de moi ! Le décapage chimique trop puissant a tué mon moral, la moindre contrariété trouve dans mon corps brisé un terrain de prédilection. En fin de match s'ajoutent saignements de bouche, de nez et, synchronicité bienveillante, les chocs psychologiques d'une fin d'août désarçonnante.

Quel membre de ma grande famille paternelle me donne des détails sur le cancer de mémé : sein droit gangrené, ablation, rayons ? A l'époque, pseudo protection familiale ou mal écoute de moi enceinte du fiston et éloignée géographiquement, je n'avais retenu que le mot cancer. Ce jour je reste abasourdie : Carcinome résulterait d'une anomalie génétique ! Les mots se bloquent dans ma gorge. Comment expectorer mon émotion ? Peindre !

Le tableau qui naît sous mon pinceau enveloppe dans un cadre d'or, sur fond de ciel d'azur, la femme à ombrelle, robe blanche 1900, douce et forte, traversant un champ de coquelicots. Elle tourne à gauche vers mon passé. C'est ma grand mère paternelle de qui j'ai cru hériter mes outils d'autorité : colères, voix puissante, jambes solides, allure bien campée et ...

Mort où est ta victoire ?



... legs inattendu ce 29 août, cerise estivale sur le gâteau, un gêne baroudeur ! En peignant avec amour ta silhouette je réalise, tendresse, que je t'ai imitée pour ta forte personnalité, ton indépendance financière et, même et surtout, pour ton autorité naturelle. Les souvenirs remontent ! Faut dire que du haut de mes trois ans, main dans la main de ma mère, j'ai – Carabosse oblige- absorbé sa souffrance, son impuissance coupable à ne savoir arrêter la lourde main de ton fils inculquant à son propre fils des préceptes éducatifs. Quand vers mes onze ans, jour de grosse bêtise, tu m'as évité la correction paternelle, en t'opposant à lui, tu m'as fait découvrir l'autre modèle de femme et le regard admiratif de ma mère sur ton pouvoir. Certitude, ma décision fut prise ce jour-là de recopier ton modèle blindage public de maîtresse femme. Mon fol féminin ainsi créé cachait ses émotions de soumission, d'obéissante craintive si tôt, si profondément incrustées dans mes structures. T'aurais-je contrefaite jusqu'à cette ablation d'un même sein ? No answer !

Soudain je suis colère, tristesse, je viens de reconnaître les voiles d'Androgyne.

Je quitte la peinture pour récupérer des forces. Mais la sieste est difficile, le vide m'aspire, me fait peur. Au réveil, évidence, je dois reprendre la peinture.

C'est le noir qui mène la danse. Il absorbe tout dans la gueule de la mort. La femme à ombrelle se laisse tomber, joie, délire, ombrelle ouverte en parachute, s'enfonce dans les ténèbres. Long travail de mort, je suis autant happée par la langue du serpent que la femme se laisse aspirer. Lorsque le cadre d'or, symbole du bouclier protecteur dans ma vie sociale, est à son tour agrippé par la langue fourchue, je souffre, traîne à le laisser aller, à l'effacer. Que j'ai peur de le faire mourir ! Que j'ai envie de mourir ! Je ne sais plus qui je suis. Je ne suis plus. « *Mort où est ta victoire ?* ». Cela crie en moi. Ce sera le titre du tableau.

Les coïncidences complices émaillent ma vie quotidienne pour appuyer le ressenti tableau.

Je souffre ces dernières années que les autres me voient forte, admirent mon blindage. Jusqu'à peu de temps leurs compliments m'ont conduite à embellir mon travail pour mieux en absorber l'amertume, à me laisser dominer par mon devoir, mes obligations, mon obéissance, mon dévouement. Aujourd'hui, l'outil de séduction est périmé en mon esprit. Or voici que le Lycée, ouvre ses portes après vacances et m'interroge sur mes démarches congé longue maladie de crainte de n'avoir pas de remplaçant. Voici que certains s'émerveillent « toi tu as la pêche, tu n'as pas l'air malade ». Relance et compliment, à mon niveau d'énergie physique le plus bas, m'insupportent, m'inquiètent. Auras-je donc assez de force pour reprendre mon activité ? Mon épuisement physique facilite ma panique. Mon affolement a la même force que ma souffrance pour la mort difficile du cadre d'or. Me disent ils de reprendre mon poste ? A ce compte, je ne veux pas guérir, je ne veux plus reprendre le boulot, je ne veux plus, du tout, servir les autres à m'oublier moi-même.

Je ne dis mot par contre, aux gens chavirés par mon cancer, scandalisés contre lui « quelle misère ! Toi si forte, si puissante, ainsi affaiblie ! C'est injuste ! ». Comment leur expliquer que mon état de santé présent n'est qu'un cri, que je les implore, de cette manière, de me reconnaître en dehors de ma force, uniquement pour mon Etre ?

Parce que je capitule j'abandonne mon blindage, je voudrais même remercier Carcinome de son aide. Mais peur viscérale aussi ardue à arracher que de la ronce la crainte de retourner à la loi de Dragon Administratif geint encore : « pourvu que je ne guérisse pas trop vite et qu'il ne me faille recommencer le boulot... ! ».

Dame blanche a été absorbée par la Mort, cadre d'or a disparu, la porte sur le vide bée ! Tous mes repères de sécurité, toutes mes béquilles viennent de tomber. Je crois que c'est cela la fin du fin du profond mal être mais ... je n'ai rien à mettre à la place. Vide, non faire, vous m'impressionnez, m'épouvantez ! Comment vais-je marcher ? Saurais-je vivre ainsi ?

Je vivrais seule je me laisserais mourir à fond.

Ma croix mise à terre

Je ne sais toujours pas ce qu'est un cancer mais je sais ce qu'est une chimio et trouve remèdes et aides pour mieux vivre cette 4°. Comme avant chaque nouveau match, je rencontre l'homéopathe. Elle facilite ma réparation après les derniers chocs subis, conseille des remèdes protecteurs pour affronter le prochain adversaire et offre des mots soutien pour les maux de mon moral. Elle est mon soigneur là où l'oncologue est mon manager.

7 septembre 2005. La chimiothérapeute relève mon excellente réponse au protocole. Justement je rêve de respirer un peu avant de repartir dans ce 4° match ! Refus net : carcinome serait trop heureux de reconquérir lui aussi sa forme. On poursuit la chimiothérapie à l'identique, en fin de 6° cycle, probablement, seul herceptin restera toutes les trois semaines. « Probablement » réduit ma certitude et je remonte sur le ring moral bas, la tête harcelée par mon corps. Je suis boxeur poids plume, face à un adversaire de plus en plus poids lourd. Moins égarée cependant qu'aux dernières rencontres chimio, j'entreprends de me défaire d'un maximum de douleurs. Premier conquête : je recrache sans cesse ma salive pléthorique et allège ainsi mon estomac du poids de cette chimio salivaire. Deuxième victoire : je bouge mon hygiène de vie, ouverture, amour. Le chef d'orchestre-moustaches de « bas les masques » se laisse glisser jusqu'à cœur de moi. Dans ma bibliothèque je réveille un livre sur des soins yoga, des CD de musique adaptée au plexus solaire.

Mais, en dépit de mon attention aimante, le 15° jour m'offre les mêmes impitoyables lourdeurs douleurs. J'ai cru pouvoir peindre, impossible, écouter de la musique, en vain. Le moral est cassé. Le suicide est-il solution ? Y a-t-il une fin au tunnel ? Quand cesseront les coups ? Je vois mon ego encore se faire mal et être incapable de dépasser mon corps souffrance. Allongée sur le fauteuil, je m'évade télé. Impossible de lâcher prise, je deviens lasse de mes efforts. En réalité, excuse non dérisoire, c'est la bastonnade de tous côtés : molaires, prémolaires à gauche, bouche en feu, hyper salivation, gencives écorchées, estomac, plexus, meurtrissure ventrale et jusqu'au pied gauche douloureux par un os de la voûte plantaire déplacé. Je perds l'envie de manger, état nauséeux, brûlure, tournoiement, douleur. Je m'embourbe dans mon système digestif inapaisable malgré les remèdes. Saurais-je me guérir de ce muguet dévastateur ? Je rends le plus appétissant possible les plats que je prépare et mon regard est conquis, mais porter la fourchette à ma bouche, mastiquer m'épuisent. Tout est devenu dur physiquement, mentalement. Je vis dans cet été si chaud pour les autres, un hiver dans mon corps largement couvert de quatre épaisseurs de vêtements chauds. Même si j'intègre bien mon alopecie je protège ma tête de deux épaisseurs coton et laine. Croire que la transpiration est inexistante est faux, elle est simplement glaciale.

Immanquablement Gilles et Daniel sont mal de mes maux. A bout de moi, je leur demande de me débarrasser, juste le temps d'une pause, de mon estomac, de mon foie. Je ne les aide vraiment pas à se rassurer mais la bagarre est trop forte dans le ring de mon corps. Je vis des nuits massacre. Combien de matins me suis-je réveillée épuisée, le dos tout endolori ? A mi-match, encore un supplice, la dent 36 chante comme la clôture électrique « toc, toc, toc, ... ».

Quand je rencontre l'ostéopathe, la tempête a cessé. Il replace l'os de mon pied, corrige les anomalies d'autres points de mon corps, m'apporte à son tour des mots pour les maux de mon mental. Libéré de tensions mon esprit joue et m'envoie pendant la séance une vision : *en lettres rouge Vicomte écrit sur une flèche courbe partant vers la gauche en bas, et Comte sur une flèche courbe orientée vers le haut à droite.*

J'ai ressenti, durant ce quatrième combat chimio, la lutte de Carcinome aussi puissante que la mienne. Il a l'air de regrouper ses tumeurs au centre du mamelon. Prêt pour le départ ? Je comprends sa peur de disparaître, son incompréhension de mon changement de stratégie depuis mai, maisje suis déterminée à le voir sombrer. Je ne continue ces foutus matches que pour cela !

La concordance chocs thérapeutiques et évènements quotidiens marque de plus en plus ma conscience et m'éclaire sur ma vie.

Ce matin je reçois l'accord administratif pour mon congé longue maladie jusqu'à fin décembre. Joie ? Que nenni, tintinnabule en moi le grelot de l'irrespect de mon contrat de travail : « la maladie n'est pas changement de métier, pas excuse valable, le cancer ne peut honorablement servir d'alibi à ta fuite du boulot ! ». Je culpabilise de mon inactivité, perçois immérité cet arrêt de travail. En dissolvant mon vernis professionnel il me blesse, il matérialise le déboulonnage de mon blindage social, il est « cadre d'or » dans sa chute !

Des idées se bousculent, me renvoient à mon éducation judéo-chrétienne, à cette culture du paraître développée autour de « Tournesol ». De combien de normes souffrance ont-elles alourdi ma croix ? Depuis « Mort où est ta victoire ? » j'ai sapé sa base, elle branle, prête à choir. Mais sur quoi repose donc son reste d'assise ? Quelles forces alimentent encore ses axes ? J'ai installé au burin mes repères humains sur son axe horizontal : l'homme, le chef, le supérieur et la femme, l'enfant, obéissance, soumis à sa loi. Je m'y rencontre, tour à tour jouant la femme dominée face à plus forts que moi et devenant l'homme dominateur des plus fragiles que moi. Il est l'axe de ma quête féroce de reconnaissance humaine, sur lequel pour me protéger des autres, pour en être reconnue, je m'auto trahissais. Ces dernières années, en révolte contre ma non écoute de mon Moi profond, j'ai détaché mes bras de ce gibet de potence, monté par moi, sur lequel je m'étais moi-même clouée dès la petite enfance. Des ciselures très fines ressortent à présent, leur accès commence à être très subtil.

La souffrance de mon corps, ce jour, aiguise ma sensibilité, me donne à discerner l'une d'elles : mon « poids » sur l'autre et réciproquement son « intérêt » pour moi. Télescopage d'idées nouvelles riches de confiance et d'anciennes emplies de peur, je navigue entre croyance en mon seul pouvoir sur la vie de l'autre et sensibilité aiguë de son pouvoir sur la mienne. J'oscille ainsi d'une culpabilité douloureuse d'avoir mal su éduquer fils, élèves, étudiants à un sourire doucement ironique à voir le profond désir des autres, au-delà de leur compassion, de tuer, à travers moi, « le cancer » ou « son annonce de la mort » en m'imposant leurs pensées, leurs prières pour me guérir. Formes subtiles de la domination sur les êtres et les choses ! Par automatisme persistant, par inconscience, comme tout un chacun, j'oublies si souvent la Puissance d'Ame de l'autre, de Moi, et l'écrase sans respect, sans tolérance, confondant Puissance, Force et domination.

Je dessine, encore très difficilement, l'autre axe, porteur de la verticalité, de l'homme debout. J'ai appris à placer, dès l'enfance, le matériel en bas et le spirituel au plus haut. Le spirituel très mystérieux reste mal défini, retient -plus qu'il n'est habité par- tout ce qui est supérieur, ce qui vient de Là-Haut, de l'Inconnu. Il mêle Esprit et intellect. Il est invisible, beau, pur. Il reste mal accessible à la nature féminine, pour elle en particulier il est plutôt censeur, opportunité post-mortem. En l'écrivant j'entends l'écho des leçons de catéchisme faites par ce curé de notre paroisse, trépané de guerre, plutôt colère contre la gent féminine, et celui des croyances inculquées par ma lignée de femmes. Le matériel, tout ce qui est visible, tout ce qui touche la terre est dévalorisé, petit, sale -comme si la Bible n'écrivait pas qu'il a été créé par Dieu Soi-même !- Cette dévalorisation rejette le corps, en premier, rend tabou sexe, caresses, massages, sur-valorise les études, dénigre travaux manuels et tâches ménagères -donc la femme à qui elles ont été dévolues-. Je me secoue de ces vieilleries depuis 2000. Je donne mon corps à masser, je m'ouvre plus à la caresse, je pratique sans contraintes les tâches ménagères et en laisse aux autres si je suis fatigué. Hier, écartelée entre moi matérielle et moi spirituelle, je rêvais d'être « belle et tais toi, belle sers moi... » pour cesser de me poser des questions, pour aller au fil des hommes, de la société et de ses caprices. Aujourd'hui, je ne cherche plus solution dans la dérobade. Je m'interroge. Comment déconstruire cet axe ? Monter ? Descendre ? Tout se réduit-il à un point d'espace ? Au néant ? J'attends Ma réponse.

Sensibilité à fleur de souffrance, ces jours-ci je sais la clé au-delà des mots et découvre le point de jonction de ma croix où gîte mon harmonie, ma Lyre-cœur. J'y sens vibrer de concert matériel et spirituel. J'y entrevois l'union de mes couple « intérieur : masculin-yang et féminin-yin » et « extérieur : mari-homme et épouse-femme ».

Vieux réflexe d'apprentissage, jusqu'à ce jour, j'ai vainement quêté leur alliance en imitant d'autres chercheurs spirituels, via des livres, « pont sur l'Infini » de Richard Bach dont j'achève justement la lecture, et via l'exemple vécu de couples de thérapeutes.

L'un d'eux me visite cette fin de matinée, visite unique, exceptionnelle pour maladie exceptionnelle, et entre en ma demeure.

Secouée grave déjà par la lecture du couple idyllique du livre, à les voir là, couple inaccessible placé si haut dans mon échelle verticale, je me disloque.

Leur départ sonne l'heure de mes questions. Que faire ?

Après une nuit de sommeil, la tirade « A moi *Comte* deux mots ôtes moi d'un doute ! » jaillit, et relance ma vision de chez l'ostéopathe. Je consulte le dictionnaire. *Vicomte* titre de noblesse en-dessous de celui du *Comte*. Viens-tu de mon passé imitateur ? Ta flèche orientée vers le bas dans ma vision, montre-t-elle un ressenti d'infériorité ? Qu'elle tourne le dos à l'autre flèche signifie-t-il que tu cèdes ta place au *Comte*, ce compagnon de route, haut dignitaire, en marche vers l'avenir, yeux tournés vers le haut ? Et toi *Comte* n'es-tu point mon futur créatif ?

Quelle que soit la réponse, ma méditation aboutit à la prise de conscience de l'incongruité de ma quête imitatrice. J'ai beau avoir appris, en peinture, l'inanité de la copie d'un modèle, l'absurdité du vouloir paraître élève méritante, je n'avais pas relié ces expériences à ma quête d'harmonie. C'est fait. Je suis en voie de quitter mon autre méritante, la spirituelle et ses modèles idéalisés de couples harmonieux.

J'entre dans la création de mon propre couple intérieur avec ce que je suis, extérieur avec ce que nous sommes Daniel et moi.

Un rêve, au réveil, conforte ma nouvelle voie : *un couple en déchirement se réunit via un ordinateur. Je lui apprends avec leur enfant les meilleurs outils annexes pour la liaison la plus rapide, la plus fluide. A certains moments je cours l'impatience en croyant qu'ils savent déjà mais la fillette me demande de veiller à le montrer pour qu'ils puissent avancer. Ils sont dociles, étonnés et admiratifs des possibles.*

Émerveillement de cette réponse onirique et attention sur moi. J'ôte de nouveaux barreaux à ma prison.

Ce soir, pour ne pas sombrer dans le vide de mes ouvertures, je décide de trouver un but pour l'après chimio, pour l'après cancer. Sera-ce un livre ?

Dopage d'automne

J'éprouve une fatigue immense après le grand nettoyage du corps et de l'esprit vécu en quatrième combat. Mon sein, apparemment libéré de carcinome instigue l'oncologue à confirmer l'arrêt des chimios à la 6^e, si l'IRM entérine. Mes cellules saines s'en réjouissent car l'anémie est là. Pour relancer la machine, je suis mise sous EPO. La mémoire des dopages scandales lance mon mental dans une nouvelle guerre de positions allopathie-homéopathie. Cette réitération nuit à ma communication avec Daniel au point de faire sauter mes verrous. J'éclate un nouveau point de ma croix. Je réalise que j'ai toujours classé l'allopathie - à laquelle appartient l'EPO- tout en bas de mon axe vertical, réservant à l'homéopathie une supériorité spirituelle et une position dans les hauteurs. C'est l'heure de jouer les ascenseurs, de remonter ou redescendre qui de droit afin que placés au même niveau terre, par leur seul pouvoir guérissant et leur complémentarité ces modes thérapeutiques servent le meilleur de mes soins.

Mon rééquilibrage n'allège en rien vos effets produits allopathiques ! Piqûres ventrales d'EPO, vous êtes douloureuses, vous ajoutez votre potion à mon catalogue chimio et mon corps lassé redevient grand bavard. Dans ma nuque, mes seins et tous mes organes il jacasse sans cesse. Les deux côtés de l'appareil digestif me lancent leurs piques anciennes auxquelles s'associent constipation et hémorroïdes cadeaux du nouveau venu. Heureux hasard côté dent, la douleur folie de ma bouche est traitée par un autre dentiste. Grâce au jet sous pression qui, après chaque repas la balaye, l'allège des déchets chimio, stimule ses gencives si tourmentées par le muguet, ma cavité buccale devient moins causante. Les antibiotiques homéopathiques défont l'infection de la 36 sans m'agresser. Mon corps s'assouplit, s'ouvre dans des zones inespérées, se libère dans mon dos à chaque blocage psychologique levé.

Comme d'habitude, saccade du rythme, la rupture surgit au onzième jour. L'orchestre, au grand complet, joue hyper salivation, estomac douloureux, nasille côté sinusite, s'enflamme rougeurs de peau autour de la bouche, du nez. Si le silence revient, il ne dure pas. S'immiscent les pensées sur le but de ma vie après cancer, le pessimisme, la fatigue et leur cortège de questions peurs : est-ce utile d'y réfléchir ? Mon cancer est-il seulement mort ? Reste-t-il quelque chose de carcinome dans mon sein ? Que dira l'IRM ? Devrais-je continuer les chimios ?

Puis mes organes se raccordent, rejouent douceur. Côté Lycée l'air siffloté par l'Amicale des personnels de l'Etablissement -envoi d'un livre de Bach « De l'autre côté du temps » accompagné d'une carte de sympathie des collègues - est aussi léger que la ballade - don d'un bouquet d'anémones tons violet et rose - jouée par les étudiant(e)s de DTS et que la mélodie fredonnée sur carte aux inflexions fleuries contresignée par tous les élèves de première STT.

Je savoure, détachée, me semble-t-il, de tout stress émotionnel, ces douceurs. Mais dès les balbutiements d'un mieux être lié à l'EPO ma phobie boulot revient. Cacophonie ! La vieille scie grince de mon inquiétude de me trouver trop tôt guérie, et pour préparer réponse à un tel risque, stimulée par les cartes de compliments du Lycée, ajoute les ambitions débiles de la vieille méritante: « et si je reprenais mes cours, je changerais ma pédagogie, rendrais plus créatif mon enseignement et ... »

Stop rengaine de ma peur ! Tu casses l'harmonie en moi et, encore une fois, avec mes hommes qui me trouvent -vu mon état physique- complètement folle de me laisser pourchasser par ces idées !

Oh libérer mon mental, quitter mon esclavage de lui, arrêter les pensées ! Depuis cette mi-match, je quête le silence.

Au 15^e jour, avec l'aide de l'EPO je « pédale plus vite » mais l'addition est salée : révolte du foie, sinusite, nerfs excités. Pourtant je parviens à ouvrir mes vannes énergie, méditation, et cette cinquième chimio devient plus légère que la précédente.

J'abandonne ma lecture de livres dérangeants.

Je ne veux plus du ton autoritaire de textes de la Bible, du « Livre Tibétain de la Vie et de la Mort ». Je ne veux plus lire de promesses d'un mieux être possible dans l'au-delà « si obéissance à ... » Je ne veux plus entendre de leurre pour fuir le réel.

Je retrouve dans ma bibliothèque « *la révolution du silence* » de Krishnamurti. La page que j'ouvre, vérités de mon moment, apaise mon mental. « *Lorsque la pensée prend elle-même conscience de ses propres limites, et voit qu'elles sont les causes du chaos régnant dans le monde, cette constatation met fin à la pensée rendant possible la découverte de l'inédit ...* »

J'use de mes outils silence.

La souplesse du corps se marie avec marche difficile, lenteur, ouvre la porte à l'observation de la nature, à l'allègement de pensées bagarreuses.

Au muguet perturbateur dans mon corps j'ajoute d'autres fleurs couleur... peinture !

Un bouquet harmonie de bleus, verts, jaunes, rouges, aérien, bien posé en son vase sur le rebord de ma fenêtre grande ouverte.

Bonheur ! Création pure ! Présent sans titre, pour moi, par moi, dans le silence.

J'arrive à la veille de la dernière chimio et j'attends depuis quelques jours : quoi ?

Un éclat de vie ? Une fin du cancer ? Une fin de la monotonie ! (?).

Peut-être que Petit ego panique attend vainement quelque chose qui pourrait le sauver de sa mort.

En Vérité, Mon attente est celle de ma méditation sans contrepartie, de ma rencontre du vide, du rien, le SILENCE de Petit ego.

La der

A la veille de cette der, l'homéopathe me relance sur une trajectoire d'optimisme, trouve ma voix changée, éteint ma crainte de l'EPO « continuez cela vous soutient bien ». Devant elle, je redéfinis ma relation travail : peur d'un refus de prolongation de mon congé maladie pour six mois supplémentaires, et culpabilité de ne pas travailler si je l'obtiens. Par son écoute je me libère de moi, je choisis de vieux pans, je laisse venir Moi.

L'IRM montre la quasi normalisation de la tumeur, le bilan sanguin une remontée à 10,6 g de l'hémoglobine. Pourtant je suis si lasse que ma quête cocooning me ramène aux vieilles habitudes bouffes et je vais boire cette dernière perfu jusqu'à la lie. La soirée apogée démarre sur un repas, simple potage, laborieusement absorbé. Soudain mon corps rejette l'abus de tout, en environ un demi verre de bile pure. Drôle d'effet ! Allégée de ce gros poids biliaire j'ai trouvé le sommeil, mais comme les autres dures nuits de cette dernière quinzaine chimio je serai épuisée au réveil. Mon corps se bat contre des allergies, gorge enflée, visage rougi, contre des maux de dos, de respiration, contre la forte salivation, et s'abandonne à la fatigue qui tire jusqu'au profond des chevilles. La nouvelle série de piqûres EPO prescrite pour que je sois fin prête au jour de l'opération et mes déviances alimentaires contrarient mon système digestif déjà largement sollicité par les chimios.

Comment puis-je adopter une meilleure hygiène alimentaire quand le mental s'affole ?

Le jour de l'ablation approche. Ce nouveau combat me replonge dans le mal être. Je me laisse dépasser par la maladie, je vis hors du temps. Je ne veux suivre aucune des anciennes règles de ma vie, mais sans rien comment naviguer ? A vue ? Au présent ?

Chocs chimio si forts sur mon corps et sur mon mental par vous j'oscille entre scepticisme et croyance, entre guérison de mon mental ou celle du cancer.

Je culpabilise de ne plus pratiquer d'exercices de relaxation, de ne plus m'écouter. Faudrait-il encore que je me retrouve ! Je me stimule pour rompre avec mes vieux carcans.

Peinture. Je crée « *la barque* » dans une valse de couleurs et de formes. Du mauve initial dans un cœur travaillé au centre, au bleu primaire lançant des rayons mi bleu mi violet sur toute la feuille, j'ai abouti au jaune qui recouvre tout. Je le tourne, le tournoies, l'enroule à ressortir du mauve en douceur. La barque et ses ondes noires balancent doucement sur l'onde vert émeraude du lac de montagne. Au bord des plantes d'eau, une plage, un chemin vers la maison, un arbre. Maison en bois, maison d'alpage, d'homme solide de ce pays à l'abri des montagnes arrondies, hautes, accessibles, belles. Tout est tendre et doux.

Je suis la barque, je mène ma barque, je suis l'arbre, la cabane où brûle le feu dans l'âtre. Je suis accueil, je joue harmonie, porte et fenêtre Lumière. Je suis montagne, la plus accessible derrière la cabane, Moi fusionnelle avec moi. Je trouve mes marques, j'exorcise ma peur.

Et puis la nuit vient.

Réveil en sursaut : accepter oui ou non cette ablation ? Qu'est ce qui me retient ? La crainte de la douleur future ? La peur de la mort avant d'avoir accompli quoi ? La peur du regard de Daniel devant mon corps mutilé ? Ma peur de quitter de vieilles structures, ce sein droit dit « solaire » par le dictionnaire des symboles ? J'ôterai ce jour J, définitivement, un soleil écrasé, mort depuis si longtemps, subirai ce nouveau choc pour atteindre ma lumière silence !

A la lueur de la bougie, je dessine, colories pastels « *de la rose à la cicatrice et au-delà* ». Ce tracé de la cicatrice, me rapproche de sa concrétisation, m'éloigne, à gauche, de ma souffrance symbolisée par la rose, beauté rouge, velours pétales et épines douleurs cachées, me projette à droite, vers mon futur, encore abstrait, non imaginable.

Les chimios sont finies, j'entrouvre la phase ablation, l'acceptation d'un autre corps !

De la rose à la cicatrice et au-delà



Quatrième partie.

Voyage au cœur
de ma poitrine

ou

la folie chirurgicale
contre la folie panique

Pourquoi continuer sans Carcinome ?

Carcinome, trublion de vie, tu entres chez les gens, subrepticement, t'insinues en eux, poses tes gènes et, à vitesses variables, tes cellules mortifères prennent la place des cellules vivantes jusqu'à gangrener les tissus, et absorber l'être dans la mort. Tu effrayes tellement les esprits, qu'avant que tu n'aboutisses, hommes et médecine mettent en branle l'arsenal de contre-offensives. Les chimios néo-adjuvantes lancent le sauve-qui-peut général des cellules saines et cancérigènes, l'ablation suppriment les lieux où tu as pu gîter, on achève ton nettoyage par les brûlures des zones où tu t'es risqué. Des cellules se tirent d'affaire comme elles peuvent, résistent aux assauts, d'autres se déglinguent complètement, elles n'avaient rien demandées mais vivaient dans ce corps voire à proximité de toi le squatter. Ma grand mère a fait partie des cancéreux qui n'ont pas reconnu le cancer avant sa dégénérescence en gangrène mais je ne l'ai pas imitée jusque là puisque mon cancer décelé à temps a été détruit sous chimios néo-adjuvantes à vue d'IRM.

Ainsi Carcinome ne serait plus ! Alors pourquoi ne dis-je pas stop aux traitements ?

Mon mental, père mensonge, me fait accroire que mon cher ego, plein de ce vieil orgueil tabou de la méritante, a relancé sa loi de l'honneur, ressorti ces antiennes pour reprendre la main, réussir la guérison du corps et de l'esprit et continuer le protocole folie afin de Me conquérir, de passer en force cette « foutue » frontière récalcitrante de « mes trois âges».

Halte-là ! Que le diable m'emporte si je ne sais reconnaître ma frousse de rechuter et de replonger dans les chimios. Car si je récidive par manque de ces soins, je re-vivrais les chimios, et c'est cette crainte qui me motive le plus pour accepter « la boucherie » ! Ma fatigue de guerre contre les thérapies m'éloigne de Septante !

Les tempêtes-frayeurs qui déferlent autour de moi m'aident particulièrement à me conforter dans cette décision. Peurs du corps médical qui fréquente trop Carcinome pour ne craindre sa puissance mortelle, malades affaiblis dont les salles d'attente regorgent, mon entourage amical, familial, qui sait les échos de gens, de médias sur le cancer et la mort qu'il entraîne.

Enfin ma vieille, puissante, déstabilisante hantise : travail/les autres aggrave leurs cris d'alarme. J'aurai pu en quittant les chimios, sortir de ma bulle, revenir sur scène, reprendre le travail -dont je ne veux plus !-, respirer hors du cercle protecteur de la famille, de cet environnement soignant qui me chaperonne tant ! Mais, il suffit de quelques paroles écho du passé, insignifiantes pour les autres, épouvante dans ma mémoire, pour que mon enfant intérieure crie : « Les autres sont des loups ! Les autres vont me faire mal, me détruire et je ne sais pas m'en protéger ! ». Je me bloque et ne peux bouger, ou bien, je fuis leur voracité, et je ne parviens plus à les regarder en êtres non-dangereux.

Adossée à nouveau au mur de mes angoisses, incapable d'autre décision, je continue le protocole de soins même si sa seule utilité est de m'éviter de retourner enseigner cette année et à jamais puisque la retraite sera là dès la prochaine rentrée.

Une idée follette volète autour de ma bonne conscience : « ma volonté, subconsciente, ne serait-elle pas la principale instigatrice d'un vouloir expérimenter jusqu'au bout cette maladie et ses soins ? »

« Adieu ! Va ! » - préparation du grand Départ

Les effets de la dernière chimio ne sont pas encore achevés quand, le 8 novembre, je rencontre pour préparer cette troisième exploration, son organisateur, le chirurgien cancérologue. Il a pris acte des bilans de l'oncologue, de l'IRM, m'envoie en prise rendez-vous avec l'anesthésiste pour régler les points de l'opération qui le concerne et me fixe rendez-vous sous quinzaine, jour d'ablation de mon sein.

Etaient-ils utiles ces détours pour atteindre la même folie expéditive à laquelle j'étais finalement plus prête, sûrement physiquement, au mois de juin ?

Une promesse, à laquelle je crois parce que j'ai soif d'y croire, sort de sa bouche en réponse à ma demande de précision, aucun soin à subir d'ici Noël, des fêtes tranquilles et le début des rayons en janvier ! L'expédition à travers les contrées thérapeutiques anti-Carcinome m'offrirait-elle enfin une halte ?

Quoi qu'il arrive, je mets un maximum d'atouts de mon côté. J'enchaîne visite auprès de l'homéopathe et visite de l'ostéopathe. Tous deux renforcent ce corps si affaibli par les traitements de ces derniers mois pour vivre au mieux l'opération. Je soigne la dent 36, elle relance son infection, le dentiste prescrit, douceur, des antibiotiques homéopathiques, et propose l'arrachage éventuel de cette belle rebelle lorsque mon sein sera ôté.

A l'approche de la date fatidique, les jours d'attente deviennent tensions. Je cumule mon enrichissement de vie désorbitant et l'idée de cette ablation exorbitante, m'en tourmente et vis un stress d'avant chimio. La déroute certains jours m'invite à ne plus prendre de compléments homéopathiques, facteurs incontestables de mon mieux être, à regretter de ne pouvoir recracher ceux que j'ai absorbés au matin.

Puis je reprends mon guet. Les nuits très agitées alternent avec des nuits plus calmes.

Dans les ténèbres, je me surprends à parler à mon sein : « adieu ! va ! ». Je suis sur mon quai de gare, veille de grand DEPART de moi pour m'épanouir en Moi, Me rebâtir femme douceur, amour, ouverture. Je réitère, de plus en plus souvent, mon adieu, pour me convaincre de la sagesse de ce choix, de la facilité de ma cicatrisation demain si aujourd'hui j'accepte d'être mutilée. Je vous remercie Vie et Cancer, comme on souffle un merci à ceux qui vous battent pour éviter d'autres volées de coups. Je me soumetts à votre loi, par obligation, et j'ose ainsi croire entrer dans la Paix et donner de l'espace à mon mental.

Mais, évidemment, mes querelles avec moi-même et mes éphémères réconciliations me montrent vite l'absence de toute paix. Une fois encore le même rituel déclenche la crise.

Les thérapies anti-cancer marquent peu mon visage, fatigue et allègement stress boulot m'adoucissent. Cela suscite des compliments et relance mes alarmes de ce bien porter apparent et ma culpabilité de ne pas travailler.

ET

un courrier de l'Education Nationale tombe dans ma boîte à lettres pour le renouvellement de 6 mois du congé maladie.

Et c'est parti ! J'ai beau me dire que j'utilise normalement un système auquel j'ai participé par mes années régulières de cotisations je ne peux étouffer l'ogre, il hurle : « tu voles ta paye, tu travaillerais si tu n'écoutes pas ton corps, si tu écoutes ta culpabilité, ton émotion. Honte à toi de te laisser entretenir ! Si tu vas de mieux en mieux, tu n'auras plus besoin de ce repos et ils viendront te contrôler ! ».

L'ostéopathe me suggère un lien entre mon complexe travail et l'outil de reconnaissance que représente mon métier. C'est une certitude, professer m'a accordé cette indépendance financière tant recherchée, protection contre l'emprise des autres et possibilité, dans l'ombre,

d'user de mon ascendant intellectuel sur eux. Mais en contre partie j'ai subi les contraintes du Mammouth (sic M.Allègre !) . En somme, à chaque génération son type de soumission : de ma mère liée à sa dépendance financière de l'époux et à l'Eglise transformatrice d'âmes menaçant de perte de paradis ses ouailles récalcitrantes, à ma propre indépendance liée à Dame Education Nationale, en lutte contre le temps, imposant l'oubli de la création au profit de l'imitation pour couvrir toujours plus de programmes et toujours plus vite, où est la différence ? Ma voix de petit Poucet chuchote « je ne veux plus de ce travail, j'ai donné mes livres, je n'ai plus de quoi préparer mes cours, je ne veux plus m'investir dans ces matières arides d'économie et de droit, je ne veux plus transmettre de savoirs pour que les autres m'imitent. J'aspire à diffuser mon expérience, mon Amour, mon Etre et à ouvrir un nouveau chapitre de mon livre de vie ».

L'ostéopathe ajoute : « un sein en moins, tu aurais pu mieux faire ! » Je me révolte « non merci, j'ai déjà donné, l'élève méritante c'est fini ! ». Affirmer, m'énerver pour convaincre, me met la puce à l'oreille. Cette nuit un reste de rêve m'interpelle : *la maladie pour limiter les dégâts, la maladie pour grandir*. Elle est toujours bien vivante cette méritante, dans cette culpabilité d'écoute de sa maladie et dans ce leitmotiv de la dignité, de la comparaison aux autres qui mène où ? Sais-je vivre l'autre dans sa réalité sans vouloir le changer, moi qui, pour être reconnue de lui, me suis déformée à ne plus savoir qui j'étais ? Sais-je m'accepter moi-même pour ce que je suis ? Je ne me harcèle plus, depuis peu de mois d'un devoir de mériter ma mort, mais j'ai encore peur d'Elle, ces jours derniers, croyance d'enfance, j'ai été conjurer un sort funeste à l'opération en me vêtant de neuf : robe de chambre et chemises de nuit.

Pour m'accepter, vraiment, je dois cesser ma quête de transformation en un modèle livresque ou réel, devenir Moi, reconnaître mes propres œuvres : peinture, écriture et convenir de ma juste valeur.

Pour rompre avec toute peur je dois défaire mon trop pensées déformantes et, dixit Michel Ange, « ôter l'argile, la pierre, le roc qui sont autour de la statue qui ne demande qu'à vibrer de ce qu'elle est ».

Tous les forcing actuels, celui de l'opération qui arrive, m'aideront ils enfin à vibrer de ma véritable énergie ?

C'est l'heure de partir pour ce voyage dans le pays de la mutilation. J'achève mon 16° cahier-journal. Il m'a aidée à passer les chimios, à m'y rencontrer et à me fier un peu mieux à Moi, confiance fragile, trop ténue encore pour dépasser la frousse qui me pulse vers l'ablation.

J'ai préparé le 17° témoin épistolaire de ma vie pour qu'il m'accompagne à la clinique. Il débute l'ère du « out off my sein droit, in my féminité pure ». Je lui donne les couleurs d'Etoile, mon chemin tarot de l'année 2006. Je l'illustre en pages de garde d'un texte sur cette arcane 17, et d'un autre de Krishnamurti sur la lucidité -qualité d'observation sans condamnation, sans quête d'amélioration de soi pour se comprendre et se connaître.-

Que je m'en approche au plus tôt, au mieux ! C'est mon vœu !

Du gîte de Carcinome au non-sein d'Etoile

Lundi 21 novembre 2005.

Je suis venue seule, en train, à la clinique à Bordeaux. Installée en chambre, je reçois en mi-après-midi une forte dose d'herceptin pour nettoyer les tissus au maximum avant d'enlever le gîte de Carcinome. Je suis sereine et cette chimio non agressive, s'ajoute au cérémonial qui précède l'opération dont le port de mes vêtements neufs.

En fin de journée, mes crayons couleur en main, je dessine et colorie la femme-étoile, la défrise un peu follement, cheveux très clairsemés, bien moins que les miens, et puis, en effet miroir, je crée son sein droit (mon gauche) nu, et travaille une belle cicatrice à gauche (ma droite), une ligne oblique du cœur à l'aisselle, hachurée des petits traits verticaux de points de couture. Je me baigne dans sa douceur. Je me prépare à me reconnaître.

Il est 20 heures quand gentil chirurgien me rend visite. « Pour notre travail commun demain, comment êtes-vous ? » « Bien, je me prépare à l'ablation. » et je lui montre le dessin d'Etoile. Il relève « attention pas de voie ferrée, un seul trait car je tire les points en dedans ! » Nous sommes contents, lui de mon ouverture, moi de l'avoir vu, d'avoir été aussi riieuse que dans mon enfance, en apparente acceptation totale de ce qui vient. Je passe le reste de ma soirée à rectifier la cicatrice et dodo.

L'opération : mardi 22 novembre 2005

Le réveil est difficile, la nuit a été rêves de mal être. J'ai peur ! Je prends des granules d'arnica. Gilles et Daniel viennent me rejoindre après midi. L'heure prévue d'opération est 16h, mais nous attendrons 17h30 pour que je quitte la chambre.

Allongée sur le billard, tuyautée, je suis à demi endormie quand le chirurgien vient, sourire, me demander si tout va bien. A-t-il entendu mon délire intérieur ? Depuis cette fin de matinée, mon doute a grossi et le voici gouffre panique: «attention docteur, c'est le sein droit ! ». Je ne dis pas que ma source effroi vient de mon dessin. Quand il a vu « la voie ferrée » a-t-il su l'effet miroir ? Ma position, bras droit étendu sur un retour de table pour dégager le thorax, linges posés correctement, ne permet aucun doute sur leur choix. Néanmoins, doucement, il m'apaise, parle de sa connaissance de mon cas, des personnels qui veillent. Je peux me laisser aller au sommeil. Il procède alors « à l'incision, au décollage cutanéoglandulaire jusqu'au grand pectoral, à la mastectomie de dedans en dehors emportant l'aponévrose du muscle grand pectoral et au curage axillaire»(extrait de compte rendu opératoire)

Eveil protégé en salle de réanimations, il fait nuit.

En chambre, je retrouve mes hommes, délivrés par mon retour. Cette nuit, Daniel, couché sur un lit de camp à mes côtés, veille sur moi et repart au matin à la maison. La nuit a été tranquille. Il est rassuré, je suis en sécurité ici, et Gilles le relaiera.

Harnachée : redons, perfusions, je ne suis guère mobile. Peu importe, la fatigue me porte à la position horizontale et au sommeil. Le moral est très bon. Je suis enjouée, procède autonome à ma toilette en recourant à un minimum d'aide des infirmières pour ne pas me perdre dans mes tuyauteries. J'ai tendance à batifoler, à me montrer joie, à déranger au minimum personnel ou Daniel et Gilles. Les deux premiers jours sans visite, sinon les soignants et mes hommes, quelques appels téléphoniques courts, dont fils et époux prennent en charge la plus grande part, je dors, regarde un peu la télé, pratique mes mots croisés et sors des effets anesthésiques de l'opération. Puis les visites commencent.

Tout se déroule bien jusqu'au moment où les autres : famille, amis envahissent la chambre. Le peu de forces reconquis depuis la dernière chimio va-t-il être avalé ce 4^o jour post opératoire ? Mon bien paraître, même sans être la forme royale, rend les visiteurs confiants, et moi dans le vieux piège de « celle qui doit bien recevoir » ne sais refuser qu'ils restent

La femme-étoile

longuement. Mon trop-silence associé à un faux mouvement et c'est la déchirure ! J'ai l'impression que tout craque, dans le ventre jusqu'à l'aine. Je m'affole. Gilles appelle le corps médical. Les infirmières vident tout ce petit monde. Elles parlent, écoutent mon affolement. Me voici en pleine déprime post-opératoire logique, c'est seulement le temps que j'ai mis à la laisser venir qui les surprend. Le blindage d'Androgyne a donc encore des sursauts de vitalité !

Elles me réconfortent, me donnent un calmant et alertent le chirurgien.

Il passe vers 20 heures nous tranquillise Gilles et moi, m'assure « qu'à part si je me suspends au plafond » rien ne saurait craquer, que les tiraillements se résorberont mais que je dois être patiente et attendre la fusion des tissus dessous et dessus.

Gilles est reparti, soulagé, informer les visiteurs et Daniel. Je dors sous l'effet des calmants.

Le lendemain, nouvelle écoute des infirmières et lâcher de tensions. Le mal, une véritable ceinture de sécurité, m'écrase de l'épaule gauche à l'aine droite, et je suis douloureusement consciente du vide à la place de mon sein.

Je tourne encore un peu en dérision ma nouvelle apparence physique. Et puis ...quand la femme est entrée, regard douceur, elle a posé au sol son sac de voyage. Je n'ai pas compris le pourquoi de sa venue lors de sa présentation par l'infirmière « si vous le désirez vous pouvez refuser de la recevoir ! » Vieux réflexe éducatif ou politesse normale, je la reçois, et elle restera un long moment. La représentante de « Vivre comme avant » est entrée dans ma chambre. Elle témoigne de son parcours, de sa mastectomie, doucement, tranquille, elle m'apporte l'apaisement, quelque part elle entérine la justesse d'un acte irréversible. Puis elle fouille dans son sac de voyage et m'offre une pseudo prothèse. Ce sein mousse légère n'appuiera pas sur la cicatrice tellement à vif mais préservera les apparences ! Illusion du paraître essentiel à mes yeux de fraîche mutilée ! Je ne peux imposer aux autres la vue de ce déséquilibre de ma poitrine, c'est inesthétique ! Factice réparation qui pour l'heure suffit à me rassurer, à être touchée par le geste. Pour le discours sur les prothèses après la cicatrisation, je retrouve l'inconnu, l'inimaginable et ne retiens rien. Wait and see continue à être ma loi dans ce parcours cancer ! L'annonce de ce nouveau changement sans repères référentiels me fait vibrer, m'exaspère mais sans mot qui sorte. Je suis si fatiguée que je n'use plus mon énergie à en prononcer vainement !

Et les jours d'attente en clinique sont accaparés par le corps, les pansements, les redons. Tant que ces récepteurs continueront à recevoir des flux de liquides peu nets, tant qu'il y aura de tels rejets de la cicatrice, il n'y aura pas de départ.

Un kiné vient me préparer à des gymnastiques douces pour rééquilibrer mon corps mal-traité. Elève toujours sage, j'obéis, j'écoute et suis les conseils. Je pratique les exercices pour la mobilité du bras droit, pour la circulation de la lymphe. Tout va bien mais jusqu'à quand ? Je ne pense rien. Je n'ai pas écrit un mot sinon l'affolement du 4^o jour sur mon cahier. Le traumatisme de l'ablation a gravé dans ma mémoire le moindre détail des événements de cette semaine en clinique.

Huit jours se sont écoulés et ce lundi le droit de sortie m'est attribué. Je rencontre la chimiothérapeute avant ce départ et elle me parle de transmission de mon dossier à un centre de radiothérapie plus proche de chez moi et de ma nécessité d'y prendre rendez-vous au plus tôt pour fixer le calendrier des interventions.

La boucle n'est toujours pas bouclée !

Etoile : Arcane 17

Un premier nom d'astre !

La route du cosmique en fin du Tarcé s'ouvre avec ce qui est le plus loin de nous et pourtant reste visible !

Egalement, première vision de l'eau. L'Étoile baigne sous de multiples rayons. Un flot d'ondes cosmiques, par son intermédiaire, devient source d'ondes (mouvement de l'eau) au sol !

Recevoir du haut et émettre vers le bas, maîtriser toutes les formes d'ondes, semble être dans le discours de l'Arcane.

Innovation à dessous du Tarcé, pour la première fois un être est entièrement nu.

La route du cosmique, le début vers l'astral ne pourrait donc se faire qu'après un dépouillement, un déstabilage, pour faire apparaître l'être à nu. Enlever ce qui se pose quant il s'agit d'acquiescer les lames du Tarcé.

Nous le savons, c'est le principe de la langue des oiseaux qui, elle aussi, consiste à s'élever au-delà du terrestre pour rejoindre une lecture en l'air. Rappelons aussi que sur cette lame pour la première fois l'oiseau apparaît vivant et non emblématique (figure sur un blason), mais cependant reste toujours obscur (de couleur noir).

L'accès au cosmique se fait donc quand on sait voir au-delà de l'habillage en l'air, quand on voit les étoiles même en plein jour !

Ce même "ça voir" s'illustre à dessous, par ce ciel largement rempli, qui nous offre huit étoiles pour illustrer cette deuxième lame du 3 (17 = 1+7).

Ondes de l'eau et ondes de l'air (rayonnement des étoiles) sont étroitement mis en rapport, et l'être semble faire l'intermédiaire (le Dieu dans l'eau, dans la chevelure et dans les étoiles).

Avec "L'Étoile" le Tarcé nous dit "Éte-to" et suggère après la déincarnation certaines destins cosmiques.



une ablation pour rien

Mes marques maison retrouvées, j'apprivoise sans heurt psychologique conscient cette absence de sein. Le supplice physique supplante le mental. Le travail du chirurgien déstabilisant, étirant, super dur pour tous les muscles les obligent à reconstruire leur position. La zone touchée est une nouvelle ouverture de moi, elle brûle comme une bronchite dans la zone thorax : gorge et cœur, elle est douleur, déchirement des tissus jusqu'au-delà du nombril. Je crains dans certains mouvements de craquer mon estomac à croire que le chirurgien l'aurait par mégarde cousu avec la cicatrice. A d'autres moments elle joue la ceinture de sécurité, m'opresse du sein ôté à l'aîne gauche et me tire serrée dans une nouvelle conduite intérieure.

J'ai quitté la fatigue aspirante des chimios, mais cette convalescence est immobilisation partielle. Mes gestes sont mesurés par les tiraillements, me rendent très dépendante de Daniel pour mes déplacements. Cette mobilité réduite m'instruit sur ma difficulté d'acceptation du travail de l'autre dans des tâches ménagères qui m'étaient habituellement dévolues. L'« à peu près » de Daniel dans l'étendage des lessives me révèle la puissance de mon perfectionnisme. Dans cette oisiveté imposée, je me distrais par la lecture -mais l'attention est difficile-, le repos, la télé -excellent aspirateur d'idées-, les mots croisés muets qui aiguisent ma concentration sans me prendre la tête, et les rencontres durant lesquelles le fil sur lequel je danse est aussi ténu que le fil du rasoir. J'oscille entre ressenti, écoute de moi et de l'autre et mentalisation, excès de paroles, étalage de mes maux. Dans le feu de mes communications je mêle confiance, sérénité, avec orgueil de mon savoir sur la maladie. J'en abuse à me ressentir donneur de leçons de vie.

A force de buter sur ma cicatrice récalcitrante, de vivre la pénibilité de mon corps, haut thorax, bras droit et dos, sensations inconnues, dures, j'écoute mieux, et, ce jour, je sens mon dessous de bras gonfler. L'infirmière qui change chaque jour le pansement, me confirme la venue de la lymphe dont les médecins m'avaient informée. Ma méritante, élève obéissante qui avait bien pratiqué les exercices du kiné, pensait ne pas être concernée par l'œdème. Mon corps, dure réalité, me montre l'erreur : je dois cicatriser avec lui. Sera-ce avec ou sans ponction ? Ma méritante spirituelle, esprit bien ouvert pendant les chimios, proclame « je mérite par mes efforts, de ne pas voir gonfler cette lymphe ! ». Derrière elle, si timide, à peine audible, une partie de moi évoque mon amour pour ce corps souffrance auquel je voudrais offrir de prendre le temps de se vider seul, en douceur, de ce liquide pléthorique.

Ce vendredi 2 décembre, le généraliste me visite pour suivre l'évolution de la cicatrice. 17h il m'annonce la « bonne nouvelle » : d'après rapport du labo -dont il me remet copie- absence de trace de carcinome sur mon sein ôté et sur les 26 ganglions lymphatiques du curage. Sidérée, scandalisée, je suis à cent lieues de son contentement !

Ma cicatrice trop enflée l'incite à ponctionner les liquides en ballade. Les vives recommandations du chirurgien « pour toute ponction demander mon avis préalable » reviennent à ma mémoire. Je l'appelle. Il explique au généraliste son refus de ponctionner si tôt, puis jubile à mon oreille sur l'inexistence de traces de carcinome dans le sein : « c'est très bien, vous n'êtes pas d'accord ? ». Non ! L'absurde, la boucherie du jour de l'annonce du 27 juillet, affluent, attisent ma colère. La méritante a réussi l'examen chimio mais on lui en ôte tout bénéfique. Par une peur du futur plus forte que la vérité du présent son trophée devient mutilation, féroce souffrance présentement si active.

Pourquoi ai-je accepté cette sale opération ? Me voici avec la lymphe sous anti-inflammatoires, moi qui m'enorgueillissais de ne pas recourir à la ponction.

un combat lymphatique déroutant

J'ai envie de crier, de mourir, de tout fuir. J'ai l'impression d'avoir quitté l'autorité boulot pour me soumettre à l'autorité médicale, de me coincer alternativement dans l'allopathie et dans l'homéopathie. Je suis affligée de tout cela !

La lecture de Krisnamurti éclaire mes idées « *ne plus être tributaire d'une autorité qui crée cette colossale paresse que sont l'acceptation et l'obéissance.... Etre libre de toute autorité, de la notre et de celle d'autrui, redevenir observateur. Aborder le jour qui vient comme s'il était la seule journée.* ».

Si j'accepte de rejeter toute autorité, je n'ai plus peur.

Or j'ai peur de perdre ma paye, donc, je travaille ou j'accepte l'autorité médicale pour ne perdre ni boulot ni ... points pour ma retraite proche.

Piégée dans ce processus implacable d'obéissance à l'autorité hyper sécuritaire de l'Etat Providence – dont Sécurité Sociale, pensions de retraite- je signe la mort de ma Liberté. Egarement total je me crée autorité de mes expériences nouvelles sur la lymphe, la compréhension de l'autre, m'enorgueillissant du rôle que je joue dans mes rencontres, m'y m'emprisonne. Tout devient bancal.

Pour me délivrer de mon autorité ego je dois retrouver ma confiance, abandonner mon trop mental et ne plus générer d'actes comme cette opération, pour m'interpeller.

Je n'ai plus à poser la question « comment faire ? » mais j'ai à agir sur moi.

Je me sens impuissante et la colère revient, si omnipotente que lymphe du bras et œdème ventral -allergie à viscome- grossissent, grattent, envahissent mon mental. Les deux zones oedémateuses sont étroitement liées à ma double colère contre moi, contre la Vie, et à mes incohérences entre mon discours aux autres « je suis bien être, mieux être depuis la fin des chimios » et mon état profondément perturbé dont je ne sais dire mot.

Comme si je me pinçais pour me prouver la réalité de mon vécu je me compare de plus en plus souvent à mon comportement passé pour savoir où je suis, si j'ai progressé. Déstabilisée je reviens à ce vieux trip de la progression de la méritante et je me referme sur moi.

Ma lymphe s'emballa, les nodules qui se forment pour son transport la bloquent là sous le bras et entre les deux seins. L'infirmière refait mon pansement, relève son état et la gêne qu'elle doit me créer.

Qui est cette lymphe dont le corps médical me rebat les oreilles et qui devient manifeste ? Je ne savais même pas que ce « liquide organique incolore ou ambré d'une composition comparable à celle du plasma sanguin » travaillait dans mon corps. Ma quête d'information me fait espérer résoudre son problème, sans ponction, par un massage lymphatique. Je téléphone au généraliste, il répond impossible et me renvoie au chirurgien qui m'offre un « oui mais c'est encore trop tôt » désarçonnant.

Le lendemain, le généraliste enlève les points, il en reste deux, à cœur de l'ex-sein, avec croûte non complètement cicatrisée.

C'est au plan psychologique que rien n'est guéri, ma plaie bée en entier.

Je ne dors plus, l'œdème me tire, je ne sais comment me positionner dans le lit, dans ma tête. Les questions fusent : pourquoi avoir ôter ce sein ? Pour casser la lignée mère d'un sein mal vécu ? Pour défaire ce qui n'a jamais été utilisé pour nourrir mon enfant ? Pour ne plus user n'importe comment de mon côté droit – bras du donner- mais vivre en conscience mes dons en actes et en paroles ? Pour quitter mes valeurs refuges, que petite fille intérieure et moi redescendions sur terre nous incarner pour de vrai ? Pour intégrer totalement mes changements déclenchés par les chimios et continuer à me laisser guider dans la danse acceptation/intégration de ma vie ?

Au matin reste d'un rêve : *un château et la cicatrice saine, pure BELLE*. Espérance d'une demeure superbe où la Bête Carcinome a su réveiller la Belle au bois dormant.

Je suis déroutée, déséquilibrée, réceptive et sans défenses et si lasse de l'aventure des soins que je ne puis m'y relancer sans un minimum de réconfort.

Je visite l'homéopathe pour trouver quelques sûretés. Petit soulagement d'apprendre que j'aurai dû arrêter viscome 15 jours de temps en temps pour éviter les démangeaisons ventrales, réconfort de remèdes homéopathiques pour amortir les effets des rayons, aide de conseils pour entourer ma cicatrice dont mes massages du cou vers le bras avec la pommade Mercurius. Je me sécurise, j'irradie -écris-je- mot fou d'ignorante du réel charnel de ce verbe.

Par notre dialogue je me confirme n'avoir pas accepté la mastectomie, de ne vouloir comprendre qu'avec tous les éléments en mes mains, mis en place depuis longtemps, l'ablation était le meilleur choix. Ma méritante qui, depuis plusieurs années, travaillait assidûment à sa réfection, se considère si mal récompensée de ses efforts ! Quand cherra ma colère, quand je cesserai de croire m'être abandonnée, avoir laissé faire cela alors, et seulement alors, le temps sera venu de notre séparation ! Mes rencontres avec cette vertueuse en chimios n'étaient point un adieu, tout juste une prise de contact, puisqu'elle est bel et bien toujours suspendue à mes basques.

Aux prises avec mon congé maladie, je retiens le regard de la doctoresse sur ma vie actuelle « vous travaillez à guérir votre cancer et c'est normal d'en recevoir salaire ». De l'incompréhension ses mots me font glisser vers la reconnaissance de mon choix d'enseignement. Etrangement, via ces matières qui m'ont tant pesé ces dernières années je vivais au cœur même du rejet économique de la femme, de la maladie et de toute la cohorte de normes à la non écoute du corps et de la vie. Je réalise que ces cours d'économie m'expliquaient l'image maternelle du mal vécu de sa dépendance financière, de son activité-maison non reconnue. Ma formation d'économiste, les cours transmis, me l'ont montrée souvent, et ce n'est que maintenant que je le comprends, le vois et peux compatir réellement à sa douleur de femme dite inactive.

Je prends conscience du regard des économistes et des politiques, largement faussé, très masculin aussi. Un travail professionnel jouit d'un rôle social reconnu et est rémunéré, même s'il est destructeur, pollueur, peu importe, par contre, lorsqu'il « n'est que » travail de la femme au foyer, il est dénié et jamais rémunéré. Les poètes seraient-ils les seuls à faire éloge du métier de mère, de sa richesse d'amour et de construction pour l'enfant ?

D'un choix de métier adapté à mon besoin de connaissance et de reconnaissance de ma vie de femme, à la pertinence de mon ablation : tout serait-il donc Juste ? Nos yeux d'humains n'ont vraiment pas portée suffisante pour d'un seul regard visiter le Plan de notre Vie. Le chemin de nos vies étant imprévisible, seule la Confiance et l'Amour nous aident à marcher vers cet inconnu, merveilleusement organisé, par la voie directe qui mène au But!

Comment, à voir, à comprendre ces richesses puis-je continuer à douter de ma bonne Etoile ?

Cinquième partie.

Voyage au cœur
de la cicatrice

ou

la folie des X
contre la folie défiance

L'information sur la radiothérapie, rassurante, tirée du petit guide conseil remis par la clinique, à laquelle s'ajoutent les on-dits « tu auras fait le plus dur avec la chimio », font ma non préparation à ce nouveau voyage.

Je pressens pourtant, dès mon premier pas dans ce pays des rayons, par la promesse non tenue d'une halte des soins, par l'indifférence d'un toubib, écho d'une agression de ma petite fille intérieure, une lumière dévorante. Je plonge durement dans cet inconnu, et, paradoxe, y reconnais de vieilles expériences trop connues de confiances déçues, d'inattentions des autres, de ma transparence et de mes efforts pour me rendre visible.

Subir ces X qui brûlent les restes hypothétiques –y en a-t-il eu des réels ? - de carcinome, appesantit ma fatigue et requiert plus que jamais l'aide de mes hommes. Pourtant, recevoir ces rayons anonymes invisibles à l'œil nu, exagérément visibles en caresses cicatrice, m'aide à évacuer des scories volcaniques encore agrippées crânement aux parois de mon mental.

Au cours de ce chaotique voyage émergera, doucement, chaudement, le sang (orthographe inconsciente accrochée à mon cahier-journal !), le sens de ce cancer comme outil de compréhension de moi et de libération de mon amour de la Vie.

une promesse non tenue

Ce lundi matin 5 décembre à mon entrée dans le service de radiothérapie, je suis surprise par les bavardages des secrétaires. Haut et fort, elles partagent leurs expériences de vie privée du week-end. Je n'ose interrompre leur si ardent échange. En me voyant derrière son comptoir ouvert, une secrétaire interrompt son dialogue avec ses comparses, pour, mécaniquement, me recevoir. Les comptes rendus bordelais sur mon historique maladie et traitements ne sont pas arrivés, elle le constate sans s'en inquiéter. Elle dépose ma fiche en attente sur le coin du bureau et m'envoie m'asseoir dans l'autre partie de cette grande salle, avec les autres frileux, fatigués, impassibles patients venus là pour consulter ou recevoir une chimio, puis reprend sa conversation avec ses collègues. Il est bien loin l'accueil du secrétariat d'oncologie de Bordeaux, sa salle d'attente y est agencée pour assurer la discrétion des conversations intra-personnels et un dialogue ouvert avec le malade. Ici, l'absence de cloisons de protection des uns et des autres, nuit à tout climat d'attention, de respect, d'écoute des patients.

Cette étrange atmosphère tourne à l'orage sec lorsque le radiothérapeute me reçoit moi et mon dossier vide. Mon rapport oral de néophyte ne lui donne pas les indications précises nécessaires, alors publiquement -il ne cherche pas d'autres possibles- et vertement, il tance sa secrétaire. Un début de rencontre colère qui me met mal à l'aise.

Les documents bordelais arrivés par mail, le médecin repositionne -cela devient très clair pour moi- le système des protocoles contre Carcinome, et justifie ainsi son travail avec les rayons. Mon cancer évolutif résorbé aussi vite qu'il s'est développé risque à la même vitesse de rechuter si une cellule mortifère traîne encore. De plus, si 26 ganglions sous le bras, côté droit, ont été ôtés, il en reste encore autour du sein, sous la clavicule, près du sternum qu'il faut nettoyer.

Ma gêne renaît lors de son observation rapide de la cicatrisation inachevée de ma couture pectorale. Son coup d'œil de professionnel glisse sur moi comme si je n'étais pas un être vivant, seulement un objet d'étude. Ajoutée au contexte d'inattention à l'autre, cette distanciation me glace. Il envoie ses mots nouveaux : tatouage, brûlures, protection crème allopathique biafine. Quoique sur mes gardes, je me risque à bredouiller quelques mots sur l'usage prévu de produits homéopathiques pour soigner ma peau. Il marque un net recul physique dans son fauteuil, lève ses deux mains et avant-bras et vocifère un « alors je ne suis pas responsable ! ». Je reste sans mot.

En dépit de ma timide remarque sur la régénération non aboutie de ma cicatrice, l'urgence des rayons est évidente pour lui. Il compte 20 séances, une chaque jour, 5 jours par semaine, pendant un nombre de semaines mal déterminable dans la mesure où la machine peut tomber en panne et suspendre ses émissions de rayons. J'entends sans comprendre le sens de ses décomptes. Il achève notre rencontre en imposant le premier rendez-vous lundi prochain. J'agrée pour éviter tout autre choc et sors perturbée.

Je cumule mon ressenti « patient-objet » soufflé dans l'air du secrétariat et entériné par le regard sur ma cicatrice, avec la sécheresse de ton, les colères froides du thérapeute et, en bouquet final, avec mon énorme déception sur le calendrier des soins.

Car que sont devenues les fêtes familiales tranquilles ? Où est tenue la promesse du chirurgien ?

Je l'appelle, il s'inquiète d'apprendre cette imminence des rayons, est persuadé d'une erreur, et ouvre une communication téléphonique en simultané avec la chimiothérapeute. Vain espoir, hélas ! Elle confirme l'attaque des X immédiate sur les tissus et ganglions où a pu se vautrer mon trop vélocé Carcinome de juin.

C'est la gifle ! L'argument irréfutable de l'oncologue contraint le chirurgien à laisser abîmer son œuvre de cousette et à m'enjoindre de suivre ces directives. Déçue, vaincue, ma petite fille sage limite sa révolte à un reproche dolent à propos de sa promesse de fêtes tranquilles non tenue.

Je me sens si impuissante, si colère ! L'obéissante agrippée à son rôle d'élève méritante se bloque dans un système. Sur ma croix je me retrouve dans mon échelle horizontale au degré « totale soumission » à la loi médicale, pour la reconnaissance de qui ?

La lymphe du bras, l'œdème ventral grossissent mais je ne sais que baisser pavillon devant eux.

Et la même vaine question « comment en sortir ? » tourne en rond dans ma tête sans autre issue que médicale.

tatouages, lundi 12 décembre

Globalement j'ai bien dormi, mais, là, juste avant de partir en rendez-vous chez le Maître des X, mon cœur s'emballa à la lecture du petit guide offert par la chimiothérapeute. J'y lis l'exigence d'un délai minimum de 4 semaines après l'opération pour démarrer les rayons et je n'en suis qu'à trois. Je dois en parler au radiothérapeute.

Dès mon entrée dans son cabinet, je l'ai laissé prendre en mains notre rencontre. Il m'explique le travail qu'il va réaliser : étudier la zone à traiter, faire une simulation pour centrer les tirs futurs de ces chers X, puis tatouer pour matérialiser la cible et la repérer de manière permanente. Rapide, impératif il me conduit dans une salle froide, triste, comme abandonnée à des travaux de bricolage ponctuels. Je suis désarçonnée, agressée, dépassée par lui et cet environnement, mais j'ose quand même parler des dates et lui présente le petit livret ouvert à la demi-page qui fournit l'info des délais. Il refuse de le lire. Il refuse d'en entendre la crédibilité. A nouveau déstabilisée, je me mure dans mon silence et ma peur d'enfant, je me remets à ses ordres. Mon torse nu est obligatoire pour ces travaux de repérage des points de tatouage, je suis vite prête. Une table-billard de métal gris réceptionne froidement mon dos.

Le radiothérapeute prend mon bras opéré, pour le lever et l'orienter au mieux de son travail. Les tissus, les muscles de ce côté sont encore si fragiles ! Je me plains de son geste brusque. Il expédie une excuse et exige mon immobilité.

J'obéis, ma petite fille de la première radio est vraiment de retour.

Je suis surprise voire sidérée lorsque, dans mon immobilité silencieuse, j'entends un sifflement, un air de musique sortant de la bouche du bricoleur au plaisir de sa création. Il m'a oubliée, il prend ses mesures dans la joie et est un avec son travail d'arpentage. Soudain, il stoppe sa gaieté pour me reprocher la pommade Mercurius sur laquelle a glissé son marqueur « rien avant les rayons, aucune protection préalable ». C'est comme s'il avait hurlé ! Dans cette atmosphère colère, c'est la complète panique de ma petite fille, tout devient agression, tout devient attaque personnelle.

Je me rhabille pour le suivre jusqu'au service où trône l'accélérateur de particules.

Sans un seul mot, nous traversons d'un pas rapide un couloir, descendons un escalier, tournons à gauche, et entrons.

Il me donne l'ordre de me préparer, en cabine, torse nu, juste un pull vite retirable. J'exécute. Nouveau déshabillage, nouvelle installation sur une table froide, sœur jumelle de la précédente, et cette fois, ils sont trois ou quatre penchés sur mon torse, à obéir à ses ordres brefs, à travailler les points de tatouage autour de ma cicatrice, sur mon thorax, à envoyer le coulis -je ne sais même pas si l'orthographe est bonne mais c'est le mot entendu « mets un peu de coulis »-. Plus tard, en interrogeant d'anciens étudiants en DTS Imagerie Médicale je ris de ma confusion plutôt sauce tomate...leur expression est « mets un peu de colli » abréviation de professionnels dans leur trip professionnel qui signifie collimateur donc changement d'orientation de ce cher « Grand méchant Loup pour mieux vous viser mon enfant... ! ».

Ah si la communication sur leurs actes de professionnels existait, était plus nette avec les pauvres malades inexpérimentés et égarés que nous sommes ! La face du monde en serait-elle changée ? Viseraient ils aussi bien la stricte cible en veillant à ne pas brûler les zones saines ? Leur attention est juste, leur précision doit être parfaite mais où suis-je vivante dans ce voyage ? Je me sens inanimée, pur objet de leur travail au même titre que cette table sur laquelle je suis allongée, que l'appareil au-dessus de ma tête dont ils dirigent les rayons de lumière sur ma poitrine.

Le radiothérapeute m'informe doucement –c'est inattendu- du désagrément de son travail au moment des brûlures des points de tatouage. Piqûres rapides, odeurs de peau brûlée. Voilà c'est fini ! Ils photographient mon thorax, placent le cliché dans mon dossier. A chaque séance les manipulateurs s'y référeront pour protéger les zones voisines de la cible à traiter. Avant de me quitter le médecin me parle de mon rendez-vous premiers rayons demain, d'une échographie à venir après quelques séances pour voir la résistance de ma peau. J'agréee.

Ce corps devient martyr et je souffre. Ce matin les larmes ont coulé seules. Ce n'est pas une souffrance démente mais un si puissant inconfort, une si forte fatigue. Je me traîne dans un rôle de brebis égarée au milieu d'un désert géant dont je n'avais mesuré ni l'immensité, ni la dureté, ni la froideur brûlante. Je continue cette traversée, sursaturée des douleurs et des toxicités des voyages fous entrepris depuis mai. Je refuse de découvrir de nouveaux maux. J'ai perdu toute joie de me créer dans l'inconnu. J'aspire à zéro douleur, zéro effort, zéro observation de nouvelles épreuves.

Malheureusement, en lieu et place de la vie immobile, étale rêvée, je me laisse contraindre à subir de nouvelles expériences.

Ma cicatrice devient obèse ! L'œdème s'aggrave sous les coups d'indifférence et d'écoute si impersonnelle de ce médecin. Je tourne en rond ! L'idée obsessionnelle commence à tambouriner : « impossible d'arrêter les rayons, alors comment ne pas brûler ? ».

Une clef de ma folie se trouve dans mon attitude de peur face à cet homme.

Je re-projette le film de nos rencontres. A réviser mes craintes de ses propres appréhensions, sa manière agressive de les gérer, ses indifférences pour mon être, à les écrire et à les méditer, j'ai secoué des scories de ce vieux mâle dominant perturbateur, de cette petite fille, de cette femme, soumises, obéissantes qui ne m'ont pas quittées d'un pas. Mon ressenti n'est qu'écho de mon passé, d'autres hommes tyrans, insultants. Je comprends mon angoisse. Je renais à mon libre choix de poursuivre ou de mettre fin aux thérapies. Si je le veux, je peux arrêter tous les traitements.

Mais, encore une fois, je me laisse piéger par mon mental.

Il questionne : « que vas-tu générer en décidant une fin médicamenteuse ? Des souffrances plus dures à vivre ? De toutes façons, du radiothérapeute qui rapporte au généraliste, ta faiblesse très relative : « actuellement il n'y a pas de problème de cicatrisation, il persiste simplement un lymphoedème axillaire très modéré » à Daniel, inquiet de ton éventuel abandon des soins, mais pugnace pour que tu guérisses, qui joue les conducteurs coup de fouet, tout t'invite à ne pas écouter ton corps, et à obéir aux experts médicaux ! ».

J'obtempère.

Je continue vos rayons et plus si vous l'ordonnez pour nettoyer à jamais ce cancer que je fais, en cet instant, plus votre que mien.

Etrangement, ma décision relance mon espérance. Je respire. Je crois venir vers Moi, Me réentendre et M'écouter.

ma vie rayons : première semaine

Ce soir, 19h, première séance rayons. Daniel me pilote, même si c'est, en grande partie, sa volonté de m'accompagner, je suis embarrassée de l'obliger dans la nuit et le froid à rester là et à patienter le temps que s'accomplisse cette thérapie.

J'accède à l'antichambre du Cracheur d'X, et, je le répéterai 28 fois durant deux mois -du 13 décembre au 6 février-, je découvre ce jour le rituel d'une séance.

J'entre dans la cabine pour déshabiller mon buste et enfiler un pull facile à retirer. Rideau fermé, assise sur un tabouret, à l'écoute des bruits extérieurs, j'attends là : d'une part ma carte avec le nouveau rendez-vous mis à jour par un membre du personnel de radiothérapie, et surtout, l'invitation à quitter ce vestiaire.

Mon nom vient d'être prononcé par le nouveau radiothérapeute, c'est signal de départ.

Je sors. Ce soir j'emboîte son pas, demain ce sera celui d'un manipulateur de service. Nous passons la porte blindée, présentement grande ouverte, longeons le long couloir, et virage à droite, nous nous enfonçons dans l'ancre de l'Accélérateur.

Il trône au centre d'un environnement aussi couleur désert, impression d'atelier de bricolage, mal rangé, pas net, que les deux autres salles de mesure et de tatouage. Totalement anachronique, en ambiance sonore, le crachotement musical d'une radio mal réglée sur « chérie FM » me replonge dans les sons émis par ces transistors inondant les plages populaires de mon adolescence, dans les années 60. Le décorateur a tout mis en œuvre, de la cacophonie : transistor-accélérateur, à la vue : peintures murales, alternance noir, rouge, lumière des néons, pour conforter la similitude des brûlures des rayons X sur la peau des personnes traitées avec celle du soleil sur le derme des plagistes. Le patient immobilisé pendant la séance, soumis à la Grande Technologie, pourrait, dans ce cadre foldingue, oublier où il se trouve, il laisserait le médecin penser, agir et sagement obéirait à ses ordres en se laissant bercer par les sons et couleurs.

J'ôte mon pull. C'est un geste que j'adopte immédiatement, sans interrogation sur ma nudité, sauf ce jour de mi janvier où un de mes anciens étudiants, stagiaire dans le service, assiste à ma séance. Je marque un arrêt, brèves secondes d'hésitation, flash-back de la salle de cours, et l'image s'en va, je n'en suis plus là, lui non plus. Le pull est ôté, j'ai dénudé mon torse. Son regard direct dans mon regard me vide de tous regrets d'avoir négligé cette peur.

Le médecin ou ensuite le manipulateur assisté d'autres personnels, agencent la table de travail dans le positionnement adapté à ma cible. Après une formule de bienvenue, la prise de renseignements sur mon état d'être, sur celui de ma cicatrice, qu'il regarde et qu'il trouve, la plupart du temps, normalement rougie -là où inexpérimentée je m'affole régulièrement de l'évidente brûlure-, il m'invite à m'allonger sur la, toujours métalliquement froide, table-billard.

C'est le moment de rencontre avec l'Accélérateur. Telle que positionnée en latéral gauche, il ne m'effraie pas, je ne ressens pas sa masse. Mon regard porté sur le mur à bâbord, je ne peux le voir. Ma position horizontale me mue d'Être pensant en cible. Sans m'informer de ce qui vient, se fait, pris par leur tâche de haute précision, radiothérapeute, ou manipulateur et autre personnel s'affairent. Quelqu'un éteint la lumière. Ils orientent le Monstre guidés par ses faisceaux lumineux, rouges, nettement visibles dans le noir, dont je peux suivre le mouvement reflété sur la paroi. L'ajustement fini, ils rallument, plein feux, les plafonniers. J'ai mal aux yeux, je préférerais la nuit. Avant que les tirs ne commencent, tous quittent la pièce en me lançant un « à tout à l'heure ! ».

Seule, sans âme qui vive dans cet environnement mécanique, froid, dur, je reste immobile les quelques secondes ou la minute que dure l'absence du personnel soignant. La Machine se met en branle ronfle légèrement puis -j'apprendrais peu à peu son souffle- respire plus bruyamment et, moment clef, accélère nettement pour enfin lancer ses particules. Moi, légèrement distraite par les crachotements de la radio, éblouie par la lumière des néons, j'ai fermé les yeux et ne vois ni ne sens ces fameux rayons. Dans leur pur anonymat ils se posent sur ma peau, indolores. L'Accélérateur s'arrête lentement de respirer, la porte blindée frotte le sol pour s'ouvrir -étrangement je ne l'ai jamais entendue se fermer-. Là-bas de l'autre côté de la cloison, on la pousse.

Ils entrent accompagnés du bruit de leur conversation, du son de leur pas sur le carrelage. Je reste immobile, j'attends leur ordre.

Nous commençons la phase 2. Radiothérapeute ou manipulateur m'invite à changer de côté. A tribord, le décor diffère par des placards et multiples objets de travail présents, mais les couleurs restent pâlottes et insipides. Le noir est remis pour ajuster la cible. Le personnel que je ne peux voir dans ces positions latérales, se démène, dompte la Machine, n'échange en général aucun mot sauf si des difficultés de ciblage l'y oblige « donne moi un peu de colli ! ». L'éblouissement des néons m'annonce leur départ.

Nouvelle solitude, attente, respiration plus bruyante de la machine, elle crache ses feux. Chuchotement de la porte, voix humaines, gargouillis de la radio ! Quelques minutes à peine se sont écoulées depuis mon installation sous l'Accélérateur. C'est fini, je suis invitée à me lever, le moment est à nouveau possible de reprendre le dialogue avec ces hommes et femmes au travail.

Car en position verticale, je suis redevenue être humain, la machine ne fait plus barrage entre nous, n'accapare plus leur énergie, la communication se recrée. Par leur regard net, dans mes yeux, ils ont toujours su, très humainement, me faire oublier l'altération de mon corps. Ce soir, le toubib, yeux dans yeux, s'inquiète de mon ressenti, demain les manipulateurs feront de même. Plus ouvert que le premier médecin, il me déstabilise cependant, cette fin première séance initiatique où je suis si peu confiante, quand il m'annonce que la biafine n'est qu'un placebo.

Je remonte le chemin à l'envers, retrouve ma cabine, me rhabille, et sous le choc de ce mot « placebo » n'ose m'enduire de crème. Les autres séances me trouveront plus courageuse. Au fur et à mesure de l'aggravation de la brûlure, avec une volonté féroce, j'enduirai, immédiatement en cabine, ma cicatrice de biafine pour, sinon amortir la brûlure, du moins me rafraîchir l'esprit par cet acte.

Revêtue, je sors la plupart du temps, précipitamment, direction voiture.

J'ai hâte de quitter cette glaciale brûlerie, de rejoindre mon repaire, de soigner ma plaie, l'adoucir en crèmes, en attention, en amour et en pleurs.

Cette première semaine, Daniel m'a pilotée, a attendu, s'est légèrement impatienté, pourtant trop pour ma sensibilité à fleur de peau.

Les manipulateurs ont orienté les rayons obliques à droite, obliques à gauche, un peu vers le centre, en deux positions de mon corps à chaque séance. De rosissement en rougissement les X ont commencé à taper sur ma cicatrice et sur l'œdème toujours en puissance. A la troisième traversée des rayons, je pleure sur les souffrances que j'ai laissées subir à mon pauvre corps. J'en ai assez de ces soins qui durent encore, sans pause. Même en passant mes crèmes de biafine à silicea et à millepertuis, la cicatrice rougit, chauffe. J'appréhende une action de moi erronée. Je ne peux croire en ma capacité à maîtriser le processus des X, à savoir me protéger, m'écouter. Un jour où l'œuvre biafine aura plus aggravé que soigné ma cicatrice, où l'irradiation abusive aura été plus incendiaire que les autres jours, les manipulatrices m'enverront rencontrer le radiothérapeute. Aucune panique dans son regard, à croire mes

maux dérisoires. A-t-il vu largement pire ? J'en retire une assurance pour continuer et une insécurité sur ma confiance en moi. Je retombe dans ma foi plus forte en l'autre qu'en moi-même. Sur son conseil, quelques jours durant le vieux mercurochrome, complice de mes écorchures d'enfant, séchera ma plaie rougeoyante, violemment violace.

Prise de conscience : « ma douleur est étroitement liée à mon mental ». Et si j'allais voir un psy à la clinique ? Réponse-rebond de mon psy intérieur: « tu vis mal le décalage entre ce qui est : les rayons, et ce qui avait été promis : vacances de décembre. Tu t'en crées un malaise fou. ». J'acquiesce. J'agis . Je casse les remparts érigés par les stimulus : attente que je crois impatientes de Daniel, brûlures que je soupçonne dérisoires aux yeux du corps médical. Help ! Je demande le regard de l'époux sur la couleur de ma cicatrice.

Pour la première fois depuis l'ablation, il la voit entière, sans pansement, non complètement cicatrisée puisque des croûtes subsistent, œdème très marqué, et fortement rougie. Son baiser sur ma tête est plein de compassion, il vient de comprendre mes hantises de ces derniers jours. Reconnue dans ma souffrance crédibilisée par son regard, par sa compassion, je reprends courage ! Je sais ne pas affabuler sur mes souffrances. Je peux reprendre ma distance d'observateur tout en reconnaissant leur réalité corporelle.

Cette nuit-là Je, chanteuse en robe du soir, interprète son tour de chant. Elle revêt un pardessus or-crème, lui reproche sa teinte terne et l'embellit d'un objet : une magnifique rose noire.

Dès la transcription du rêve, je porte sur mon journal sa compréhension évidente.

En achevant le sacrifice de mon sein par ses ardentes brûlures je vis la fin d'un long, très long chemin de mon âme. Tous ces rayons incendiaires sont feux d'un bûcher, signent la fin de la femme rebelle à sa propre soumission, à son impuissance et le radiologue-bourreau, l'homme dominant, la renvoie à ses reliquats de vieux yin, et astrologiquement à sa lune noire, dont cette rose noire est le symbole. La cautérisation de ma plaie aux rayons X est sacrifice pur. Je clos mon cancer par les particules de l'accélérateur, comme de l'infini la rose noire est venue clore ce pardessus or sur ma robe du soir.

Vérité profonde : la rose noire embellit le pardessus terne or-crème et le bloque dans son ouverture même si la seule vraie beauté est la femme dépouillée de ce cache-merveille, la femme en robe du soir.

J'ai longtemps protégé mon Etre sous une couverture d'or terne, je l'ai maintenue close avec tous les symboles : souffrance, mort, noir de cette rose aux pétales superbes, aux épines profondes que j'idolâtrais. Je peux descendre la rose de son piédestal, l'accepter pour ce qu'elle est, la reconnaître pour elle-même, l'aimer. Elle n'a plus de faux rôle à jouer, je peux, dès lors, sans crainte, la détacher.

Le pardessus choisit et je suis Je, chanteuse en robe du soir, en pleine Lumière.

La Vérité émerge.

Via ses thérapies, le Cancer me prie de quitter mes chimères. Le Cancer m'adjure de m'incarner, de prendre conscience de ces Moi et moi, de ces père et mère en moi. Le Cancer m'invite à vivre mon expérience terrestre, ce canal corps, à l'animer des qualités qui sont miennes, à les montrer, les utiliser pour que la Vie soit.

créativité retrouvée : poème sur carcinome

Me voici en seconde semaine. Pour me libérer de la gêne des attentes de Daniel, je prends ma voiture et vais seule aux rayons.

Mis à part cet allègement psychologique, ce que d'aucuns me présentaient comme la thérapie la plus facile à vivre devient lourd, pénible, me lasse. Pour le livret de la clinique de Bordeaux « la radiothérapie pour le sein étant très superficielle, elle n'est, en général, pas très fatigante ; les seuls effets secondaires de ce traitement sont une réaction de la peau de type « coup de soleil » qui ne débute pas avant la fin de la seconde semaine. ». Constat anodin, gentil que n'entérine guère ma cicatrice. Elle se contracte, l'œdème tire la peau, les rayons la durcissent. Les tissus dans mon bras droit se resserrent à craquer et se manifestent en picotements abusifs. Ce bras subit vraiment la folie des X, je ne peux plus rien faire de difficile, voire de facile avec lui, en travaux de la maison, en créativité. Je ne peux plus peindre.

Guerres de nuit contre le mal alternent aux guerres de jour. La position nocturne sur le dos, bras droit surélevé m'allège un moment, mais la galère reprend vite. Impossible de trouver un sommeil apaisé. Si je suis fatiguée ce n'est que de cette fatigue là, elle est loin de l'épuisement des chimios, elle est plus nerveuse.

Cette deuxième semaine, après étude des résultats de l'échographie pour connaître les réactions de la zone traitée aux rayons, le « devenu gentil » -puisque je change mon regard sur lui- radiothérapeute conclut à la nécessité d'ajouter des X. La nature de ma peau exige une dose supplémentaire de rayons pour éradiquer la Bête. Il propose d'étaler ce « bonus » sur 8 séances additionnelles de photons le long du sternum. Je lui fais confiance : l'étalement des « coups de soleil » sera favorable à mon corps. En dépit des jours de pleurs, de la plaie dont la douleur profonde est ravivée à chaque séance, malgré les grosses difficultés à manœuvrer le volant de ma voiture lors des prises de stationnement, ou les virages à gauche, j'accepte. Mais je commence à chercher une solution transport pour les séances, hors Daniel, hors moi.

Paradoxe ou logique (?) mon mal être, qu'il soit physique ou mental - dernières traces de refus de mes soins, peur de ne savoir les gérer- se double d'une évolution positive de mon émotionnel. Mon moral est revenu bon après mon entrée tempétueuse dans ce voyage.

S'il reste des résistances inconscientes, je franchis un grand pas : j'accueille la reconnaissance de l'autre, j'ôte le boisseau de dessus Ma lampe. C'est affolant et c'est joie ! Je m'étonne de la force que je porte en moi, de tout ce qui m'arrive dans ces expériences cancer. Comme mon bras opéré ne peut peindre, c'est en composant un poème de Noël que je retrouve ma créativité. Il s'est conçu, subrepticement, ces quinze derniers jours, et je le choisis comme carte de vœux de Nouvel An.

Jamais je n'ai été, consciemment, aussi loin dans l'extériorisation de mes ressentis et la présentation de mes talents de poète pour la famille et les amis.

Cette oeuvre surgie de moi, me contente merveilleusement, réactive mes émotions de petite fille. A la relire, orgueil, admiration, fierté d'enfance des moments où je récitais joliment un poème devant le cercle de famille, s'agitent en moi. Vieilles émotions, remontées des normes de l'enfant méritante. Ce jour je vois nettement mes capacités intellectuelles et dans leur sillage ma soumission, mon obéissance, mon adaptation, qualités largement reconnues par L'Ecole via les diplômes de l'étudiante, les promotions de l'enseignante, et, en ricochet, gratifiées, inégalement, par la famille et l'environnement. C'est pour cette reconnaissance horizontale, dont si longtemps j'ai eu soif, que je ne suis jamais sortie du système scolaire.

Je continue à envoyer mon poème personnalisé et dans l'accomplissement de cette tâche j'oublies ce corps malade.

Bonne et heureuse année 2006,

*Qu'en cette année tous vos vœux les plus chers s'exaucent
Et même si leur concrétisation vous paraît étrange, inadaptée
Soyez sûrs qu'elle est la meilleure réponse à vos besoins profonds.
En quittant 2005, je quitte aussi son lot d'étrangetés, de défis
J'en ressors enrichie d'expériences et de confiance en la Vie
Que ce poème qui suit vous en fasse témoignage*

Maître Cancer, Dame Annie et les autres

L'installation chez Dame Annie

*Maître Cancer, alias, « carcinome lobulaire infiltrant »,
Las d'une passivité semi séculaire - 58 ans d'attente-
Vieux gêne gêné, immobilisé en un lieu lactifère,
Manifeste enfin sa présence, en ce printemps 2005.
Mai, juin, fin d'année scolaire, la der avant l'ultime,
Bulletins et livrets fleurissent, envahissent le lycée.
Fort occupée par eux, Dame Annie, proche de la retraite,
Peu d'attention prête à ce Maître Cancer,
Ce Maître là de l' Education Nationale n'est point !
Sans le savoir, ainsi, gravement elle l'offense.
Illico, Maître Cancer, attaque l' indifférente, trouve sa faille,
Franchit ses barrières immunitaires, baisse leurs armes,
Sans bruit, sans douleur, sans odeur,
En sein de Dame Annie s'emballa en tumeurs endiablées.
Dame Annie fatiguée, sans défense questionne :
« Dites moi Mère, qu'ai-je en cette glande mammaire ? »
Doute, peur. « Maître Cancer ? Je ne le connais guère ! »
Dame Annie se tâte, « pas possible veut – il la guerre ? »
Maître Cancer fleurit alors vitesse grand V, s'épanouit,
Sur ce sein, haut perché, s'installe triomphant,
Montre ostensiblement sa présence : tumeur 67 millimètres.
Tout s'enchaîne, s'entremêle, choc, désespoir, culpabilité,
Avant que doucement un murmure, une espérance,
Un coin de ciel bleu déchire enfin les nuages
Et que reprenne place la Force de Vie chez Dame Annie*

L'implacable ligue contre le cancer !

*Car voici l'heure venue de relever ton ignorance cher,
Très, financièrement, Sécurité socialement, cher Maître Cancer.
Chez Dame Annie tu pensais installer tes pénates
Régner en Maître, mais que nenni, tu n'y es point !
Au début certes, les coups sont tombés sur elle,
Affaibli par leur soudaineté, leur puissance, leur étrangeté
Son corps physique semblait tout subir,
Ne devoir longtemps tenir.*

*Baffes chimios, ablation du sein, anonymes X bombardiers
Tous ces chocs sont souffrance physique, lourdeur, fatigue.
A chaque coup porté, tu voyais ta victoire approcher,
Mais tu oubliais l'essentiel, l'essence de son être,
Tu oubliais son esprit source de ses forces vives.
Et voici qu'elle se bat, qu'elle veut te battre et se dépasser.
Dans ce combat à mort toutes les aides sont possibles
Elles s'ajoutent à ses qualités de battante
Et elle les accepte toutes d'où qu'elles viennent.
Tu es puissant, mais elle n'est pas seule à mener le combat.
Corps médical : docteurs, labos, infirmières, équipe soignante Corps
« autre médical » : homéopathie, travail Energie,
Corps familial : lui l'époux, lui le fils et, Uriane,
Père, mère, frère, sœur, bofs et belles sœurs,
Oncles, tantes, cousins, cousines, neveux, nièces,
Corps professionnel : les collègues
Enseignants et non enseignants,
Les étudiants, les élèves,
Corps autour d'elle : les amis,
D'amis en voisins, de voisins en connaissances,
Et toujours plus grande l'onde se déploie,
Ce n'est plus un être que tu combats mais
L'Humanité entière, tous là, armés contre toi !
Maître Cancer pris à son propre piège,
Ta « tumeur mammaire » contre leur « tu meurs cancer ».
Les forces sont déséquilibrées, je te l'accorde,
Leurs forces de Vie : optimisme, envie de gagner, moral
Espérance, pensées positives, confiance,
Contre tes forces de Mort : peur, doute et abandon.*

De « tumeur maligne » à « fini de faire le malin » !

*Cher trop cher Maître Cancer
Lessivé par les chimios, tu as aujourd'hui, perdu le match.
Alors tu espères revanche et veux récidiver ?
Mais pour te démobiliser tout est déjà en place :
Batteries thérapeutiques : chimiques, physiques, radiologiques
Forteresse de pensées de confiance et d'Amour de la Vie
Tu es venu, tu as perdu, et tu peux disparaître à jamais.
Vraiment, sans regrets, Dame Annie sa retraite sans toi passera.*

Conclusion et remerciements

*En ces temps difficiles que je viens de vivre, que je vis encore,
Temps en voie d'achèvement de ce fou de cancer,
Temps de guérison et d'amour pour ce corps malmené
Merci de votre soutien, de votre présence, de vos pensées,
Merci de Vous, de votre attention et de votre Amour de la Vie.*

fin d'année, nouvelle année : changement de cap !

La veille de Noël le rêve s'est gravé en moi : *dans la maison de mon adolescence, côté sud, je les reconnais les douleurs prémisses de mes menstrues. Après quelques reliquats peu nets, voici le sang et toute la mécanique du corps qui l'accompagne dont les odeurs. Redécouverte : d'abord ce sont des déchets, puis le beau sang vient. C'est différent des règles anciennes où le beau sang venait d'abord.*

C'est la fin du nettoyage de la vieille femme, elle évacue ses derniers déchets et cède la place à la jeune féconde créatrice. A présent un sang neuf sert de nid à la création. J'ai la conviction profonde d'être sur Le chemin, et je veux le suivre où qu'il mène.

Qu'est-ce qui me donne le plus de joie ? La baisse de mes tiraillements et craquelures post-opératoires internes ou la découverte de mon Etre, de cette vérité qui a jailli au réveil : le marionnettiste est la marionnette, Pinocchio est sa conscience et lui-même ? « Tant crie-t-on Noël qu'il vient », et ce 25 décembre, cadeau : je reconnais les fils d'énergie de ma marionnette reliés à mes chakras et je murmure les mots « unification avec Ma Conscience ».

Lundi, mardi, les effets des X commencent nettement à se manifester pour ce début de 3^o semaine. Mes illusions de retravailler en janvier sous le poids des rayons s'évanouissent et je souris de mes états de culpabilité passés. L'appétit baisse. Je sens que je vais re-mincir. Ce n'est pas plus mal mais vraiment ma pensée s'éloigne du problème. Car le hic est dans la souffrance. Je l'avais oubliée, je dois réapprendre à la gérer. J'ai subi, hier, la 7^o séance. Il est 2h10, j'ai mal au bras depuis leur manipulation de cet après-midi pour mieux m'exposer aux particules si particulières, et je m'enfonce dans le mal être, la nausée. Portant cette douleur j'ai émergé d'un rêve fort : *Ce sont des ombres de ma mère qui passent sur la plaine de ma poitrine en voie de guérison.* Je sors du rêve pleine de sable doux et pourtant saharien, pleine de nuit. Je me lève. Réalité des douleurs, nécessité des soins, je prends des granules d'arnica, je caresse, crème sur la zone brûlante, ma cicatrice. Mi-rêve, mi-réalité, je ressens la brûlure, le craquement du sable chaud. Je me couche et replonge dans le sommeil.

7h45, le rêve a repris sa descente vers ma conscience : *immense chaîne des compléments à traiter : W8, puis X7, puis Y6, puis Z5. La tâche est trop grande pour moi seule. Je travaille le W, le X et le reste se fera au hasard de rencontre et du temps.*

Je cherche dans les livres le sens des lettres, des chiffres. W principe dévorateur du M archétype de la mère, idéal de l'amour et de la nourriture, 8 symbole du Verbe, de la résurrection, de l'ère future. Le 7 qui suit les rayons X bombardiers est chiffre de l'Ancien Testament, des vieilles règles à brûler. Elles se meurent.

Folie, une crainte perce là : si j'écris mon livre je me mets à nue, je mets fin à mes protections. Saurais-je ?

Je sais qu'il est temps de ne plus aller seule en voiture aux rayons. J'opte pour le recours aux services d'un taxi. Jeu de patience nouveau : je crains son retard pour venir me chercher, pour être ponctuelle aux rendez-vous de la clinique. Ils sont plusieurs chauffeurs, tous très serrés dans leurs horaires, sans marge de sécurité. Mon habitude d'être toujours en avance doit être dépassée. Je me distance de ma peur, expérimente l'arrivée à l'heure exacte en salle d'attente. Autre inconfort de ce mode de déplacement l'obligation de parler pendant les voyages. Je ne sais pas demander silence à ces chauffeurs et je regrette celui de ma route solitaire ou en compagnie de Daniel.

Mon regard sur le radiothérapeute a complètement basculé, je suis de nouveau moi, je lui serre la main sans plus aucune gêne, cool, et lui me parle calme, sans humeur. Ma perception de la séance de rayons s'est affinée. Je suis entrée dans la connaissance de la maladie, j'ai traversé les mots médicaux, je vis leur réalité, je ressens leur incarnation en mon corps. J'ai

appris à marcher à tâtons, à faire totale confiance aux guides qui tiennent ma main. Escargot, repliée dans ma coquille, j'ai rencontré le froid, le blanc-couleur, la folie-spirale de l'inconnu, les tourbillons de transformation à l'infini. Peu à peu, j'ai quitté ma coquille, j'ai osé perdre toute honte. Je me suis adaptée au froid, l'ai tiédi, arrondi, j'ai appris le blanc, vu ses ombres, ses touches autres couleurs, j'ai appris à respirer, profondément ! J'ai apprivoisé le dialogue d'entrée dans la pièce de la Machine, me suis laissée happer par elle, allonger, manipuler par les techniciens, me suis effacée devant le Monstre. Ils communiquent entre eux, transparente, oubliée, je disparaissais. Je ne suis plus qu'une cicatrice, qu'une cible. Ils se concentrent sur leur tâche mécanique. Métamorphose, je les vois, ils deviennent machines. « Eh, oh, je suis là ! » les mots crient dans ma tête, ne franchissent pas ma bouche. Sauf une fois, une seule fois, où je fus assez forte pour les obliger, en riant, à renouer avec moi être pensant. La séance finie, je les quitte, subis la conversation du chauffeur de taxi, retrouve la maison, me cherche.

Qui suis-je ? Ce corps ? Mais qu'est-il ? Là-bas sous les X, pathologie à tuer, rougeur à surveiller, cible à viser, ici dans mon refuge maison, il tourne délire obsession, cri douleur, gonflement œdème, réaction chaleur. Fuir ces ressentis ! Dépasser ce corps ! Simplement l'observer pour atteindre l'au-delà de l'objet médical et retrouver le canal de mon Être ! Sur mon crâne un fin duvet repousse et je suis contente de montrer ce signe de « fin ». Les bouches émettent des « bien ! » mais les regards ne voient, ne me renvoient que ma fragilité physique largement confirmée par de nouvelles remontées chimio, la légère fièvre, cet œdème manifeste, ma cicatrice devenue plus sensible. Je gère de mieux en mieux les alternances, fatigue, non-fatigue, non-appétit, boulimie, problèmes digestifs, hyper-salivation, serrements des œdèmes. Mes maux dans ma chair distancés je vis en esprit un bien être relatif.

La plaie rouge, brûlante, souffrance n'a toujours pas arrêté les manipulateurs dans leur ciblage et leur envoi de rayons si bien qu'au Jour de l'An, emportée par mes douleurs, ma belle fatigue, je quitte régulièrement la table de nos amis pour aller dormir. Je suis si épuisée que je n'ai aucun regret de ne pouvoir vivre la fête. C'est alors que mes anges gardiens prennent le relais : l'Accélérateur de particules tombe en panne le 2 janvier 2007.

Début d'année hyper doux, sans rayons, repos de la cicatrice, la brûlure se calme. La machine affole les réparateurs. Jamais si longue panne n'avait eu lieu. Cette absence de séances régénère mes tissus même si Maître mental joue folie : « Carcinome libre de contraintes ne va-t-il pas ré-attaquer ? ». Au bout du quatrième jour de panne, le Monstre rugit à nouveau. Le lycée confirme, par arrêté académique, mon arrêt maladie jusqu'au 22 juin, et signe la fin de ma vie de professeur. Je n'enseignerai plus d'ici la retraite en septembre.

De nombreux retours sur mon poème de vœux. Touchés, admiratifs les gens m'invitent à écrire un livre. A la fois attirée et gênée, j'avance, via leur regard, dans l'idée de m'écrire. La nature et son horreur du vide a synchronisé la fin de mon activité scolaire avec l'ouverture sur ce projet. Ceci ne me précise en rien comment démarrer ce livre ? Sur quel thème le mener ?

J'ouvre mes horizons, merci cancer, je me ré-appropries mon être, mon corps, mes qualités, je renoue avec ma Confiance, j'avance dans le deuil de la perfection, de la quête de reconnaissance et soudain, à trop crier victoire, à totalement délirer, dans un mouvement de pencher en avant je vois l'absence de mon sein. Arrêt brutal de cette reconnaissance de moi. Des questions flashent : cette ablation était elle vraiment utile ? Comment vais-je à présent rééquilibrer ce corps ? La réponse qui vient me fouette « coupes ton sein gauche et ta colonne retrouvera son équilibre ! ». Je me heurte encore à mon vieux refus de la femme, de son dernier symbole royal survivant en mon corps.

Abandonner mes divagations ! Help ! J'essaie de créer Silence afin de conjuguer ma vie avec La Vie, d'accepter Ses Plans, Les entendre et surtout Les écouter continûment.

rayonnements anonymes, nettoyages profonds

A quinze jours de la fin des rayons l'œdème durcit, rougit, et la cicatrice perd totalement sa croûte. Je suis soulagée de cette fermeture aboutie de mes chairs. Avant même que l'Accélérateur ne concentre ses jets sur mon seul sternum, un rhume tourne vilainement en bronchite, une toux de nuit, sèche, m'arrache la gorge jusqu'à cœur de moi, dans ma poitrine la bagarre devient féroce. Je me rends à l'allopathie. Mal être, lassitude des thérapies, de bronchite en antibiotiques, de rayons en brûlures d'œsophage, je me heurte à ma souffrance. Impossible de l'observer, de prendre mes distances. Je cumule douloureusement cicatrice brûlante, fatigue aggravée par ces toux nocturnes, poids des antibiotiques, des rayons, et inactivité.

Pourtant, je sais m'animer de joie ce lundi 23 janvier en me rendant chez le radiothérapeute. Ce n'est pas le plaisir de la rencontre mais l'approche de la fin du jeu fou. Je viens pour qu'il fixe par points de tatouage le nouveau terrain de tir du Monstre. Les photons en huit séances, les huit dernières, vont venir se déposer le long du sternum. Ce marquage m'a pesé, le médecin était dans un jour de non écoute, d'art du bricolage. Son traçage serré, le marquage appuyé le long du sternum, la séance, la dix-septième, de rayons qui suit, ont déchiré intérieurement cette zone déjà si perturbée. Je suis énervée, boulimique.

En fin de semaine j'expérimente la nouvelle position de joute avec l'Accélérateur. Chacune des huit dernières séances, dans cette position unique, durera quelques secondes et pourtant me paraîtra plus violente qu'aucune des vingt précédentes.

Couchée à plat dos, le froid métallique de la table me pénètre. Au-dessus de moi, très proche de ma poitrine, je ressens la masse de l'Accélérateur. Si j'ouvre les yeux je ne vois que le Monstre, masse d'acier suspendue au dessus de mon thorax. Je crains qu'Il ne m'écrase. Est-il bien fixé ? Je m'éloigne de Lui en jouant l'aveugle. Le ciblage achevé par le personnel, seule face à la Bête lourde bien axée sur ma zone sternum, j'écoute sa respiration, elle s'essouffle, j'entrouvre les yeux, vais-je enfin voir ces rayons qu'elle me crache depuis deux mois ? Jeu rapide, vite abandonné. J'ai craint la brûlure des yeux ! Je ne sais toujours rien, je ne cherche plus à voir.

La dernière journée de ce mois s'achève aussi désopilante qu'elle a démarré. Mauvaise nuit comme nombreuses autres précédentes. Comment dormir avec cette très forte gêne du bras, la manifestation malade de sa présence ?

7h30, le taxi est venue me chercher. Je vais faire mon bilan de fin de rencontres radiothérapie. J'attends dans ma cabine mon vingt-cinquième vis-à-vis avec la Spécialiste des X.

Des plaintes, pleurs, suppliques écorchent mes oreilles autant que mon corps. Qu'est-ce ? D'où provient cette manifestation criante de la peur, de la souffrance ? C'est tellement fort ! Je pense à une parturiente en plein travail, mais la clinique ne se prête pas à cet accueil. J'interroge. Le personnel présent me répond, et simultanément, je l'entraînerais, cette vieille femme grabataire, continuant à hurler aux rayons qu'elle a quitté depuis plus d'une minute. Son cri d'écorchée vive nous poursuit dans l'ascenseur qui l'emporte loin de nous. Je suis bouleversée ! Grand bien me fût de n'avoir assister à telle scène pour ma première séance ! La position de cette femme sur la table à l'horizontale a dû être affolante si elle n'a su fermer ses yeux sur Sa Masse. C'est tellement difficile d'être observateur de regarder avec recul ce monde de l'illusion, cette pure prison d'idées contre laquelle on peut cogner sa tête, ces panneaux invisibles que nous imaginons existants. Je m'éloigne quelquefois de mes créations mentales mais je continue à m'y cogner si souvent. Après la séance du Grand Epouvantail de vieille dame malade, la rencontre bilan radiothérapie c'est normalement déroulée : RAS.

Retour à la maison. Je recherche le silence.

Je suis observateur. La masse de pensées du bas mental, rougeoyante, s'agite magma en ébullition. Du haut mental je vois sauter ces bulles, les observe. Ne pas chercher à les attraper, ne pas m'attacher à elles sous peine de couler, m'enliser et y brûler. Profondeurs de ma terre cérébrale, en mouvement permanent je voudrais quitter ta ronde souterraine, ne plus m'y projeter, savoir résister aux chants de tes Sirènes-pensées.

Les questions se multiplient : comment me positionner pour gérer mon mental ? Qui suis-Je ? Quelles sont les limites à mes pensées ? Bien plus larges que les bords de mon crâne où je crois les tenir, jusqu'où vont-elles ? Si loin, si démesure, espace infini, temps illimité.

Aération, je marche dans les bois. Au cœur de l'hiver, des feuilles mortes encore accrochées aux branches d'un chêne abritent du gel et du froid les bourgeons qui déjà se forment. Elles attendent, patientes, qu'ils soient prêts à s'éclater, à offrir leurs nouvelles feuilles avant de tomber. Je sens mes nouvelles pousses Joie, Calme, Sérénité, Méditation, sourdrent derrière mes feuilles mortes non détachées. Je m'agace trop vite de la lenteur de leur chute.

Apprendre la patience de la Nature !

La défoliation de nombreux arbres met au grand jour leurs noirs squelettes. Je rencontre un chêne haut et fier avec des branches torturées. Ses chemins vers le Ciel sont routes repérables. La route cassée, branche morte, fin abrupte d'une route montante, jouxte d'autre chemin que balbutient de jeunes nouvelles branches. Le chêne, dévié par les coups de tempête, guide sa sève vers là où la Nature le veut et trace sa Voie. Avec cette même combativité, sein mutilé après ma tornade cancer, je reprends pleine de courage Mon Chemin.

Mes nuits sont tourmentées, bras, cicatrice, œdème conjuguent leurs tiraillements avec ceux de mon mental. Je voudrais lâcher prise mais comment ? Nuit bagarres, nuits fuites. N'être qu'observateur de toutes ces illusions dont ce cancer et ses soins allopathes mutilants. L'ai-je généré ? Voulu ? Depuis quand ? Récemment ou dès ma venue sur terre ? Pour quoi faire ? Expérimenter ? M'enrichir ? Simplement trouver l'alter ego et vivre cette troisième partie de vie harmonie ? Je vois toutes ces normes brandies et imposées par les générations précédentes. Les braises s'éteignent une à une ... au compte-gouttes. Lenteur d'extinction de mon juge, de mon magma bas mental. Normes éducatives familiales et sociales, héréditaires, vos tabous tombent comme fruits mûrs : paresse interdite, virginité avant mariage obligée, homosexualité prohibée. A aimer leurs contraires, à ne plus juger les différences des autres, à laisser mourir les normes, je m'offre –merveilleux cadeau liberté- une ouverture sur toutes les formes de la Vie, acceptées et reconnues, refusées et non reconnues.

Inquiétude : que vais-je faire après les rayons ? Autre manière de dire que va être ma vie à présent que les amarres se défont, maintenant que je me distance d'un mental tortueux, dans lequel je m'engluais à m'y perdre.

Ma cicatrice est douloureuse, toujours à cet endroit clé de la peau et des points tirés. Que ne sais-je quitter ?

En 2005, mes cahiers me prouvent ma non envie de continuer mon métier. Je l'ai écrit, je n'ai pas su l'écouter. Economiser pour prendre une année sabbatique, accepter de perdre une année de points retraite auraient-ils évité le cancer ? Vaine question, seule la leçon à tirer de ce passé est fondée.

Les chocs thérapeutiques reçus me dévoilent enfin la vérité : « sur ce Chemin sans retour de ma vie ici-bas, je n'ai plus le droit de ne plus M'écouter. »

Alors quel message m'envoie cette douleur ? Qu'est-ce que je ne cicatrise pas encore ?

Je pars en balade dans les bois. Aujourd'hui c'est neige silence. Le silence blanc est partiel, il parle au fond des bois par le chant des oiseaux, le cocorico d'un coq, la course folle de la chienne excitée par tout ce blanc. Je suis secouée par la chimio ou les rayons, je ne sais plus, côté digestif, froid, chaleur mais je marche dans 20 cm de neige, je découvre un paysage grandiose. Je conscientise l'illusion de cette beauté unique, féérique, éphémère, concentration

du prisme des Lumières, blancheur, qui cache tout jusqu'aux immondices. Illusion de perfection ! Est-ce en lien avec mon message douleur ?

Ces derniers jours précédents l'atteinte de ma libération des lourdes thérapies, les événements sont bienveillants. La neige a fondu, les routes sont praticables sinon quelques plaques enneigées, et les derniers voyages taxi jusqu'à la clinique reprennent. Mes vœux de ne manquer aucune séance s'exaucent : nulle panne de l'Accélérateur, aucune gêne de transport. Le courrier du Lycée est une surprise heureuse. L'appréciation administrative reçue ce jour avec ma note pédagogique me sourit « Le dévouement et l'engagement auront marqué sa carrière. L'Institution reconnaissante lui souhaite une excellente et dynamique retraite » Vraiment plus je m'éloigne de la quête de reconnaissance, moins j'attends de l'autre, plus il me reconnaît, plus je quitte le stress, et plus je retrouve contentement et joie pour l'ouvrage bien accompli.

La marche est fatigante, gorge et sternum sont douloureux. Les rayons tirent ma plaie à hue et à dia. Ils sont venus se poser aussi sur la zone du foie et l'ont secoué gravement. Que faire ? Je cherche à peindre.

Mon pinceau dépose les couleurs sur la feuille. Tâches claires, pastel, mélange, confusion, non-sens. Impossible de sortir quelque chose de cette peinture –peut-être à trop vouloir l'exploit, l'œuvre merveille-

C'est « *le rien, le Tout, le rien du Tout* » qui triomphe comme titre pour une peinture couleurs.

En fin de semaine, surprise, je reprends cette création.

Je peins les arbres, je me délecte des nœuds de ces troncs riches d'âge et de force, du chant clair du ruisseau, puis je laisse percer le soleil au cœur de la forêt.

Merveille, sous mon pinceau étonné la biche surgit dans la clairière, aux aguets, veillant sur son jeune faon.

Ils me surprennent autant qu'ils me ravissent. « *La clairière à la biche et à son faon* » est née. C'est aussi beau que ce fut riche à réaliser.

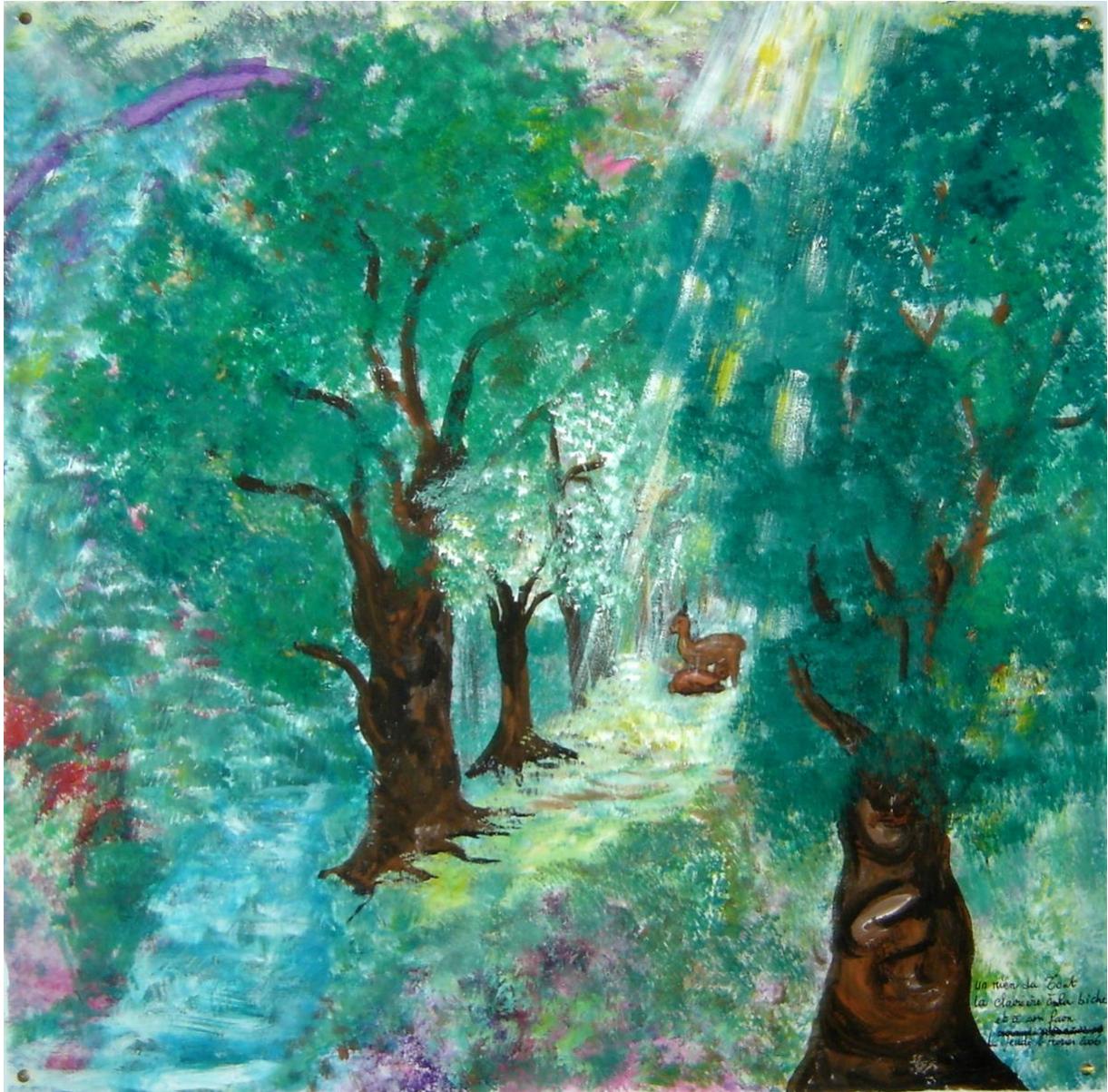
Je médite sur ma toile, en cherche la compréhension avec l'appui du dico des symboles. Dans la forêt –mon subconscient- une zone est percée par la Lumière –la clairière- C'est moi et mon comportement de femme piégée par ses lois intérieures qui est éclairée. Je quitte la biche pour rendre à mon animus sa place positive. Je me quitte, debout, aux aguets, protégeant ma petite fille intérieure, regardant vers mon passé, sur le qui vive prête à me réfugier au fond des bois, à m'isoler du monde.

C'est fini, la Lumière a percé. Le cancer, les soins qui le détruisent, ont secoué toute l'énergie cristallisée, compacte, profondeur sombre de la forêt, celle de toutes mes normes, jugement, domination, soumission. Je quitte la forêt, je me dévêts de mes vieux habits, du gris de mon regard sur le monde, de ma peur du monde.

Les rayons achevés me remuent toujours. J'ai choisi la voie de la sécurité pour achever ce cancer, pour pouvoir n'avoir jamais à dire : ça y est le revoilà. D'autres voies auraient pu être de tout arrêter en fin de chimio, de traiter sans chimio, de ne pas générer ce cancer.

Pourtant ce 15 février 2006 : la grue traçante du rêve de mai revient en ma mémoire. Dans mon ciel cela s'est ouvert ! cela s'est décalotté ! Je sais mon vieux moi enfin libéré jusque au plus profond de mon corps

La clairière à la biche et à son faon



Sixième partie.

Voyage en hormonothérapie
et en
chimiothérapie douce

ou

de la folie médicamenteuse allégée
à la liberté intérieure

adieu aux normes

Le 16 février 2006, je rencontre la chimiothérapeute pour la première fois depuis ma mastectomie et ma radiothérapie.

A ses yeux, ma bonne tolérance cutanée aux X s'ajoute à ma rémission complète tant au niveau mammaire que ganglionnaire. Que doivent subir les patients qui ont mauvaise résistance aux rayons vu mon piteux ressenti physique ? L'œuvre de gentil chirurgien, sur les points sensibles où il a tant tiré ma peau, dont j'ai bien souffert en décembre, a été tirillée, brûlée par les rayons, amollie, gênée par biafine, ce fameux placebo ici causeur de dommages. La voilà en voie de régression mais non guérie.

L'oncologue, très à l'écoute, me conseille d'amollir sa croûte, épaisse craquante, gratteuse, semblable -souvenir d'enfance- à celles de mes bobos que j'aimais bien faire « sauter » avant qu'elles ne se décident à quitter mon corps au risque d'aviver l'écorchure. Pour cette cicatrice j'attends, patience et attention aimante, que croûte et œdème lymphatique s'évacuent naturellement. Parfois je désespère d'eux et de moi. Pour faciliter leur évolution, la doctoresse m'invite à utiliser de la vaseline -elle me dépouillera de cette dureté-, à me masser - j'assouplirai tout autour ma peau asséchée par les rayons- et à donner de l'amour à ma partie tuméfiée. Sûr qu'il est l'heure d'accepter ce que je viens de laisser vivre à mon corps ces derniers mois, de dépasser mon passé, et de démarrer la nouvelle vie plus douce, plus femme, plus amour.

Si ce n'est une discrète perturbation du bilan hépatique, vraisemblablement effet secondaire de l'irradiation de mon côté droit, mon état l'enthousiasme mais ne met nullement fin à sa crainte d'un retour du joyeux chahuteur Carcinome. Elle lance deux armées en protection anticipée : hormonothérapie par Arimidex -un comprimé par jour pendant 5 ans- et chimio douce d'Herceptine -une injection toute les trois semaines jusqu'au 12 juillet 2006-.

Je renoue avec la salle des perfu et recharge, une heure trente durant, 640 mg de ce soldat pacifique pour mon corps, tueur sélectif, visant Carcinome et, éventuellement, attaquant quelques peurs tapies au fond de ma mémoire. Malgré ma CIP toujours indisciplinée, l'ambiance me paraît plus détendue, sans doute mon ressenti est lié à ma connaissances des lieux et à celle des effets non agressifs des produits reçus.

A 3h30 je ne dors toujours pas, à 7h je me réveille déjà, rougeurs au visage et masque. Courte nuit post-perfusion, journée en puissance nerveuse, en érubescence faciale. La nuit suivante l'injection d'herceptin a fini son effet insomnie, je dors douze heures d'affilée.

Durant mes chimios néo-adjuvantes, paraplattine-taxotère commettait tant de ravages physiques que l'action d'herceptin en était occultée. Voici que, solitaire, il claironne, dès son entrée en mon sang, l'heure du réveil de mon mental. Les effets de gêne de moult idées associées à mes cicatrices psychologiques d'été, automne et hiver 2005-2006 balancent dur. Je révise ma femme infériorisée, effrayée par l'homme, mon homme dominant femmes et enfants, fier, malade de son pouvoir, de son devoir de mâle et l'enfant face à cette galère.

« Dieu et tes créations incontrôlées, pas belles, méchantes pourquoi m'as-tu lancée, dans ce vilain conte de fées ? » crie ma petite fille intérieure abandonnée.

Clarté. Qui sommes nous, sinon ces monades aux mille facettes, tour à tour, observateur neutre, femme opprimée, homme oppressif, fillette égarée ? Qui sont-ils, ces êtres affolants, sinon les piliers de construction de nos êtres solaires, les bases de nos déterminismes et de nos projets de vie ? J'ai rencontré en eux, les répliques vivantes de mes personnages de Comédie Humaine, je les ai affrontés, je suis devenue eux, ils m'aident à défaire le nœud gordien de mes peurs, au prime abord indébrouillable. Carcinome m'a envahie, et éclair de Ton Génie, via les thérapies qui le tuent, il a déconstruit mon épissure sans commencement ni fin, ma

nodosité cosmique, il a violenté mon corps et désossé ma nouure socio-psycho-religio-culturelle.

La force créatrice frappe à mon bras, lui demande de faire fi de ses tiraillements encore loquaces et de peindre. « *Normes : feu !* » pénètre la feuille blanche par une série de masques, en cascade, cinq dans les tons jaunes, du plus ocre au plus clair, puis un violet, un bleu primaire, un bleu turquoise, émanant d'une source lointaine côté angle supérieur gauche de la feuille. Derrière ces visages de carton, mes personnages de la Divine Comédie défilent : les jaunes émotionnels perturbés mais de plus en plus clairs, le violet chercheur d'une Autorité montée sur piédestal, le bleu, féminin, personnage douceur, obéissance, et le dernier né, un plus décalé, plus central, bleu turquoise, couleur d'harmonie.

Je descends dans l'espace de ma toile. La ville, l'église, se forment sous les cache-visages, toutes les normes protectrices suintent par les ouvertures de la chapelle -sur son parvis-, aux tours d'habitation – par leurs fenêtres, sur leurs toits-. Je savoure autant les couleurs de terre ocre, rouge, violet, que le feu et le vent du balayage qui descendent de mes masques et me déchargent de mes poids. Ville morte désertée, sans foi, ni loi, ville-fantôme, leurre de mes peurs vous glissez vers les profondeurs de la terre !

La terre s'ouvre. Le magma brûlant et les flammes dévorantes remontent et déjà lèchent le pied de la croix enchaînée à sa souffrance. Ma croix, orgueil judéo-chrétien, épurée mais non encore dépassée, a inondé toute ma culture de la ville à l'église et a si longtemps pesé sur mes épaules dans ce parcours de vie. Je m'en délies douceur, force, respiration. J'ai de longues minutes travaillé, caressé, soufflé sur ces vent et feu purificateurs.

A la ligne médiane du tableau. je n'ai plus rien à ajouter.

Blanc de la feuille vierge. Blanc de l'imprévu, de l'inconnu. Je laisse ce vide. Il exprime parfaitement ma sensation de départ. Je quitte ma vie lycée, ma vie obligations, les contraintes de la ville. Je commence l'écoute de moi et de Moi.

Le silence des rayons associé aux chimios plus douces repose la cicatrice. Elle se referme. Toutefois elle se manifeste souvent, en fin de journée, avec son proche voisin, le bras et furtivement aggrave mon mal être. Questions : le cours de ma vie aurait-il pu être changé si l'administration – un autre de mes mâles dominants- avait décidé de me reconnaître en 2004 ? Aurais-je fréquenté carcinome ? Si j'avais opté pour une voie non allopathique que serait-il advenu du squatter ? De moi ? Je suis être en expérimentation et la force de mes choix est indéniable. Je peux tout décider, je peux changer de voie, continuer tel parcours, changer d'orientation.

Oedème, tiraillements de ma chair vous me perturbez, j'en perds ma confiance dans le ressenti de mes maux. Choix : me noyer dans le doute ? En sortir ? Je joue la confiance, je visite le généraliste. A mon entrée dans son cabinet, comme tout le monde actuellement, il proclame que j'ai l'air bien. Puis il voit ma cicatrice ! La croûte n'est plus là mais la fermeture reste imparfaite sur 3 à 4 points, et surtout, le compact de ma plaie durcie par les rayons, la couleur rouge un peu violace, les œdèmes sous le bras, près du sternum le rendent compatissant. Il me rassère, me prescrit crème, séances de kiné.

Ouf ! Je n'affabule pas, la cicatrice est véridiquement douloureuse, inconfortable et c'est apparent. J'ai bien fait de venir, je sors de ma défiance, je m'ouvre à ma patience. Je peux à nouveau attendre ma cicatrisation.

En fin de mois je cumule fourmi main droite, selles vertes, vide déséquilibrant du sein droit, tirage des tissus de la cicatrice. Aspirés par ces maux, les effets favorables des massages sont bien écornés !

Normes Feu ! Phare Lumière !



corps rééquilibré pour phare lumière

J'ai passé ces trois derniers mois, depuis l'opération, avec le pseudo sein en mousse légère qui était loin d'équivaloir la plastique et le poids de l'original ! Aujourd'hui l'état faiblement dolent de la cicatrice facilite une autre décision. 1° mars, j'acquies une vraie prothèse externe. Non adhérente à ma peau, de poids équivalent à celui du sein gauche, 1850 grammes, elle m'offre une silhouette de femme complète et une équivalence pondérale sur les deux épaules.

Rééquilibrage physique et mental. Lâcher de stress, apaisement. Je me re-murmure Confiance. Ce 4 mars, un rêve entérine cette ouverture. *Devant le salon de notre maison, la fillette aux longs cheveux dépose sur le tablier blanc de la fenêtre le fruit de ses recherches : un 4° coquillage, une nouvelle conque or, marron clair et blanc.*

Là-haut, appuyée sur le rebord de la rambarde blanche qui protège le dôme de verre-Lumière, Moi. Je Me penche, agite Ma main, me hèle et me fais « coucou », un signe de complicité, d'alliance, avec moi qui vaque en bas du phare, lieu plus sombre, granit gris à l'extérieur mais intérieur éclairé par Ma Lumière d'en haut.

Profonde joie des coquillages, du phare, de ma présence « Moi et moi » en un lien de guidance : Je suis mon propre phare.

La zone vierge de « Normes : feu ! » a trouvé son occupant.

Je sais que le phare occupera cet espace mais je laisse venir à moi la couleur. Ce choix me défait du granit sombre du rêve pour un phare lumineux, de pierre blanche, largement visible de très loin. Du haut de ses trois niveaux, il montre à la pleine mer : la terre, la dangerosité de son accès, informe vagues et bateaux des zones rocheuses, de la côte découpée, des risques de bancs de sable où s'échouer ... Je crée ciel et mer, vagues qui lèchent les murs de la bâtisse, océan dans lequel je me fonds goutte d'eau, vague associée à ses autres vagues. Je finis ma peinture « Normes : feu ! Phare-Lumière » par l'éclairage de Moi. Je peine pour diffuser Ma Lumière du haut de cet édifice. J'absorbe du masque harmonie. Me méfierais-je de cette couleur turquoise ? J'alterne puis mêle blanc et or. Impossible de rencontrer mon rêve de cette Force Eclairante. A trop l'exalter, à trop tourner mon pinceau en haut de la coupole, je m'apprête à envahir le masque bleu de Marie.

Stop, J'arrête ! Cet arrêt est libérateur de mon abus de vouloir sur la peinture, sur ma création, mais me laisse dans l'immédiat un goût d'imperfection, de gâchis de l'œuvre. Ce n'est pas encore mon moment où Tout S'éclaire. L'idée précieuse de cet Allié en moi, chemine mais n'est pas aboutie.

A méditer sur ma peinture ainsi brutalement achevée je reste étonnée de sa complétude, de sa richesse, de cette abstraction dépassée, de ce surréalisme présent. Et La force du tableau me travaille au ventre.

9 mars seconde chimio. Même s'ils ne sont dorénavant que 480 dans mes 5 litres de sang les millilitres d'Herceptine modifient ma formule sanguine. Conséquence : je cumule nervosité, réactivité en rougeurs du visage et hyper-dynamisme. Je mène de multiples activités dont de lourds travaux de jardinage pour vider mes tensions.

KO les jours qui suivent mais, pas de danse en avant -un, deux, trois, ...-, je suis contente de mes créations -peinture, jardin, écriture...- et surtout de ce retour d'énergie dans mon corps si désarçonné depuis de nombreux mois.

Il n'a pas pour autant fini de montrer ses blessures, ce jour ce sont mes ongles des pieds qui se manifestent. Après trois mois de bleuissement, sur un choc anodin en période de chimio forte, l'ongle du gros orteil gauche tombe ce soir et annonce le début de sa reconstruction. Les ongles des mains restent eux, très cassants, et je les tiens coupés très courts pour éviter leur

effritement. La lymphé sur ma cicatrice toujours présente est un peu lourde mais vivable. Sans motifs apparents sinon psychologiques nuque et pied gauche sont douloureux. Des parties fragiles en côtoient d'autres qui revivent joyeusement comme sur mon crâne les quelques 2 ou 3 centimètres de cheveux bien épais qui repoussent, frisés, poivre et sel.

De restructurations cellulaires en remue-ménages, de vieilles normes ressurgissent et bavent dans mon cerveau. Je vis l'instant, l'instant, je savoure la libération qui vient et puis, pas de danse en arrière, -un, deux, trois, ...-, d'heureuse à contente de mes créations je glisse, sournoisement, vers la fierté, « l'autre lui ne sait pas, moi si » et j'entre dans le délire de « la plus », de la vertueuse. Mes douleurs cervicales dénoncent ce « Changer l'autre » toujours vivant en moi. Je fais sauter des verrous mais par automatisme, je dérape, parfois, souvent encore, vers un désir de transformer l'autre, l'adapter à moi si effrayée par lui. Maux du dos, mots de mes dorsales ! Mon mal être colonne chante mon perfectionnisme, mes normes de méritante, de juge. « Problème de pouvoir ! Abandonnes ce désir fou de refaire Le Monde à ta perfection -harmonie, paix, douceur, écoute- et alors, seulement alors, tu seras ! » me souffle sagement Moi du haut de mon phare.

La lymphé parle d'éthérique, de mémoire de la mère, me glisse à l'oreille l'homéopathe, et la bouffe d'inquiétude compensée par le manger. Reconnaître ces mémoires puis les laisser filer, me laisser emporter dans la descente jusqu'à ce drame de l'enfance, lourd, triste. Il me meurtrit encore mais je suis en train de le dépasser. Je me défais de cette petite fille : peur, solitude, tristesse, qui trouvait ses défenses dans la bouffe, la volonté, l'obéissance totale. Je déroule à nouveau le grand écheveau.

J'ai accepté l'insulte, longtemps, si longtemps ! Elle m'affolait tant, je ne pouvais qu'obéir sans mot dire ! O cher Moi que de sacrifice, de surdité, pour compenser mes mal être. J'ai donné, j'ai sauvé, je me suis oubliée en pensant libérer l'autre de sa douleur morale et moi de la douleur de corrections corporelles. Depuis combien de mois, dans ma chair, cognent les chocs thérapeutiques ? Démesure de leur impact, tellement au-delà des chocs physiques appréhendés et évités par mon obéissance abusive.

Dans la nuit de mes peurs j'avais perdu trace de l'Invisible, altéré le visible en appauvrissant mes sens sous la loi de principes éducatifs. Je tourne la clef : je déverrouille tout. J'entends, chant d'oiseaux ; je sens, parfum des roses ; je vois, couleurs Nature ; je goûte, Beauté de La Création. Re-création, récréation, joie de vivre, d'être, d'aimer.

Je m'ouvre à notre couple, à la relation d'amour sans contrainte, simple et belle. L'amour-onde coule dans nos êtres. Carcinome, en sacrifice, a pris mon sein et a libéré mon corps des bagarres mentales, des interférences taboues. Je deviens limpide comme l'eau d'un cristal. Offrande à l'autre, à la Vie, rencontre amoureuse avec Daniel. Lumière en moi, étonnement, paix, nonobstant la sécheresse vaginale aggravée -reliquats d'effets secondaires chimio-, la déchirure perturbatrice de la pénétration en dépit de crèmes lubrifiantes.

Je disperse la meute de mes contraintes professionnelles.

Adieu perfectionnisme, « toujours mieux faire », quête permanente de simplification de mes savoirs pour que l'autre -étudiant, élève- m'imité au mieux ! A diable jugements de leurs travaux, remises en cause de leur imitation imparfaite. En vous quittant je délivre tous mes actes : Amour, cuisine, jardinage, ballade. Rien n'interrompt ma tâche, ni l'obsession de copies, ni celle de cours à préparer, rien n'est contrainte, tout est donner, recevoir ! Je suis sans question, je suis dans l'acte. J'oublies le temps, je désapprends le mental au profit de l'action, je vis dans l'unité de tout. Je me sens être !

découverte d'un fil ... de lymphe !

29 mars, seconde visite à la chimiothérapeute, troisième injection d'herceptin. Mon état général s'améliore au niveau clinique, et, même si persiste un lymphocèle pariétal, il n'y a plus d'adhérence de la cicatrice, elle paraît en très bonne évolution tandis que la mobilité de mon bras est qualifiée de parfaite. Côté hormonothérapie aussi je tolère bien Arimidex.

Retour à la maison, herceptin m'a déjà envahie. Je regarde ma carte du ciel. S'arrimerait-il à Saturne ? Le Grand Maléfique fait croisière en Cancer dans ma maison 8 natale. L'aide-t-il à secouer mon vieux Tournesol coincé à cœur ? J'accueille « par Jupiter ! » ! Je resurgis dans toute la puissance de ma créativité ! Ce soir j'ai des fourmis dans le bras, mon œsophage brûle comme pendant les rayons. Je renoue avec le poids de l'accélérateur de particules, l'autorité du père. Tous deux m'ont générée, dynamisée, mais aussi écrasée, collée à mes os à geler mon épanouissement. J'entends le sens de ce passé, il est émergé, il reprend de l'espace, aère mon corps, mon œsophage : métamorphose de mes 59 ans. Corps et pensées turbulentes s'agitent. J'échappe à mes vieilles mères : église, biologique, spirituelle. Ma croyance en certaines de leurs paroles, côté peurs, se meut en scepticisme tandis que grandit ma confiance en moi, mon écoute de Ma Voix intérieure. « Je me parle - je M'écoute » et j'oublies, dé-crée « Normes feu », me crée « Phare Lumière ».

Je suis agitation, effervescence, besoin d'action, de création. Tout le charivari des pensées, toute l'immobilité forcée depuis novembre sinon juillet 2005 convergent. Par quel bout commencer ? Physiquement je me réponds par la folie du faire : de la marche, du jardinage, de la cuisine, de la peinture ... Je n'arrête que dans la fatigue sommeil. Mes énergies, de la plus subtile, la plus fine à la plus lourde, la plus dense, dansent, et bien visible à mes yeux, celle de mon corps se réanime. L'ablation de mon sein droit a ôté l'énergie cristallisée, la branche morte gênante. Energie mal à droite pfft partie ! Puis, grain de sable dans les rouages de mon harmonie, rencontre avec l'autre, la dualité refait surface avec son cortège de doutes, mon corps manifeste via mon pied gauche, mes cervicales, la cicatrice et son œdème persistant, l'instabilité de cette jeune foi en Moi.

Harmonie ! En ton nom, femme, j'ai tu ma colère, ma rébellion, me suis soumise, me suis rabaissée pour valoriser l'autre, lui laisser la toute puissance pour que famille ou couple soit. J'ai dominé l'autre, lui ai imposé mon harmonie rêvée, l'autre roseau a plié l'échine, l'autre chêne a rompu. Voies sans issue de la soumission, de la domination, elles réduisent l'autre. Dans son immobilisme autorisé ou interdit, il se coince dans ses peurs et, à terme, la non-harmonie rejaillit. La Vérité est dans l'écoute de Moi.

Le généraliste veut ponctionner l'œdème, je m'alarme. Agrippée à l'idée du « no ponction ! ». je m'emprisonne dans ma lymphe emballée. Impossible de concilier mon entêtement et ma lassitude de cette présence de plus en plus lourde. J'aimerai qu'elle se retire, comme ça ! Tac ! Sur un coup de ...lymphe !

Lasse, désarmée soudain je renonce au miracle et épouse une positive attitude : des séances de kiné, des activités de plein air. Mon mental, mes tensions se vident. Mais Dame lymphe s'incruste, s'enracine, se dilate et au final triomphe de ma frousse : « si l'enflure persiste, je coupe court au challenge de la résistante et mets un terme à la non-ponction ».

Coïncidences de vie, des amies se plaignent de ne pouvoir, comme moi, se donner le droit à la maladie parce que la place est prise par l'autre : époux, enfant. Au soir ma petite fille s'interroge. N'a-elle pas cédé sa place de souffrante à l'autre ? N'a-t-elle pas compensé en forgeant sa carapace protectrice autour de sa solitude, comme la lymphe s'amasse, aujourd'hui, autour de ma cicatrice ? Sa compréhension légitime mon droit récemment reconnu à la maladie, à mes maux, à me laisser être. Petite fille de mon enfance qui n'a su

jouer à la poupée pour ne pas bouleverser ta possible confidente de l'impact sur toi de la douleur muette de ta mère! Le passé est dépassé ! Allez cher corps éthérique ! Vole ! Envole tous ces chagrins d'enfant et la prison de ses peurs !

10 avril, mesure sécuritaire soutenue par ma confiance en mon droit, je demande une prolongation de un mois de mon congé longue maladie pour ne pas être piégée dans une hypothétique correction des examens après le 22 juin date finale de mon arrêt en cours.

14 avril 2006 le non abouti cicatriciel, en ce re-vedi saint, se manifeste. Folie de couleurs, la cicatrice bleuit, noircit comme si elle avait subi un choc lourd. La kiné me rassure, me parle de zone « fibrosée » sous le choc du scalpel, durcie et noircie sous celui des rayons. Je suis très proche des pleurs autour de la douloureuse brûlure du sternum-gorge et vis des moments d'intenses fatigues. L'heure du départ est-elle sonnée ? J'ai l'étrange sensation que la lymphe a bougé et se dilue. J'ai trouvé le fil lymphatique et le détricote. Je me retrouve « Moi, moi », nue des autres et ce n'est pas chose facile.

A collecter toutes ces richesses qui croquent mon portrait, ma nécessité d'écrire un livre, de montrer au grand jour mes peintures émerge à nouveau. Comment commencer ce livre ?

Synchronicité, la Vie me répond. 20 avril : de passage à Bordeaux pour la quatrième perflu, je rencontre la chimiothérapeute qui met à ma disposition le catalogue des peintures de 2004 : plus de 400 œuvres d'art reçues de femmes atteintes d'un cancer, de leurs amis, famille, porte-parole et soignants, de 23 pays à travers le monde. Je suis enthousiasmée à la vue de ces œuvres. Elle m'offre aussi la fiche d'inscription à ce concours, version 2006, de « Lilly Oncology on Canvas ». Je décide de participer, j'y saisis l'opportunité de pénétrer la jungle confuse de toutes mes découvertes, de ranger mes idées. Actuellement, je fonce trop, tout va vite. J'écoute et n'écoute plus mon corps. Je bouge mes pensées, des vieilles remontent à la charge. Sans cesse le rythme chaud et froid ! Je démoralise et je suis bien ! Je récapitule et je me perds ! Je pénètre mon monde des contraires. Ombre, lumière ne savent plus où ils sont. Je vis une après-révolution, pagaille et anarchie règnent en moi. Je chante, danse la carmagnole, la mort du roi mais garde encore en mémoire les vieux préceptes, leur obéis ou leur désobéis par habitude, n'en suis pas totalement détachée, ou défaite, ils collent comme papier au vieux bonbon, je mâchouille cette friandise mêlée à ces lambeaux d'enveloppe pourtant non consommables mais si adhérents, et je les recrache à ne pouvoir savourer pleinement la douceur sucrée. L'écriture a du mal à synthétiser, la peinture créatrice y parviendra mieux, je le crois.

La perflu m'excite comme d'habitude alors je reconstruis un chemin autour de la terrasse, charrie des brouettes de cailloux, de terre et cogite sur ma création pour le concours. Deux jours sont passés quand vient « *le passage, la fin du mur* ». L'œuvre finale différera de cette première ébauche mais gardera ces lignes force. Elles tourneront autour des trois thérapies : chimio, rayons, ablation et de mes révisions de l'obéissance, de la domination, et du « Don Quichottisme » ! Une première synthèse est là, la peinture et l'anglais suivront :

Sur le ring des chimios le corps d'Eve s'incarne en moi, je défais mes prisons : femme soumise et mâle dominant cèdent place à moi Femme.

Sous les coups de scalpel adieu sein droit ! Adieu dons abusifs, fillette salvatrice, Don Quichotte en quête vaine de reconnaissance des autres. Bonjour écoute de Moi.

Sous la pluie d'hallebardes X, feu à vous ! normes religieuses, sociales, familiales !. Je libère ma petite fille de vos lois, je n'obéis plus qu'à mes sens

J'ai quitté les prisons « dorées » pour marcher et avancer dans ma Vie en Femme libre de ses propres peurs.

le passage, la fin du mur



fais-je ce qui me plaît ?

10 mai, troisième rencontre 2006 avec la chimiothérapeute. Cela fait plus d'un mois que je porte le poids gênant, pénible de ma cicatrice. Je découvre à l'oncologue son enflure, sa coloration bleuissant, rougeâtre, noirâtre, indéfinissable dans la gamme sinistrose, sa dureté lymphatique. A sa vue, elle parle d'un hématome sous jacent et me propose une ponction. Bascule psychologique vérifiée : j'accepte sans aucune réticence, confiante en son diagnostic et en son expertise. Elle retire 200 millilitres d'un liquide totalement hématique provenant probablement d'un saignement tardif, peut-être suite à mes gros travaux de jardinage. La désenflure est libération, je respire. Maintenant, nous parlons du concours de peinture, j'annonce mon inscription, lui montre mon tableau que j'ai apporté à dessein. Ma motivation, mon désir de créer pour sortir du lourd chantier, l'incitent à me lancer sur un second concours avec les Laboratoires Astra Zeneca. Témoignage littéraire portant sur les : « petites victoires sur le cancer » en trente lignes. Je consens avec joie d'y participer parce que j'ai largement besoin de montrer ce passé maladie et que j'ai faim de créer avec des limites imposées dont ces taille du texte et thème prévu.

Très vite, pendant la séance de perflu qui suit immédiatement mon abandon de « l'hématique lymphé », la fatigue tombe sur moi : succion d'énergie, vide !

Deux jours passent. La cicatrice est brûlante. Le généraliste me propose d'alléger sa fièvre avec de la glace, en baume fraîcheur vingt minutes, trois fois par jour. Je m'allonge, enveloppe une poche de gel réfrigéré dans un tissu protecteur pour ne pas brûler -de froid- mes chairs si fragiles, et, avec amour et attention, me consacre à ma plaie. C'est un retour vers moi.

Réveil en sursaut, un mouvement a tiré ma cicatrice, ouvert ma conscience. « Violence » le mot se plante devant moi. J'agresse mon corps par mes actes de défoulement récents, par mes refus de thérapies plus douces. Je réveille mon doute sur la voie choisie pour me défaire de Carcinome. De cette violence psychologique d'enfance à la violence physique rendue ces derniers mois à mon corps de femme j'ai atteint le point de l'absurde : une ablation d'un sein sain, carcinome était mort. Problème de lymphé, problème de non confiance en moi ! Obsession ! Je veux bouger mais ne peux m'échapper à nouveau. Autour de feu mon sein qui se manifeste en feu consumant, je me tourmente de guérir trop vite, de risquer un retour prématuré au Lycée. Déraison totale ! Ce ne sont que des ombres de ma Vie qui font trois petits tours et puis ... ne sont toujours pas parties ! Moi bourreau séquestre moi victime qui s'accroche aux barreaux illusoire de ma prison imaginaire !

Au week-end pascal, je suis dans la toux, le rhume, le froid, me trouve au plus faible de mon courage, de ma confiance, de ma patience. Comment ai-je pu, ma vie durant, parer un monde violent et mensonger de couleurs idylliques ? Paix à moi, allons ! Certes, j'aurais pu vivre autrement ma vie, ceux qui me l'ont offerte, auraient pu m'aider à grandir différemment, mais à l'époque nous avons tous cru bien faire.

Je vis l'apprentissage de la relativité de mes témoignages. Ils ne sont que ma vérité, mon regard et passent toujours par le filtre de mes ressentis et de ma subjectivité, aussi objective que je puisse vouloir la rendre !

Fatigue, lourdeur de ma cicatrice lymphatique, je veux achever, vite, les concours -peinture, texte- et entrer dans l'écriture de mon livre. Or trop de hâte nuit, je ne construis rien, je gribouille, j'emprunte des formes de fuite créatrices subtiles.

Etre dans mon phare ? Retrouver l'Observateur, l'Ami, en Moi rien qu'en Moi !

Je ne cesse de me convaincre que j'ai bien bougé, n'y parviens pas, mendie les témoignages des autres, leur regard sur mon changement, les questionne, les lasse. Violence, encore, de la méritante, de la perfectionniste ! Chocs psychologiques épuisants !

Je marche dans la nature, ouvre mes sens, entre dans l'instant, tait ma pensée, libère l'espace. Je me surprends à voir, à ressentir cela, à en être joie. Ce soir 23 mai, je pénètre mes deux facettes : ombre et soleil, « *F comme ombre noire* », dans un dessin-peinture pastels, puis laisse les mots s'abandonner sur mon cahier :

*F comme femme, féminité, fragilité, force, folie, finesse, fleurs, fusion
F soleil et lune, ombre et lumière, Janus à deux faces : homme, femme
Je suis Tao et ce n'est pas une marche mais un instant
Et nous dansons sans fin, joie lumière, profondeur ombre.
Le rose du féminin, le rose du cœur,
Le bleu du papillon, le bleu de la fleur,
Bleu vert, amour douceur, agape.
Tourne, tourne, danse
La danse de la femme retrouvée, complétude.
Je suis la femme retrouvée, j'ai fini mon abandon de moi !*

Mon bras, de plus en plus, se crispe et la cicatrice me gêne. Pourtant mon activité cérébrale riche affermit ma confiance, je suis créative. J'ai mis la dernière main au texte pour Astra Zenecca : « mammectomie 2005 ». Je suis contente, je suis comme une force tranquille apaisante et apaisée. J'ose me dire, parler de moi, montrer ma victoire sur le cancer et sur moi.

Lundi 29 mai : seconde ponction de la cicatrice. Le généraliste retire 300 millilitres d'un produit mi lymphé, mi-sang qui stagne là. Acte totalement consenti. J'appuie ma cicatrice d'un bord pendant que le toubib ponctionne de l'autre. Le sang chante. C'est à pleurer de libération. Dès mon entrée dans son cabinet j'ai abandonné la peur d'un regonflement même s'il est la cause de l'acte présent. Si besoin doit être la troisième ponction aura lieu. Elle sera signe d'un inachevé mais nullement d'une mal façon de ma part. Je déculpabilise tout en participant à la non relance du gonflement. Dès le retour à la maison, je pose la poche de glace sur la cicatrice pour l'aplatir et resserrer ses tissus. La cicatrice est plate comme une carpe mais je sens une zone de sang chantant le long du sternum. Inquiétude ! Lors de la cinquième perfu à Bordeaux je demande le regard de l'oncologue. Elle me rassure sur le nombre de ponctions possible, sans risque, sur le sang noir tiré, normal, depuis six mois il devait être coincé dans les tissus torturés par les rayons écrabouillant.

Mon biceps droit me semble énorme et pourtant au toucher ne montre aucune déformation. Je secoue, je vide toujours des reliquats. A suivre encore jusqu'au vide.

Ce dernier jour de mai qui cogne les parois de mon mental ? Je m'accroche à une bulle de son magma, m'enfoncé dans le questionnement de moi face au pouvoir : avoir du pouvoir sur soi, sur l'autre, homme, chose, plante ou animal, le prendre, jouer de volonté ou lâcher prise, le recevoir ou l'offrir. Donner en soi le pouvoir à l'autre, exemple ou contre-exemple, quêter sa ressemblance ou son opposé. Vouloir vivre ou prendre la vie ? Dire merci agape ou comment vous le rendre par peur d'être dominé ? Je crains de retomber sous le joug de mon tueur de créativité, de joie, d'amour de la vie, de redevenir soumise-rebelle par peur de coups physiques. Entrer dans l'ouverture de Ta reconnaissance, chercher à sortir de la ronde pouvoir pour enfin Etre au-delà de ma douleur et de ma folie mentale.

Je ne veux pas être maître de mes pensées mais Observateur, Attention, et Amour..

libre cours, casse cou !

Rêve éveillé : Je rencontre des caractères que je crois d'abord calligraphiés en arabe, et puis, à mieux regarder, je reconnais Saturne qui sort de sa Racine Carré ; un son accompagne sa venue, baguettes tapant sur un tambour : batterie avec, très audible, changement de rythme.

Quand la musique a cessé, j'ai laissé entrer, par ma fenêtre ouverte, le vent, les oiseaux, le son du klaxon de l'épicier au lointain ... et mon corps s'est mu en une grande oreille. Apprendre à être, à voir, à porter mon attention sur, à observer, à écouter, à Aimer. Septante : tous mes sens s'animent dans mon « Corps Ecoute ».

C'est juin, l'astre du jour s'épanouit en gémeaux, dans ma maison 7 astrale –mon entourage et les autres- en conjonction avec Uranus et Nœud Nord natals. Saturne, à pas feutrés, soutenue par Mars, œuvre sur mon Soleil de naissance, encourage son rayonnement harmonieux avec la planète jovienne qui rétrograde actuellement en scorpion. Par Jupiter vous m'invitez tous à ne plus m'affoler, à achever, douceur, ma métamorphose, à changer mon regard sur la Vie et sur le temps !

Arimidex et Herceptine pénètrent mon organisme, y tripotent sans doute des cellules mais me perturbent si légèrement que je n'en suis pas consciente. Cicatrice et allergie pollen jouent de front, l'une ses tiraillements, l'autre ses étournements, malmènent suffisamment mon sternum, ma brûlure rayonnée afin que je me concentre sur cette zone, à partir du cœur, pour l'apaiser. Je continue les massages avec la kiné pour délasser dos et cicatrice. Globalement mon mieux-être physique est indubitable sinon la gêne du bras.

La guérison est là, que vais-je en faire ? Je suis nue, sans plus de protection ?

Tous les blocages psychologiques que je défais, dissolvent les cristallisations physiques, libèrent mon apparence. Carcinome a aidé Saturne à me réapproprier mes droits à être malade, à m'occuper de moi. Pluton, en navigation depuis quelques années sur mon Moi Intime, concourt aussi à mes prises de conscience, à mes choix lucides.

Contre le monde médical après avoir subi chimio, rayon, etc.... je me prémunis, suis attentive pour les nouveaux soins, et ce n'est que totalement consentante –parce qu'elles avaient cessé de m'affoler- que j'ai accepté les ponctions. J'écoute mon corps, j'interromps le travail physique quand il me parle, que mes bras et cicatrice entérinent, même si autour de moi les autres s'affairent dans de folles occupations. J'apprends à me sauver, à n'avoir que moi à sauver, à laisser les autres être au gré des planètes, des courants d'énergie, de la Vie.

J'ai Joie de Re-Connaître Observateur en moi, mon Moi, avec sa vue globale sur cette création cristal que je suis. « Enfin ! » dis-je en un rôle d'agonie de ma vieille notion émotionnelle du temps, de cette durée que j'étais lasse de respecter pour que les choses soient. Je me décroche de ma temporalité étriquée. Je me relaxe, me repose en Moi et lâche prise de mes constructions-refuge. Agrippée à cette pensée d'abri sûr, une vieille peur me happe. L'illusoire impossibilité de me blottir contre ma mère souffrance, à ne pas la surcharger de mes peines, à l'alléger des siennes en exauçant son vœu : être battante, pour qu'elle triomphe de l'homme à travers moi. Triste revers de ma médaille, ma force de lionne l'a invitée à clamer haut et fort : « tu ne peux être femme, tu ne plaira pas à l'homme, il aura trop peur de toi ! ». Fil de ta reconnaissance que je déroule complètement ! Pour te complaire, j'ai livré bataille en épousant le modèle blindage de mémé que tu admirais. J'ai porté le poids de ta faiblesse, puis plus tard celui de l'autre, toujours plus lourd, toujours plus vrai que le mien. Un demi siècle à protéger l'autre, à me mentir à moi-même en pensant te préserver.

Ce jour, appel téléphonique de l'administration pour mon dossier retraite, en dialoguant, je reconnais le côté plus positif que négatif de mon cancer, mon interlocutrice s'étonne : « vous avez de la chance ! ». Chance ! mot clef de ceux qui voient ma réussite professionnelle, et oublie ma puissance de battante. Aujourd'hui acceptée, canalisée sur ma délivrance, saurais-je la transmettre dorénavant, sans ostentation, dans l'acte juste ?

J'ai mal aux épaules et à la nuque. Démontez ma tente, en défaire tous les détails pour que « tire la chevillette et tout mon décor cherra ». Je suis au cœur de ma problématique de vie. Je contemple « destinée - le chaudron ». Tolérance, compassion : je bouge mon regard sur les autres, sur moi !

Fatigue cérébrale ! Dans mon cerveau, juge et observateur se côtoient, brassent sans cesse mes idées. En voiture, plongée dans mes pensées, je n'ai rien vu du paysage. Ne plus zapper le réel ! Je voudrais me reposer, entrer dans mon temple intérieur - des croyances épurées, dépassées- comme j'entrais, jadis, dans l'église pour me recueillir. Les gens passaient près de moi sans déranger ma prière ou ma méditation, de vieilles dames me saluaient, et je répondais sourire, regard, douceur, sans parole. Agir de même avec mes idées ! Laisser passer mes vieilles antennes, observer sans juger.

Plus je M'écoute, plus je Me relie, plus je désire me référer à Moi, plus j'assume ma Vie. Pourquoi alors s'imisce dans ma jeune confiance, ma crainte obstinée de déformer Mon choix, de l'entacher d'erreurs par de vieilles normes poisseuses ? Pourquoi petit ego recourt-il à la vieille solution de l'ultra protection audible, humaine au moment où je rejette l'assentiment des autres pour agir ? Apprendre à me forlanger de mon mental, de la meute de mes rengaines !

Toujours aussi difficile de diffuser la lumière du phare, depuis mars il reste inachevé. Je travaille, inlassablement, son feu intérieur, je me relie de haut en bas, de bas en haut, je m'ancre, moi et Moi marchons vers mon Unité. « Pourquoi suis-je là ? » n'est plus la question. Je suis là, je grandis : c'est ma tâche, ma seule et unique tâche.

Ce 21 juin, je suis tellement nerveuse ! Mon corps est un ressort : re sort quoi ? Mes rêves me fuient. Je n'ai plus envie des soins, je suis lasse. Pourtant -mais n'est-ce plutôt pas « parce que » ?- je suis si près de la fin de toute cette galère médicale : trois semaines encore avant le 12 juillet date de la dernière perfusion.

Je commence donc la série des bilans, des témoignages-machines, de ma présumée « guérison », mot abusif, le corps médical ne s'engage que sur la « rémission » d'un cancer.

Premier bilan chez le cardiologue. RAS. Je lui parle de mes fatigues en public il me répond anxiété. J'entends ! J'ai si peur de me tromper munie de mon seul bouclier vigilance. Saurais-je me protéger des autres, ne plus me faire aspirer par eux ?

Par quel curieux hasard (?) je retourne à la société après ces quatorze mois de mise entre parenthèses. Pour quelques jours, nous recevons des amis. Je suis joie de le faire et pourtant, loin de la paix, de la tranquillité procurées par mes activités solitaires : marche, jardinage, cuisine, peinture..., je me heurte au mur de mes peurs. Je crains d'étaler plus que montrer mes aptitudes, ma puissance de vie, ma force à peine sortie de ce lourd voyage encore inachevé. Je me cogne à ma parole. Quand je parle je suis prise par le verbe, comme l'ordinateur absorbe mon énergie via l'écran que je fixe, ma parole donnée trop rapide m'aspire. Apprendre à émettre, apprendre à me taire, à M'écouter et à M'entendre.

Le 28 juin mon tableau « The cancer to be free ! » est arrivé à Londres. Envoyer ma peinture là-bas fut plus facile que de partager avec les êtres proches, à qui j'ai si longtemps tu mes profondeurs. Par la participation aux deux concours j'é mets sur grandes ondes, premier pas

vers mon ouverture globale à la vie et aux autres. Car je diffuse autour de moi, mais, je trouve difficile de mettre mes dons en pleine lumière, j'ai tant mis le boisseau sur eux durant mon enfance ! C'est une drôle de gymnastique que de me libérer de mes vieilles stratégies, je me contorsionne, maladroitement encore, en attention, observation, non-jugement, amour.

Mon réveil à quatre heures est lié à une perte d'urine.

Je vais chercher énurésie et son sens psychosomatique dans le dictionnaire du langage du corps. *« Lorsque les parents tâchent de saisir du pouvoir pour dissimuler leurs propres impuissance, l'enfant dans sa pureté ressent cela profondément et réagit aux angoisses des parents Racontez lui que les pères ne sont pas des patrons puissants, que non plus le maître d'école ne peut pas détruire, menacer ou piétiner l'Ame puissante et immortelle en lui, qu'il peut se fier à son guide intérieur qui l'habite, à son dirigeant divin qui lui montrera toujours le chemin, même si, en ce moment, il ne voit pas encore la solution. Il y a en chacun le « Je archi-puissant » qui est aussi fort que le « Je de l'autre ». »*

Me voici mon propre parent, je m'explique mes peines d'enfance, mes désespoirs pour mes crises nocturnes, les engueulades, désespérances (la machine à laver n'existait pas, l'eau chaude au robinet non plus). Je ne crie pas sur mes draps mouillés, à changer ... je me reçois simplement. Je ne transformerai plus personne en loup dans la bergerie. Je veille sur moi, Je me vois, m'observe dans tous les actes de ma vie. Je quitte le connu, j'entre dans l'inconnu, dans le silence. Ce n'est que par mes expériences volontaires, spontanées, que je peux prendre conscience que les autres peuvent aisément m'aspirer encore, mais aussi m'aider, toujours, à me construire.

Je suis pleine dose d'enfance, sternum et cicatrice m'en informent, ils sont en plein délire tiraillements.

J'ouvre un livre de Khrisnamurti *« Le royaume du bonheur »* p11 *« plus riche sera votre sensibilité, mieux cela sera pour vous, apprenez toutefois à la maîtriser car les émotions sont comme les mauvaises herbes ; si vous n'arrêtez pas leur propagation votre jardin est perdu »*

Travailler mon mental, ne pas le laisser m'envahir pour atteindre le silence et méditer.

Je lis sur Internet *« La vie entière peut devenir une méditation si nous prêtons attention à tout ce que nous faisons, si nous apprenons à agir d'une façon non automatique, alors chaque chose de la vie quotidienne, prendre une douche, parler à un ami, ... tout devient méditation »*. Saurais-je ?

Il devient urgent de me bouger en marche, en vélo car ma peur et mon insécurité restent en première ligne. Peur de n'être pas comme les autres, de n'avoir plus de repères. J'ai mis fin à mes quêtes de gourou, ou de l'autre -guide, pour m'orienter. Aujourd'hui c'est Moi, le phare que j'écoute. Pourtant je ne suis pas totalement rassurée, si d'aucun me parle de la nécessité de l'Eglise, je m'inquiète de mon audace d'avoir tourné le dos à ses vieilles normes. Me libérer de moi, créer : un livre, un roman ?

J'achève mon congé maladie, mon activité d'enseignante cesse également en septembre et après ... ? Serais-je en manque de carcinome ?

Qui m'a posé la question ? *« Si le cancer revenait que feriez-vous ? »*. Je suis restée sans voix et ce soir la réponse s'offre *« je m'offrirais mon combat à moi-même »*.

sortir d'un cancer !

Le 29 juin j'ai commencé le tableau « *Chemin vers l'Inconnu ou Soleil Lumière* ». Bloquée sur le côté droit de la peinture, j'ai longuement fait pousser cette insolite plante exotique, pétrie de rondeurs pointues, au cœur couleur tendresse. Après avoir élevé les montagnes, j'ai porté mes efforts sur la recherche d'un chemin blanc accédant aux sommets, aux neiges éternelles. Incapable de quitter ces lieux, j'ai façonné la route qui longe la rivière. Au bout d'une longue heure à tendrement caresser ces vieux terrains de mon vécu-illusion, j'ai pu m'en extirper pour suivre le courant du fleuve, joindre ses deux rives en construisant le pont, en ébauchant ses trois arches. Au matin suivant, j'ai déposé à la place d'éclaireur, de réchauffeur, de guide des hommes, le soleil lumineux, présent de mon rêve de ce jour. J'ai goûté, dans cette dextre zone, le miel du connu, oubliant l'amertume du lot des comparaisons désillusions, des jugements culpabilisants qui toujours l'accompagne. J'ai savouré mon courage, ma persévérance pour progresser sur le sentier, y ai revécu des actes sécurisants. Cramponnée à cet hier, j'ai expédié le reste du tableau sinon l'amour déposé dans mon soleil matutinal. Aller plus avant aurait emmiellé les mystérieux rivages. L'œuvre reste en suspens. Elle attend que je redevienne chercheur, observateur des inattendus. Déstabilisée par la bombe carcinome qui squattait mon corps, d'inconscience en innocence, j'ai bien laissé s'animer ma force confiance conquérante de mon inexploré. Elle a su détacher de mon mental des normes éducatives paralysantes. Le tableau m'appelle à cette ouverture vers l'inconnu, à laisser mon connu-référence dans ce coin étriqué de la feuille. Fallacieusement ce connu déforme les douleurs, je ne m'en plains pas, mais le constate. Qu'ai-je gardé des chimios ? Une idée de leur dureté mais point le ressenti vivant de leur offensive dans mon corps. Le tableau attend ma volonté libérée !

Je continue les bilans d'avant la dernière chimio. Voici celui d'une radiographie du sein gauche, puis l'échographie, la radio du foie et des poumons : tout est OK. Les machines dressent mon check-up et ma tête solde mes comptes des douze derniers mois. Ai-je répondu aux demandes de ce cancer ? Sans doute ai-je expérimenté, en conscience, bien au-delà de ce qui m'a si longtemps effrayée. La correction rougeoyante, mortifiante gravée dans ma mémoire d'enfant, n'est que pipi de chat à côté des secousses lourdement toxiques des chimios, de la mutilation chirurgicale, de l'irradiation des X dans le profond de ma chair. Hier, dans un élan de provocation ou de lucidité d'aucun me dit que j'aurai pu éviter ces supplices médicaux. C'est vrai ! Il m'aurait suffi enfant, de désobéir pour recevoir cette fameuse raclée trop longtemps transformée par le filtre de mon imaginaire en traumatisme irrémissible. Il m'aurait suffi adolescente de refuser les exigences des adultes, de m'éloigner d'eux, de ne pas entrer dans le jeu de la dépendance financière pour faciliter mes études, pour sauvegarder mes pseudo-sécurités matérielle et affective. Il m'aurait suffi de ne pas choisir d'imiter la norme de la femme des années 1950 à m'enliser dans son ornière quarante années. Prison de moi, protectrice d'une douleur physique dramatisée et génératrice de mon « blindage, silence, dents serrées » sur lequel ripe ce lot échu aux femmes obéissantes et serviles, d'insultes, de déconsidérations et d'humiliations. Délibérément, ce soir, je jette mon froc aux orties, quitte l'obéissance aux autres, aux normes, pour ne plus obéir qu'à Moi-même !

Je n'imaginai pas demain, et le voici pommes pourries-cancer. La première « carcinome le retour ? » est bilan d'IRM. Deux mini-tâches sur mon sein gauche, d'un diamètre inférieur à quatre millimètres, interpellent le radiothérapeute qui m'inflige son rapport dubitatif. Délire perturbation, j'ai l'impression que ma vie est mal accomplie, que je Me fuis. Où ? Je vérifie sur le bilan de la radio mammaire, à grand peine je me rassérène.

Chemin vers l'Inconnu ou Soleil Lumière



Insuffisamment, car voici déjà l'autre pomme, cette fois pourrie à cœur, « cancer Mort ». Ce jour, une ancienne complice, douze années de vie étroitement partagées au travail, est fauchée après plus d'un an de chimios par un cancer du colon avec métastases dans les poumons.

Ma nuque pèse trois tonnes.

12 juillet : rencontre programmée avec l'oncologue pour la dernière perfusion et mon bilan thérapeutique. Les pommes-cancer m'ont désynchronisée. Paradoxe, elles ont accru mon attention sur moi et m'ont réouverte à ma liberté. Sur mon invite impulsive, Daniel assiste à l'entrevue. Inconsciemment je voulais qu'il entende mes propos sur la mort de l'autre atteinte d'un cancer, mon choc, mes doutes en retour, qu'il apprenne mes douleurs cicatrice tout ce dont je parle peu ces jours-ci à la maison, mon incertitude sur cette fin cancer, sur le rapport d'IRM. Ce dernier ne paraît pas grave aux yeux de la chimiothérapeute bien que, sécurité médicale oblige, elle prescrive une échographie pour vérifier les tâches suspectes. Elle rassure mais reste en attente, je tourne autour de ma mort, de ma vie, de ma guérison interrogative.

Comment achève-t-on un cancer ? Mort que je frôle encore, carcinome t'affichais près de moi, mais cette fois tu ravis l'autre intime. Femme, souffrance profonde caparaçonnée dans l'ironie et la dérision, femme sensuelle, alliant intelligence et séduction, idéal de cette Autre de mon enfance, tu as absorbé de mon énergie jusqu'à ma rébellion. Echos lointains, confus, de notre vécu commun déstabilisant, agressif, de ruptures d'amarres étroitement enveloppées d'un soutien mutuel chaleureux, rassurant. Qui souffre en moi ? De quoi souffre t il ? Pourquoi souffre-t-il ? Si je reste ici bas, suis-je vivante ? Libre ? Ai-je lâché prise ! O absente, Qui vivait en toi ? Qui s'en va de toi ? O inconnu de l'au-delà ! Comment laisser venir le Silence, m'ouvrir à La Permanence, à l'abandon, à la tristesse ?

Ne pas mourir dans l'inachevé, répondre à la demande de Carcinome dans son entièreté !

J'ai lâché prise. Sur quoi ? Ce 13 juillet la peinture me rappelle. Je parais le fleuve, dépose ces roches sur lesquelles j'achoppe, les contourne pour revenir dans le courant. La dernière des trois arches du pont, dépasse les frontières de la feuille, aboutit sur l'autre rive, dans l'inconnu. Je monte sur ce pont, y peins l'enfant marchant devant, puis l'homme, la femme. Ils s'éloignent du connu, peu importe où ils vont ! Au soir, j'entre en méditation dans cette œuvre achevée. Je reçois, humble volonté, le tableau face à mon cœur, deviens le trio du pont : ma petite fille intérieure, mon yang, masculin qui suit et en final mon yin, féminin. Je m'abandonne au vide, la peinture bouge. Dans ce déplacement, le soleil rayonne, dans mon dos, au-dessus de ma tête, devant moi, éclaire mon chemin où que j'aïlle. Il est ma Lumière en continu. Au delà de la frontière papier le connu s'efface, le tigre babines retroussées, la lionne sereine apparaissent. Au début fugaces, peu à peu affirmés, je les vois. Lui chasse, corps souple, félin, puis sort du bois, il attire la caresse. Elle se fond à lui. Elle est lui. Il est elle. La ronde commence, ils mêlent leur pas, doucement, la patte droite de la lionne se pose sur la nuque du tigre et l'apaise.

J'absorbe ces parties profondes de moi, je sors de ma jungle où je me protégeais, chassais dans l'ombre, loin des hommes, et me fonds, Tigre aux instincts féroces à cette Lionne royale, chasseuse loyale en pleine lumière. Apaisement !

18 juillet. Fatigue, sommeil, froid persistant malgré le 37° à l'extérieur et mes vêtements chauds -polaire, foulard, caleçon long-. Je me couche digérer ce que je crois effet d'herceptin injecté il y a six jours ! Je ne sais plus où je navigue ! Demain c'est l'échographie pour préciser les résultats de l'IRM.

Au réveil, devant la glace je me parle : « c'est lourd parfois ! », regard triste, puis sourire, « et c'est léger ! » joie et musique en moi. Je commence à me laver et les pleurs secs, les cris sortent. Ça pleure et je laisse pleurer, je suis un avec mes pleurs. Je réécoute mon corps, ses

La lampe d'Aladin



besoins. Je vois l'hématome construit la semaine passée sur ma jambe, contre-choc aux chocs des pommes-cancer et surtout à l'abandon de mes vieilles, fausses peintures créatives, entassées dans un carton depuis 2000. Je réduis en morceaux des feuilles dégoulinantes de mes vœux abusifs sur la création, je déchire moi imitatrice.

L'échographie, long examen, très attentif, aboutit à un non lieu. Aucune tumeur.

Dessin du soir, lampe ou brûloir d'encens, « *lampe d'Aladin* », tu fais venir ce puzzle couleurs vaporeuses, ces fantômes, doux monstres ou dures chimères, tirés de mes bas-fonds. Je m'affole à reconnaître ma femme soumise enveloppée dans sa robe de bure, religiosité frileuse pour cacher sa colère contre l'homme bleu aux multiples visages qui la suit. Dominante frustrée, l'homme sommeille en elle, tons ambigus de marron-ocre, de violet fluo couleur spirituelle trop voyante. Elle aspire encore et toujours, à être précédée par lui, défendue par lui, elle se rapetisse un maximum pour lui creuser sa place. Lui, rodomont, glisse de protecteur à écraseur, aggrave son image de dominant. Plus il domine, plus elle se vautre dans son infériorité aggravée, plus elle le détruit. Bon ou Mauvais Génie que veux-tu ? N'ai-je répondu déjà à tes appels en reconnaissant ces copies des modèles familial et sociaux de mon enfance ? Où veux tu que j'aie ? Avec cette enveloppe violette qui englobe ces ombres, que j'identifie à l'autorité du début de « *tournesol* », que me laisses-tu à deviner ?

Nuit du 25 juillet, troisième soir sans souper, état quasi nauséux. Est-ce la chaleur ? Impossible de me rendormir, vessie et mental me sollicitent sans cesse. Demandes intempestives de lâcher prise ? Aujourd'hui, riante, la voisine parle de se traîner à mes pieds, relève abusivement ma force. O danger du piédestal ! Danger de la soumission ! O incapacité de nous tirer de notre néant ! Il ne sert à rien de sauver l'autre si c'est abusif, s'il ne peut se construire. Apprendre à donner, apprendre à recevoir ! Mon comportement induit celui de l'autre, crée ma fatigue. Etre ce que je désire même au risque de ne pas répondre aux normes ! Help me à ne pas me cacher de peur d'être en pleine lumière ! Cinq heures, j'assiste au lever du soleil. Pour la première fois, je Vois les couleurs de l'arc en ciel se fondre dans le ciel du matin et Vénus briller au-dessus, dans le bleu de l'azur. Merveille ! Beauté du jour qui vient !

Deux jours suivent durant lesquels uriner me tire tout au long du corps jusqu'à la gorge. Quand fièvre, 39°5, et douleur à la cicatrice entrent en joute, je visite le généraliste. Double infection apparente : urinaire et cicatrice, à mieux cerner par des analyses. Immédiatement je « bénéficie » d'une lourde dose d'antibiotiques pour tuer la bactérie et m'engage à visiter l'oncologue dès identification de la belle. Lundi 31 juillet, par téléphone, la chimiothérapeute devine ma folie jardinage sans gant protecteur. Elle diagnostiquera mieux mercredi dans son cabinet cette réapparition de dame lympho en couleur violacée et belle enflure. Un come-back éthérique pour une piqûre d'épine de rose sur mon index droit, immédiatement sentie, mais que j'ai traîné à désinfecter pendant deux heures, préférant jouir du contact direct avec la terre, à pleine mains, pour remettre à neuf des parterres. Acte sinon suicidaire, tout au moins pathogène et surtout fondant l'annulation de nos vacances en Bretagne prévues début août. Car Dragon administratif a bien prolongé mon congé longue maladie après le 22 juin, mais pour un trimestre entier. Je suis figée dans le statut de malade jusqu'à ma retraite, le 4 septembre. Pourtant je discerne qu'être en cohérence avec ma situation officielle, n'est point l'unique raison. Mon corps marmonne, l'infection a ravivé mon vieux féminin, relancé mes rêves de fuite de la société, rompu ma reliance avec Moi. Hiérarchie, connu, imitation me présentent leurs armes comme solutions libératrices.

J'étouffe ! Que faire ? Brûler tous mes cahiers ne plus me référer au passé, décrocher mes tentacules écriture, peinture qui me séquestrent ? Ou ,au contraire, commencer enfin ce livre, et faire le vrai bilan de ma vie ?

libération finale

Lundi 1^o août. Soixante ans. Je me sens gorgée de richesses, bourgeons prêts à éclater que je continue à libérer de leurs bourres.

Ma visite chez l'homéopathe, ce matin, me laisse sur l'interrogation de mon énergie martienne. Le choc de mes trois ans, âge du contact de l'enfant avec son Moi, induit mon apprentissage d'aujourd'hui : Me faire confiance, M'obéir complètement, cesser de m'écarteler entre Moi et les autres, agir avec le Oui et avec le Non.

Premier acte solennel de la sexagénaire : je me reconnais Femme.

Je remonte le chemin tortueux et choisis radicalement l'idée de modèles de femme à imiter. Les restes de mes vouloir être elles, de leur piédestal inaccessible pour moi tapie dans ma petitesse, de mon incapacité à atteindre leur cheville, sont lavés. Je me suis longtemps démembrée, à me laisser envahir mentalement par elles, pensant absorber dans leur reflet un morceau de la féminité définie par les femmes de mon éducation. Mort d'une croyance ! Pomme « Cancer Mort » a rappelé Ailleurs l'une d'elles, reste l'autre, féminine, intelligente, conquérante aux multiples amants, n'effrayant point l'homme malgré ses qualités de battante, unissant ces deux facettes jugées par moi, en traversant le filtre de mon éducation, antagonistes. Je sais ce regard sur elle mensonger, l'ai reconnu depuis quelques années, mais son plein sens me pénètre seulement en l'instant. O synchronicité malicieuse ! Voici sa visite annoncée, là, dont je ne veux pas. Bouger mon Mars, rompre avec mon silence, écrire en toutes lettres ce Non ! J'hésite. J'ose. J'use de cette énergie martienne étouffée. La lettre de rupture, brève, sur le juste prétexte d'un cancer qui m'appelle à rompre avec mon passé, est postée.

Je clos mon 17^o cahier, impavide confident de mes tergiversations depuis l'ablation, dans la joie de cet acte libérateur. La pubère fit don de son énergie martienne à ma battante. Retour d'âge, retour martien, je rends sa Liberté à moi-femme. D'incompréhension, de désarroi, de non-décision, de quête de tous moyens de me quitter, j'entre dans la nouvelle ère de moi, de Mon Etre libre, écouté, entendu, aimé, obéi, vécu au présent, ici et maintenant. Joie de ma libération, immense respiration, poumons pleins !

2 août. Harmonie de la Vie je débute le 18^o cahier et, heureuse coïncidence, avance vers une année 2007, placée, pour moi, sous les hospices lunaires de l'arcane 18, en tarot !

En attendant, 38^o de fièvre au matin, j'en suis fort marrie mais, sûr, les degrés sont là. Trêve d'inquiétude, c'est jour de rencontre avec l'oncologue. Ce rendez-vous en urgence me fait renouer avec la salle d'attente patience !

Le diagnostic de la chimiothérapeute confirme la lymphangite de la paroi thoracique droite avec réapparition de sa collection pariétale. Traduction, hors langage médical, la lymphe lourde et colorée envahit les lieux. La fièvre baissera, la lourde dose d'antibiotiques prescrite et la ponction de 200 millilitres d'un liquide hémorragique dans la cicatrice y aideront. Je perçois, nettement le message délivré par ma lymphe : « la lente fermeture de notre plaie épouse la lenteur de ta rupture avec tes dominateurs mentaux ! »

Inattendue, dès mon retour, la folie de grand nettoyage m'emporte ! Je sors du fonds des placards toute une gamme de produits alimentaires, d'huiles corporelles, de pommades et gouttes, tout BIO, qui depuis cinq ou sept ans, traînaient là, vainement. Je les avais achetés, persuadée que leur possession -« l'habit ne fait pas le moine mais y contribue »- changerait concrètement « mon spirituel ». Le pourquoi de ces mises au rebut ce jour, soudain est manifeste : je choisis mon troisième modèle de femme, subtil et infatué, né de mon désir féroce de quitter tous les modèles imposés par l'éducation pour l'Unique Modèle, choisi par moi, et, spirituellement « Haut de Gamme » ! J'ai rencontré, ces quatorze dernières années, de purs

thérapeutes, reliés profondément, aimant l'être, l'autre pour lui même, sans désir d'appropriation, de domination. Grand bien pour moi qui, une fois encore, ai monté leur enseignement sinon leur personne, en Idéal sur piédestal, l'ai déformé en inaccessible, me créant obligations, abus de dons, et d'achat –dont les fameux produits ci-dessus-. Déboulonné à sa base en 4° chimio, je lave aujourd'hui cet idéal à grandes eaux.

Je sens monter Ma Joie car mes croyances que je prenais pour Seule Vérité se meurent. En émergence voici la quatrième femme. La Femme. Moi-moi .

La fièvre m'habite depuis huit jours, je me lasse de cette maladie, je me fatigue de moi que je sens encore en prise avec quoi ?

Empêchée de créer de mes mains par l'autorité dominante, j'ai alimenté mon besoin de créativité dans mon mental bâtisseur de refuge-illusions. Illusion sur illusion, j'ai bâti une forteresse, pierres de rêve, d'idéal inaccessible ici bas, l'une après l'autre elles m'ont isolée de la réalité et quand je souffrais à hurler, ce refuge m'ouvrait l'oubli. Et puis le jour est venu où la pierre illusion clé, celle du soubassement, s'est effritée. L'édifice a commencé à branler. La machine leurres était si bien lancée que grande, petite fille continuait encore à monter des pierres supplémentaires : nouvelles, plus subtiles, plus spirituelles (!). Les murs de la forteresse montaient toujours plus hauts, s'épaississaient encore. Mais ils s'accrochaient de plus en plus au vide et quand le château ... de cartes s'écroula, les leurres vitaux de petite fille solitaire tombèrent. Et plus les murs tombaient plus elle rassemblait ... du vent dans ses bras. En vain elle essaya de limiter les dégâts mais impossible, les rêves s'arrêtaient là. Déliquescence !

Tout s'écroule, et, tout s'éclaire ! Dans les ruines encore enveloppées de poussières d'incompréhension où je tâtonne, à reconnaître la fin de mon vouloir changer le monde en trop donnant, ou en trop cachant mes dons aux autres, je rencontre ce père de ma petite enfance, tout au moins son absence physique –profession oblige-, et mon douloureux ressenti de son manque de reconnaissance de moi. Petite fille compense, alimente son mental débordant de vitalité, s'enrobe d'auto dépréciation, sur-valorise l'autre fort étonné(e) de tant d'admiration. Je pénètre ces décombres jusqu'à me couler dans ma puberté. Père présence maintenant, je réponds bien à tes exigences du toujours plus d'imitation parfaite et tu es fier de mes réussites scolaires. Tu manifestes matériellement ta reconnaissance pour mes succès, m'offres des cadeaux superbes : première boîte de peintures à l'huile pour mes quinze ans -brevet réussi-, premier poste transistor pour mes dix sept ans -premier bac réussi-, permis de conduire pour mes dix neuf ans -premier certificat de licence réussi-. Je me sens largement fortifiée dans le choix du lycée comme refuge professionnel, comme lieu de reconnaissance forte de moi, en tant qu'intellectuelle, que battante.

11 août « *Poésie - l'enfant aux oiseaux* »

Je peignais la Lumière, rond solaire jaune et blanc, et elle laissait vivre des traces du bleu outre-mer posé par appel du tube (!) sur la feuille au départ, quand le visage m'est apparu, et s'est formé, a glissé agréablement ses contours sous mon pinceau. Le corps fut plus difficile à dégager, malaisé niveau bras et épaules. Est-ce une cape ? Sont-ce des manches ? A présent il est là, regard droit et limpide. J'aime son air un peu poulbot. Je goûte son nez, s'il est de Pinocchio il n'est plus de bois, il a trouvé sa taille hors mensonge. Yeux et bouche brillent ! Que de tendresse me renvoie ce visage d'enfant né du soleil ! C'est ma re-naissance. Je renais à mes sens. Enfant libre, nouvel état d'être de moi. Je quitte le Poulbot de ma jeunesse, triste et réservé, souffrance couverte sous un air narquois de petit gars de Paris. Poète, celui-ci diffuse sa joie et sa lumière et attire les oiseaux. L'un se niche sur le bord de sa cravate d'artiste, l'autre, fiérot, se pose sur son épaule. L'air se baigne de musique.

Poésie - L'enfant aux oiseaux



Chanter avec les oiseaux ! M'émerveiller de la nature ! Accepter aussi ... cette mycose, germée depuis hier, dans le lieu bien intime de ma vieille zone-fécondité. Dur, dur ! Ma fatigue est redevenue lourde avec les antibiotiques -huit cachets par jour pendant dix jours-. Epuisant, mais je ne refuse rien, je prends, et opte là pour des soins homéopathiques. J'appelle l'homéopathe. Je connais l'effet positif des médicaments qu'elle me conseille, j'en ai déjà expérimenté, en conscience, sur ma muqueuse nasale. J'assume, sereine, soigne cette mycose logiquement installée après la folie antibiotiques destructrice de ma flore intestinale et à présent vaginale. Dans ce contexte d'attention à moi, je me retrouve non martienne, résiste à mes grattages sexe et cicatrice, par pansement, douches intimes. Je gère mes soins, m'offre douceur et amour mais pourtant quelque chose cloche.

Et voici le choc, un rien du quotidien, une faible insulte de l'homme à la femme. Assurément, je peins ma vie. touche à touche et j'appuie par la répétition, je repasse sur certaines tâches afin qu'elles s'assurent, qu'elles deviennent visibles pour au final s'évanouir. Quel voile je soulève ? Mon couple est si différent et pourtant ressemble tant à celui des femmes de cet autrefois que je quitte. Envie de me fuir, de fuir la société, le couple. Au point de basculement où est ma vie, la solution est ailleurs. Je m'enjoins de verbaliser mon ressenti, d'amortir ce coup en le posant sur la table. Je m'interdis de le laisser traîner dans le grenier de mon imaginaire et je saisis le sens de l'enveloppe violette de la « *lampe d'Aladin* ». Je ne peux abolir mes normes de vie périmées qu'en les extirpant de leur bulle silence protectrice. La seconde partie du titre « *Bon génie du Silence* » était pourtant édifiante et lançait son ordre « Otes le boisseau sur la lampe de tes misères, comme tu as su ôter le boisseau sur celle de tes dons ! ». J'ai l'impression de trahir un secret de famille en sortant ma vérité du cercle réduit parents-enfants, couple mari-femme. Je trouve soudain si difficile de simplement témoigner ! Passer de l'autre côté de la peur. Verbaliser enfin !

Je suis malade ce soir, je dis que c'est la chaleur mais c'est surtout d'oser voir et sortir de moi, mes vérités. Je me suis laissée blesser si profondément par l'autre que je me suis coincée dans trop de vigilance pour ne pas me rebrûler, pour ne plus m'égarer.

Adieu fruits de discorde, pommes pourries, je me tourne à nouveau vers pomme-Harmonie de « *Destinée- Le chaudron* » ! Mais parole libératrice, que tu es douloureuse ! Que cela est difficile ! Que cela est si aérien, si respirable ! Comme un oiseau je prends mon envol. Mais un premier vol libre est-il jamais facile ? Vole, vogue ! J'ai coupé mes amarres. Je m'apprends à être sans béquilles. Nouvel apprentissage !

Ma cicatrice, la mycose, tout tire à hue et à dia. Ma foi revient, je saurai M'écouter. Help me néanmoins, car je reste encore sous le seau de la fragilité des débuts de liberté ! L'infection reste sur mon sein mais semble en voie de guérison. Il faudra faire preuve de patience, car la bactérie infectieuse a altéré la cicatrice pour au moins un à deux mois. La mycose est finie, la fatigue s'atténue ? La Paix, l'ouverture semblent croître !

22 août 2006 : Rencontre bordelaise avec le chirurgien pour enlever la CIP, signer la rémission de Carcinome. Anesthésie locale, opération facile, aucun problème.

En quittant la clinique, Bordeaux estivale -Daniel et moi sommes venus en train- se donne à nous ! Nous jouissons de la liberté out off maladie retrouvée, d'un cours de L'Intendance, direction le Grand Théâtre, largement offert à nos yeux et à nos pas. Nous musardons, nous traversons la ville, libre de Carcinome, en tram, à pied jusqu'à la gare. Respiration !

Le chirurgien m'a parlé de l'infection comme verrou que j'avais besoin de positionner après l'année cancer.

Et je vois ce « verrou » devenir « vers où ? » et la réponse est EVIDENTE, « vers ici ! ».

C'est là, JE SUIS DE L'AUTRE COTE DE LA FRONTIERE, sans blindage, nue, offerte à la Vie, dans l'Ici et Maintenant , je marche, je vole ! Je suis ma Norme, je Me prends en unique norme !

EPILOGUE.

Le Potier – L'aigle, l'oiseau de feu



J'ai traversé un turbulent, fantastique désert de quatorze mois pour rendre vie à ma petite fille. Pour son réveil, sa chevelure a mis fin à l'alopecie, est redevenue la toute frisée de son enfance parée de couleurs poivre et sel ! Septante, épanoui, réajuste des actes telle la mal rupture du 1^o août. Il renoue, cadeau de Noël reçu avec tendresse, ce vieux lien d'amitié.

Sur mes cahiers sont restés mes ressentis jetés là dans un moment de vie, vérités de moi, mémoires émotionnelles, peu ou mal audibles par l'autre. Pour que la force de l'écriture exhausse mes profondeurs, étale au grand jour les secrets cachés derrière les mots griffonnés sur mon journal, j'ai dû pénétrer jusqu'au mot juste, à l'expression correcte, à la synthèse idéale des longues tirades d'agacement, de colère ou de rébellion. Au fil des pages j'ai levé mes masques, me suis surprise à lire mon histoire en l'écrivant, à en vivre le suspens et n'en découvrir le dénouement qu'en construisant la dernière page. C'est le plus beau roman que je n'ai jamais lu car le seul à coller du premier au dernier mot à ma Vérité.

J'ai retrouvé dans ce travail d'écrivain de ma vie, la force de la peinture créatrice. Je suis entrée dans l'écriture comme j'entre dans la peinture, tête vide, non vouloir, et j'ai reçu les merveilles couleurs, formes, les mots, phrases que seule ma main docile, hors de ma volonté a su transcrire. Au delà de la vue ces créations libres sont synthèse, me rejoignent, me dépassent, me prévoit avant que je ne comprenne leur sens.

Le 24 janvier 2004, année du choc professionnel, j'entre dans la création, inspiration ! D'abord se manifeste l'église écroulée, toutes pierres noires en tas, mémoire de granit breton, au sommet la croix. Elle a porté le symbole d'un humain. Sans blasphémer, c'était moi et ma croyance sur la douleur salvatrice.

Je me recule devant l'œuvre sur laquelle je bloque. « Que faire de cette église ? » J'ai juste ébauché des flammes grenat pour la brûler mais la réponse est eau : « laver ! ». J'ai lavé. Tous ces noir, grenat, bleu indigo zeste de jaune et de blanc dans un grand lavage des profondeurs. Je me suis apaisée, me suis à nouveau éloignée de la feuille. « Que faire de ce désert où l'église est trépassée ? ». Les couleurs me répondent bleu et blanc, puis la forme rondeur enveloppe d'une Vierge, la courbe de ses bras, l'enfant Roi blotti contre elle, se dessinent. Je capte la lumière de Marie, la relève sur son voile, et de là haut, en angle droit fait descendre celle du soleil. Je ne sais plus qui éclaire qui ? Après calage de ces courbes symboliques, je me sens incapable de figurer Marie et l'enfant. « Que faire ? ». Lâcher prise !

Le tâtonnement s'achève, je me laisse enrobée de pinceaux, je me love dans le geste : tête de perroquet, d'aigle, ces deux ailes protectrices, un oiseau de feu à cœur de puits. Symphonie de couleurs, de mouvements. Le tour du Potier. L'Emergence de son œuvre ! Au-dessus du tour-puits, l'aigle, doux guide, départit la matière. La forme sort, femme rouge, orange, jaune, elle va amorcer la phase des vert, bleu, et restes de jaune et de blanc. L'aigle s'apprête à lâcher cette boule d'argile vert caca d'oie, est-ce couleur d'un cœur malade de reste d'émotionnel ?

O cher Maître Potier, de l'argile que tu travailles encore et encore, la nouvelle Eve appert. Je suis Energie, Vibrations du bas de la colonne au fond des pieds au bout des mains. Prise dans Ton Energie je suis toutes les spirales, forme, trans-forme, au-delà des formes, je suis celle de l'aigle porteur de cœur, de Marie, Vierge à l'enfant à renaître en Marie compassion, amour de la nouvelle moi qui déjà me porte en aigle, en oiseau de feu. Ni commencement ni fin, la queue de l'oiseau semble aller dans son futur, revenir d'un au-delà vers l'oiseau passé, alimenter le tour présent et faire émerger cette forme femme présente, future, et passée.

Cette œuvre et ces mots naissaient plus d'un an avant que se manifeste follement carcinome. Dans la boule d'argile lâché par l'aigle elle montrait ce gène baroudeur, au travers de cette couleur caca d'oie. Je le crois comme je crois en Votre Toile tissée sur l'Univers dans sa Logique et dans son Amour, comme j'affirme la force de ma volonté, la toute puissance de mes lâcher prise, et, celle de mon silence pour VIVRE !